

Le prix de cette édition est de 5 à 7^{fr}
407er caillouau tour. 1. page 69

Cet ouvrage est de Theodore Agrippa
Daulique
il est fort recherché

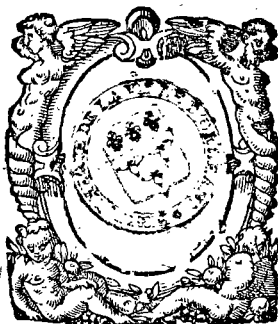
1^{re} édition

LES TRAGIQUES

1945

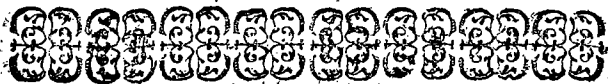


DONNEZ AU PUBLIC PAR
le fardin de Promethee



AU DEZERT,
PAR L. B. D. D.

M. D. C. X. VII



AVX LECTEURS.



Oicy le larron Promethée qui au lieu de grace demande gré de son crime, & penle vous pouvoir justement faire present de ce qui n'est pas à lui, comme ayant desrobé pour vous ce que son Maître vous desroboit, a soy-mesme, & qui plus est, ce feu que j'ay volé mouroit sans air, c'estoit un flambeau sous le muy, mon charitable peché l'a mis en evidence: le di charitable à vous & à son Auteur. Du milieu des extremités de la France & mesme de plus loin, notamment d'un vieil Pasteur d'Angrongne, plusieurs escripts secondoient les remonstrances de vive voix, par lesquelles les serviteurs de Dieu lui reprochoient le talent caché, & quelqu'un en ces termes: Nous sommes ennuyez de livres qui enseignent, donnez nous-en pour esmouvoir, en un siecle où tout zele Chrestien est pery, où la difference du vray & du mensonge est comme abolie, où les mains des ennemis de l'Eglise cachent le sang duquel elles s'ont tachees sous les presens, & leurs inhumanités sous la liberalités. Les Adia-phoristes, les prophanes mocqueurs, les trafic-

queurs du droit de Dieu font monstre de leur
douce vie, de leur recompense, & par leur esclat
ont esblouy les yeux de nos jeunes gens que
l'honneur ne picque plus, que le peril n'esveille
point. Mon maistre respondoit, que voulez vous
que j'espere parmy ces cœurs abastardis sinõ que
de voir mô livre jetté aux ordures avec celuy de
l'estat de l'Eglise, l'Aletheye, le Resveille-matin,
la Legende Sainte Catherine & autres de cette
sorte? le gagneray une place au roolle des fols, &
de plus, le nom de turbulent, de republicain:
on confondra ce que ie di des Tyrans pour estre
dit des Roys, & l'amour loyal & la fidelité que
i'ay monstrée par mon espée à mon grand Roy
jusques à la fin, les distinctions que i'apporte par
tout seront examinées par ceux que j'offence, sur
tout par l'inique iustice pour me faire declarer
criminel de leze Majesté. Attendez ma mort qui
ne peut estre loin, & puis examinez mes labeurs:
Chastiez les de ce que l'ami & l'ennemi y peuvent
reprétre, & en ulez alors selon vos equitables ju-
gemens: Telles excuses n'empeschoient point plu-
sieurs doctes viellards d'appeler nostre Auteur
devât Dieu & protester cõtre luy. Outre leurs re-
mõstrances je me mis à penser ainsi. Il y a trente
six ans & plus que cet oeuvre est fait, assavoir aux
guerres de septante & sept à Castel jaloux, où

L'Auteur comādoit quelques chevaux-legers, & se
 tenant pour mort pour les plaies receües en un
 grād cōbat, il traça cōme pour testamēt cēt ouvra
 ge, lequel encōres quelques années après il a peu
 polir & emplir. Et où sont aujourd'huy ceux à qui
 les actiōs, les factiōs & les choses mōstrueuses de
 cē tēps là sont cōnües finō à fort peu, & dans peu
 de jours à nul? Qui prédra après nous la peine de
 lire les rares histoires de nostre siecle opprimées,
 esteintes & estouffées par celles des charlarās ga
 gēz? & qui sās l'histoire prédra goust aux violēces
 de nostre autheur? Dōcques avāt le reste de la me
 moire, du zele & des saintes passions esteintes,
 mō bon, mon violēt desir se changea en courage.
 Je desrobay de derriere les coffres & dessoubz
 les armoires les paperasses crottées & delchirées
 desquelles j'ai arraché ce que vous verrez. Je failli
 encor à quitter mō dessein sur tāt de litures & d'a
 breviatiōs & mots que l'autheur mesme ne pou
 voit lire pour la precipitatiō de sō esprit en escri
 vāt: les lacunes que vous y verrez à regret me de
 pleurēt au cōmēcemēt, & puis j'ay estimé qu'elles
 cōtraidrōt un jour un bō pere de ne laisser pas les
 enfās ainsi estroppiez: le croy mesme que nous a
 menerōs l'autheur à favoriser une edition secōde
 où nō seulemēt les deffauts serōt réplis, mais quel
 ques annotatiōs esclaircirōt les lieux plus difficil

les. Vo^s trouverez en ce livre un style souv^t trop
 concis, moins pol^y que les œuvres du siècle, quel-
 ques rythmes à la règle de s^o siècle: ce qui ne pa-
 roit pas aujourd' huy aux pièces qui sortēt de mes-
 mes mains, & notāment en quelques unes faictes
 expr^s à l'envi de la mignardise qui court: c'est ce
 que j'espere vous presenter pour la secōde partie
 de mō larcin. Ce qui reschauffa mō desir & m'o-
 sta la crainte de l'offence, ce fut de voir les impu-
 dens larcins des choüettes de ce temps qui gla-
 noyent des ja sur le champ fertile avant la mois-
 son: je vi dans les quatrains de Mathieu jusques à
 trois vers de suite desrobez dans le traité des
 douceurs de l'affliction: qui estoit une lettre es-
 cript^e promptement à Madame, de laquelle je
 vous promets la responce au recueil que j'espere
 faire. Ainsi l'amour de l'Eglise qui a besoin de fo-
 mentations, l'honneur de celui que j'offence au-
 quel je veux oster la negligence de ses enfans, &
 à ces larrōns leur proye, & puis l'obligation
 que je veux gagner sur les meilleurs de ce siècle,
 sont les trois excuses que je mets avant pour
 mon peché. Il vient maintenant à propos que je
 die quelque chose sur le travail de mon Maistre
 & sur ce qu'il a de particulier: le l'ay servy vingt
 & huit ans presque tousiours dans les armées,
 où il exerçoit l'office de Marechal de Camp.

avec un soin & labeur indicible, comme estimant la principale partie du Capitaine d'estre present à tout: les plus gentilles de ses piéces sortoiét de sa main, ou à cheval où dás les tréchees: se delectant non seulement de la diversion, mais encore de repaistre son esprit de viandes hors de temps & saison: nous luy reprochions familiérement cet Empereur qui ne vouloit le poisson de mer que porté de cent lieües: ce qui nous faisoit le plus, c'étoit la difficulté de lui faire relire. Quelqu'un dira, Il y paroist en plusieurs endroits, mais il me semble que ce qui a esté moins parfait par sa negligence vaut bien encor la diligence de plusieurs, j'en dirois d'avantage si l'excessive louange de mon Maistre n'estoit en quelque façon la miéne. J'ay pris quelques hardieses envers luy dont je pense en devoir toucher quelques unes: cōme sur quelques mots qui sentent le vulgaire, avāt nous respōdre il fournissoit toujours le vers selon nostre desir, mais il disoit que le bon hōme Ronsard lequel il estimoit par dessus son siècle en sa profession, disoit quelque fois à luy & à d'autres. Mes enfans deffendez vostre mere de ceux qui veulent faire servante une Damoiselle de bōne maison. Il y a des vocables qui sont François naturels qui sentent le vieux, mais le libre & le François: comme, *douge, renve, empour, dorne,*

bauger, bouger, & autres de telle sorte. Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les employiez & defendiez hardiment contre des maraux qui ne tiennent pas élégant ce qui n'est point escorché du Latin & de l'Italien, & qui aiment mieux dire collauder, contemner, blasonner, que louer, mépriser, blâmer: tout cela est pour l'escolier de Limosin: voila les propres termes de Ronsard. Après que nous luy remōstrions quelques rythmes qui nous sembloient maigres, il nous disoit que Ronsard, Beze, du Bellai & Jodelle ne les avoient pas voulu plus seconder, qu'il n'estoit pas raisonnable que les rythmeurs imposassent des loix sur les poèmes. Sur quelques autres difficultés, comme sur les preterits feminins apres les accutatifs & telles observations, il donnoit cela à la licence & quant & quant à la richesse de la langue. Toutesfois toutes ses œuvres de ce tēps ont pris les loix du temps. Et pour les rythmes des simples aux composez ou des composez aux autres, il n'y en a que trois ou quatre en tout l'œuvre: il approuve cette rigueur & l'a suivie au temps qu'elle a esté establie, sans toutesfois vouloir souffrir que les premiers Poètes de la France en soient mesestimez. Voila pour les estofes des parties, Voici pour la matiere generale, &

puis je dirai un mot de la disposition:

La matiere de l'œuvre a pour sept livres sept titres separez, qui toutes-fois ont quelque convenance, comme des effects aux causes. Le premier livre s'appelle Miseres qui est un tableau piteux du Royaume en general, d'un style bas & tragicque, n'eccedant que fort peu les loix de la narration: les Princes viennent après, d'un style moyen, mais Satyrique en quelque façon: en cestuy là il a esgallé la liberté de ses escripts à celle des vies de son temps, denotant le subject de ce second pour instrument du premier: & puis il fait contribuer aux causes des Miseres l'injustice, sous le titre de la Châbre Dorée: mais ce troisieme de même style que le second. Le quart qu'il appelle les Feux est tout entier au sentiment de la Religion de l'auteur & d'un style tragicque moyen. Le cinquiesme sous le nom des fers, du style tragicque eslevé, plus poëtique & plus hardy que les autres: sur lequel je veux conter une notable dispute entre les doctes amis de l'auteur: Rapin, un des plus excellents esprit de son siècle, blasma l'invention des tableaux celestes; disant que nul n'avoit jamais entrepris de peindre les affaires de la terre au ciel, bien les celestes en terre; l'auteur le deffendoit par les inventions d'Homere, de Virgile & de nouveau du Tasse

qui ont feint les Conseilz tenus au Ciel, les brigues & partialitez des Celestes sur les affaires des Grecs, des Romains, & depuis des Chrestiens. Ce debat les poussa à en croire de tres-doctes personages, lesquels ayant demandé de voir la teneur de l'œuvre pour en juger, approuverent l'invention, si bien que je garde curieusement des lettres sur ce subject desrobées à mon Maître incurieux : Sur tout, celles de Monsieur de Sainte Marthe, qui aiant esté un des arbitres, dit ainsi. Vous vous esgaiez d'as le Ciel pour les affaires du Ciel mesme : l'y ay prist tel goust que je crains vostre modestie : au lieu d'oc de vous decourager, si vous aviez quelque chose plus haut que le Ciel vous y devriez loger ce qui est tout celeste. Le livre qui suit cinquiesme s'appelle Vengeances Theologien & historial : lui & le dernier qui est le Jugement, d'un style eslevé tragicque pourrôt estre blamez pour la passion partizane : Mais ce gère descrire a pour but d'esmouvoir, & l'auteur le tient quitte s'il peut cela sur les esprits des passionnez ou pour le moins æquanimés.

Il y a peu d'artifice en la disposition : il y paroist seulement quelques episodies cōme predictiōs de choses advenues avāt l'œuvre clos, que l'auteur appelloit en riant ses apopheties. Bien veux je constamment asseurer le lecteur qu'il y en a

qui méritent un nom plus haut, comme escriptes
 avant les choses advenues : je maintien de ce
 rang ce qui est à la preface

Je voi venir avec horreur

Le jour qu'au grand Temple d'erreur

Et ce qui sensuit de la stance.

Aux Princes, où tout ce qui est dit du faucon-
 nier qui tue son oyseau par une corneille est sur
 la mort du Roy Henry troisieme, & puis aux en-
 droicts qui denotent la mort d'Henry quatrieme
 que je monsterois estre dit par prediction si les
 preuves ne designoiét trop mō auteur : Vous re-
 marquerez aussi en la dispositiō la liberté des en-
 trees avec exorde ou celles qu'on appelle abruptes.
 Quāt aux tiltres des livres je fus cause de fai-
 re oster des noms estrangers, comme au troisieme
 me Vbris, au dernier Dan, ayment mieux que
 tout parlast François.

Or Voila l'estat de mō larcin, que le pere plein
 de viene pourra souffrir deschiré & mal en point
 & le pied usé cōme sont les chevaux d'Espaigne
 qu'on desrobe par les mōtagnes. Il sera cōtraint
 de réplir les lacunes, & si je fai ma paix avec luy je
 vous promets les Cōmétaires de tous les poincts
 difficiles qui vous révoyroiét à une penible recher-
 che de l'Histoire ou à l'onomastic. J'ai encores par

dévers moi deux livres d'Epigrammes François, deux de latins que je vo' promets à la premiere cōmodité: Et puis des Polemicques en diverses lāgues, œuvres de sa jeunesse, quelques Romans, cinq livres de lettres missives, le premier de familie- res pleines de railleries non-communes, le se- cond de points de doctrine desmellez entre les amis, le troisieme de poincts theologaux, le qua- trieme d'affaires de la guerre, le cinquiesme d'af- faires d'estat: mais tout cela attendra l'edition de l'Histoire, en laquelle cest chose merveilleuse qu'un esprit ignée & violent de son naturel ne se soit mōstré en aucū poinct partisan, aitescript sans loüanges & blâmes, fidelle tēmoin & ja- mais juge, se contentant de satisfaire à la que- sition du faict sans toucher à celle du droict.

La liberté de ses autres éscripts a faict dire à ses ennemis quil affectoit plus le Gouvernement Aristocratique que Monarchique; dequoy il fut accusé envers le Roy Henry quatriesme estant lors Roy de Navarre. Ce Prince qui avoit des-jā leu tous les Tragicques plusieurs fois, les voulut faire lire encore pour justifier ces acculations: & n'y aiant rien trouvé que supportable, pourtant pour en estre plus satisfait, appella un jour nostre Autheur en presence des Sieurs du Fay & du Pin, lesquels discouroient avec luy sur les diversitez

des estats : Nostre autheur interrogé promptement quelle estoit de toutes administrations la meilleure, respondit, que c'estoit la Monarchique selon son institution entre les François, & qu'après celle des François il estimoit le mieux celle de Pologne, pressé d'avantage sur celle des François il repliqua, je me tiens du tout à ce qu'en dit du Haillan, & tiens pour injuste ce qui en a esté changé, quand ce ne seroit que la sousmission aux Papes. Philippes le Bel estoit souverain & brave, mais il est difficile que qui subit le joug d'autrui puisse donner à ses sujets un joug supportable. J'ai voulu alleguer ces choses pour justifier les escripts, esquels vous verrez plusieurs choses contre la tyrannie, nulle contre la Royauté : & de fait ses labeurs, ses perils & ses playes ont justifié son amour envers son Roy. Pour vous en montrer son opinion plus au net, j'ay adjousté ici trois Stances qui luy serviront de confession en ce qui est de la Royauté, elles sont en une piece qui paroistra Dieu aidant parmi les Melanges à la premiere occasion. Vers la fin après la stancé qui commence

Roy qui te seds enfant sur la peau de ton pere

Suivent

Le regne est beau mirouer du regime du monde,

Puis l'Aristocratie en honneur la seconde,

Suit l'Estat populaire inferieur des trois:
 Tout peut se maintenir en regnant par soi-même:
 Mais j'appelle les Rois ploiez sous un Supremé,
 Tyrans tyrannisez & non pas de vrais Rois.

Le Monarque du Ciel en soi prend sa justice,
 Le Prince de l'Enfer exerce le supplice
 Et ne peut ses rigueurs esteindre ou eschauffer:
 Le Roi regnant par soi aussi humble que brave,
 Est l'image de Dieu: mais du Tyran esclave
 Le dur gouvernement image de l'Enfer.

Celui n'est souverain qui reconnoist un maistre,
 Plus infame valet qui est valet d'un Prestre:
 Servir Dieu c'est regner, ce regne est pur & doux,
 Rois de Septentrion, heureux Princes et sages,
 Vous estes souverains qui ne devez hommages,
 Et qui ne voiez rien entre le Ciel et vous.

Voila le plus au vif que j'ay peu le crayon de
 mon Maistre, quant à son nom on n'exprime point
 les noms dans les tableaux il est temps que vous
 l'oyez par sa bouche, de laquelle vous n'aurez
 point de loüanges serviles mais bien des libes
 & franches veritez.

extrêmement rare.

1911

P R E F A C E

L'AVTHEVR A SON LIVRE.



*A Livre, tu n'es que trop beau
Pour estre né dans le tombeau
Duquel mon exil te delivre:
Seul pour nous deux ie veux perir:
Commence mon enfant à vivre
Quand ton pere s'en va mourir.*

*Encores vivrai-je par toi
Mon fils, comme tu vis par moi:
Puis il faut, comme la nourrice,
Et fille du Romain grison,
Que tu allaictes & tu cherisses
Ton pere, en exil, en prison.*

*Sois hardi, ne te cache point:
Entre chez les Rois mal en point:
Que la pauvreté de ta robbe
Ne te face honte, ni peur,
Ne te diminuë ou desrobe
La suffisance ni le cœur.*

*Porte, comme au Senat Romain,
L'advis & l'habit du vilain
Qui vint du Danube sauvage,
Et monstra hideux, effronté,
De la façon, non du langage
La mal-plaisante verité.*

Si on te demande pourquoi
 Ton front ne se vante de moi,
 Dis leur que tu es un posthume
 Desguisé, craintif & discret,
 Que la verité a coutume
 D'accoucher en un lieu secret.

Ta trenche n'a or ne couleur,
 Ta couverture sans valeur
 Permet, s'il y a quelque ioye,
 Aux bons la trouver au dedans,
 Aux autres fascheux je l'envoie
 Pour leur faire grincer les dents.
 Aux uns tu donneras de quoi
 Gemir & chanter avec toi,
 Et les autres en ta lecture
 Fronçans le sourcil de travers
 Trouveront bien ta couverture
 Plus agreable que tes vers.

Pauvre enfant, comment paroîs-tu
 Paré de la seule vertu?

Car pour une ame favorable,
 Cent te condamneront au feu:
 Mais c'est ton but invariable
 De plaire aux bons, & plaire à peu.

Ceux que la peur a revolté,
 Diffameront tes veritez,
 Comme fait l'ignorante lie,
 Heureux livre qui en deux rangs
 Distingue la troupe ennemie,
 En lasches & en ignorans.

Bien que de moi des-jà soit né
 Vn pire & plus heureux aîné,
 Plus beau & moins plein de sagesse:
 Il chasse les Cerfs & les Ours,
 Tu desniaises son aînesse,
 Et son partage est en amours.

Mais le second pour plaire mieux
 Aux vicieux fut vicieux:
 Mon esprit par luy fit esprouve
 Qu'il estoit de feu transporté:
 Mais ce feu plus propre se treuve
 A brûsler qu'à donner clarté.

J'eus cent fois envie & remord
 De mettre mon ouvrage à mort:
 Je voulois tuer ma folie,
 Cet enfant bouffon m'appaisoit,
 En fin, pour la fin de sa vie
 Il me desplent, car il plaisoit.

Suis-je fâcheux de me jouer
 A mes enfans, de les louer?
 Amis pardonnez-moi ce vice,
 S'ils sont camus & contrefaits,
 Ni la mere ni la nourrice
 Ne trouvent point leurs enfans laids.

Je pense auoir esté sur eux
 Et pere & iuge rigoureux:
 L'un à regret a eu la vie,
 A mon gré chaste & assez beau
 L'autre ensevelit ma folie
 Dedans un oubliex tombeau.

Si en mon volontaire exil,
 En iuste & severe sourcil
 Me reprend de laisser en France
 Les traces de mon perdu temps:
 Ce sont les fleurs, & l'esperance
 Et ceci les fruiets de mes ans.

Aujourd'hui abordé au port
 D'une douce & civile mort,
 Comme en une terre feconde:
 D'autre humeur je fai d'autres vers,
 Marri d'avoir laisse au monde
 Ce qui plaist au monde pervers.

Alors je n'adorois sinon
 L'image vaine du renom,
 Renom de douteuse esperance:
 Ici sans espoir, sans esmoi,
 Je ne veux autre recompence
 Que dormir satisfait de moi.

Car la gloire nous n'estalons
 Sur l'eschaffaut en ces vallons:
 En ma libre-franche retraite
 Les triumphes des orgueilleux
 N'entrent pas dedans ma logette
 Ni les desespoirs sourcilleux.

Mais là où les triumphes vains
 Peuvent dresser leurs chefs hautains,
 Là où se tient debout le vice,
 Là est le logis de la peur:
 Ce lieu est lieu de precipice,
 Fait dangereux par sa hauteur.

P R É F A C E.

*Vallons d'Angrongne bien heureux,
 Vous bien-heurez les mal-heureux,
 Separans des fanges du monde
 Voſtre Chreſtienne liberté,
 Vous defendez à coups de fonde
 Les logis de la verité.*

*Dedans la grotte d'un rocher
 La pauvreſſe a voulu chercher
 Sa maiſon, moins belle & plus ſeure.
 Ses pertuis ſont arcs triomphans,
 Où la fille du Ciel aſſeure
 Vn azile pour ſes enfans.*

*Car je la trouve dans le creux
 Du logis de ſoi tenebreux,
 Logis eſſeu pour ma demeure,
 Où la verité ſert de iour,
 Où mon ame veut que je meure,
 Furieuſe de ſainct amour.*

*Je cherchois de mes triſtes yeux
 La verité aux aſpres lieux,
 Quand de cett' obſcure taſſniere
 Je vis reſplendir la clarté,
 Sans qu'il y euſt autre lumière
 Sa lumière eſtoit ſa beauté.*

*L'attache le cours de mes ans
 Pour vivre à jamais au dedans.
 Mes yeux de la premiere veüe,
 Bien que transſis & eſplorez,
 L'eurent à l'inſtant reconnuë
 A ſes habits tous dechirez.*

P R É F A C E.

*C'est toi, di-je, qui sçeus ravir
Mon ferme cœur à te servir:*

A jamais tu seras servie;

De lui tant qu'il sera vivant:

Peut on mieux conserver sa vie

Que de la perdre en te servant?

De celui qui aura porté

La rigoureuse vérité,

Le salaire est la mort certaine:

C'est un loyer bien à propos:

Le repos est fin de la peine,

Et la mort est le vrai repos.

Je commençois à arracher

Des cailloux poliz d'un rocher,

Et elle tordoit une fonde:

Puis nous jettions par l'univers

En forme d'une pierre ronde,

Ses belles plaintes & mes vers.

Quelques-fois en me pourmenant

La vérité m'alloit menant

Aux lieux où celle qui enfante,

De peur de se perdre, se perd:

Et ou l'Eglise qu'on tourmente,

S'enferma d'eau dans le desert.

O Desert promesse des Cieux

Infertile, mais bien-heraux!

Tu as une seule abondance,

Tu produis, tu nourris les bons,

Et la fertilité de France

Ne gît qu'en espineux chardons.

Tu es circonvallé, non surpris,
 Et menacé sans être pris:
 Le dragon ne peut & s'essayer:
 Il ne peut nuire que des yeux.
 Assez de cris & nulle plaie
 Ne force le destin des Cieux.

Quel chasteau peut si bien loger?
 Quel Roi si heureux qu'un berger?
 Quel Sceptre vaut une houlette?
 Tyrans, vous craindrez mes propos:
 J'aurai la paix en ma logette,
 Vos Palais seront sans repos.

Je sens ravir dedans les Cieux
 Mon ame aussi bien que mes yeux;
 Quand en ces montagnes j'advise,
 Ces grands coups de la vérité,
 Et les beaux combats de l'Eglise
 Signalez à la pauvreté.

Je voi les places & les champs,
 Là où l'effroi des braves camps,
 Qui de tant de rudes batailles
 R'apportoient les fers triomphans,
 Purent les chiens de leurs entrailles
 Deffaicts de la main des enfans.

Ceux qui par tant & tant de fois
 Avoient vu le dos des François,
 Eurent bras & cœur inutiles:
 Comme Cerfs paoureux & légers,
 Ils se virent chassés trois mille
 Des foyes de trente bergers,

Là l'enfant attend le soldat,
 Le père contre un chef combat,
 Encontre le tambour qui gronde
 Le Psalme esleve son doux ton.
 Contre l'arquebouse la fonde,
 Contre la picque le baston.

Là l'enseigne voloit en main,
 En vain la trompette & l'airin,
 Le phifre espouvante au contraire
 Ceux-là qu'il devoit eschauffer:
 Ils sentent que Dieu sçavoit faire
 La toille aussi dure que fer.

L'ordre tesmoing de leur honneur,
 Aux chefs ne rechauffa le cœur:
 Rien ne servit l'experience
 Des braves Lieutenans de Roi,
 Ils eurent peur sans connoissance
 Comment ils fuyoient & pourquoi.

Aux cœurs de soi victorieux,
 La victoire fille des cieux
 Et la gloire aux ailes dorees
 Presentent chacune un chapeau:
 Les insolences esgarees
 S'esgayent loin de ce troupeau.

Dieu fit là merveilles: ce lieu
 Est le sanctuaire de Dieu:
 Là Satan n'a l'yvroie mise
 Ni la semence de sa main,
 Là les agnelets de l'Eglise
 Sautent au nez du loup Romain.

N'est-ce pour ouvrir noz espritz?
 N'avons nous pas encor' appris
 Par David, que les grands du monde
 Sont impuissans encontre nous?
 Et que Dieu ne veut qu'une fonde
 Pour instrument de son courroux?

Il se veut rendre assujettis
 Par les moiens les plus petits,
 Les fronts plus hautains de la terre:
 Et pour terrasser a l'envers
 Les Pharaons, il leur faict guerre
 Avec les mousches & les vers.

Les Cirenienx enragez,
 Vn jour en bataille rengez,
 Despitoient le Ciel & le foudre,
 Voulans arracher le Soleil:
 Et Dieu prit à leurs piedz la poudre,
 Pour ses armes & leur cercueil.

Quand Dieu veut nous rendre vainqueurs
 Il ne choisit rien que les cœurs,
 Car toutes mains luy sont pareilles:
 Et mesmes entre les Payens,
 Pour y desployer ses merveilles,
 Il s'est joué de ses moyens.

L'exemple de Scevole est beau,
 Qui ayant failli du couteau,
 Chassa d'une brave parolle
 L'ennemi du peuple Romain:
 Et le feu qu'endura Scevole
 Fit plus que le coup de sa main.

Contre les tyrans violens :
 Dieu choisit les cœurs plus bruslans :
 Et quand l'Eglise se renforce
 D'autres que de ses Citoyens,
 Alors Dieu affoiblit sa force,
 La maudit & tous ses moyens.

O mauvais secours aux dangers,
 Qu'un Chef tire des estrangers !
 Heureuse François Province,
 Quand Dieu propice t'accorda
 Un Prince, & te choisit un Prince
 Des pavillons de son Iuda.

Mal-heur advint sur nous François,
 Quand nous bastismes sur François
 Et ses mal-contentes armées,
 Les forces d'un Prince plus fort :
 Helas elles sont consumées,
 Et nous sur le seuil de la mort.

Autant de Risons de courroux,
 De Dieu courroucé contre nous,
 Furent ces troupes blasphémantes :
 Nous avons appris, ceste fois
 Que ce sont choses differantes
 Que l'Estat de Dieu & des Rois.

Satan, ennemi caut & fin,
 Tu voyois trop proche ta fin,
 Mais tu vis d'un œil pasle & blesme.
 Nos cœurs ambitieux jaloux,
 Et deslors tu nous fis nous-mesmes
 Combattre pour & contre nous.

Les Samsons, Gedeons, & ceux
 Qui n'espargnerent, paresseux
 Le corps, le hazard & la peine,
 Pour, dans les feux d'un chaud Esté,
 Boire la glace à la fontaine,
 Ramenerent la verité.

Rend-toi d'un soin continuel,
 Prince Gedeon d'Israël:
 Boi le premier dedans l'eau vive,
 En cett' eau trempe aussi ton cœur:
 Il y a de la peine oisive,
 Et du loisir qui est labeur.

Bien que tu as autour de toi
 Des cœurs & des yeux pleins de foi,
 J'ai peur qu'une Dalide fine
 Coupe ta force & tes cheveux,
 Te livre à la gent Philistine,
 Qui te prive de tes bons yeux.

Je voi venir avec horreur
 Le jour qu'au grand temple d'erreur
 Tu feras rire l'assistance:
 Puis donnant le dernier effort
 Aux deux colonnes de la France
 Tu te baigneras en ta mort.

Quand ta bouche renoncera
 Ton Dieu, ton Dieu la percera,
 Punissant le membre coupable:
 Quand ton cœur, desloyal moqueur,
 Comme elle sera punissable,
 Alors Dieu percera ton cœur.

P R É F A C E.

*Dans ces cabinets lambriffez,
D'idoles de Cour tappiffez,
N'est pas la verité conneue:
La voix du Seigneur des Seigneurs
S'escrit sur la roche cornue,
Qui est plus tendre que nos cœurs.*

*Ces monts ferrez, ces aspres lieux,
Ne sont pas si doux à nos yeux,
Mais l'ame y trouve ses delices:
Et là où l'œil est contenté
De braves & somptueux vices,
L'œil de l'ame y est tourmenté.*

*Echos, faites doubler ma voix,
Et m'entendez à ceste fois:
Mi-celestes roches cornuës,
Poussez mes plaintes dedans l'air,
Les faisant du recoup des nuës
En France une autre fois parler.*

*Amis, en voyant quelquesfois
Mon ame sortir de ses loix,
Si pour bravement entreprendre
Vous reprenez ma sainte erreur,
Pensez que l'on ne peut reprendre
Toutes ces fureurs sans fureur.*

*Si mon esprit audacieux,
Veut peindre le secret des Cieux,
L'attaque les Dieux de la terre:
Il faut bien qu'il me soit permis
De fouiller, pour leur faire guerre,
L'arsenal de leurs ennemis.*

P R É F A C E.

*Je n'excuse pas mes escrits,
 Pour ceux-la qui y sont repris:
 Mon plaisir est de leur desplaire:
 Amis, je trouve en la raison,
 Pour vous & pour eux fruit contraire,
 La medecine & le poison.*

*Vous lourez Dieu, ils trembleront,
 Vous chanterez, ils pleureront:
 Arguments de rire & de craindre
 Se trouve en mes vers, en mes pleurs,
 Pour redoubler & pour esteindre,
 Et vos plaisirs & leurs fureurs.*

*Je plains ce qui m'est ennemi
 Les montrant j'ai pour-eux gemi:
 Car qui veut garder la justice,
 Il faut hair distinctement,
 Non la personne, mais le vice,
 Servir, non chercher l'argument.*

*Je sçai que les enfans bien nez
 Ne chantent, mais sont estonnez,
 Et ferment les yeux, debonnaires,
 (Comme deux des fils de Noé,)
 Voians la honte de leurs peres,
 Que le vin fumeux a noyé.*

*Ainsi un temps, de ces felons
 (Les yeux bouchés à reculons,)
 Nous cachions l'orde vilenie:
 Mais nous les trouvons ennemis,
 Et non peres de la patrie,
 Qui ne pechent plus endormis.*

P R É F A C E.

Ren donc , ô Dieu , si tu cognois
Mon cœur meschant , ma voix sans voix
O Dieu tu l'esleve au contraire ,
C'est trop retenu mon devoir :
Ce qu'il n'ont pas horreur de faire ,
J'ai horreur de leur faire voir...

Sors mon œuvre d'entre mes bras ,
Mon cœur se plaint , l'esprit est las
De chercher au droit vne excuse :
Je vai le jour me refusant ,
Lors que le jour je te refuse ,
Et je m'accuse en t'excusant.

Tu es né legitiment ,
Dieu mesme a donné l'argument :
Je ne te donne qu'à l'Eglise :
Tu as pour support l'équité ,
La verité pour entreprise ,
Pour loyer l'immortalité.



MISÈRES.

LIVRE PREMIER.



*Vis qu'il faut s'attaquer aux légions de Rome,
Aux maîtres d'Italie, il faudra faire comme
Hannibal, qui par feux d'aigre humeur arrosez
Se fendit un passage aux Alpes embrâsez.
Mon courage de feu, mon humeur aigre & forte*

*Au travers des sept monts faisoit brèche au lieu de porte.
Je brise les rochers & le respect d'erreur*

Qui fit douter César d'une vaine terreur.

Il vit Rome tremblante, affreuse, eschevelée,

Qui en pleurs, en sanglots, mi-morte, desolée,

Tordant ses doigts, fermoit, défendoit de ses mains

A César le chemin au sang de ses germains.

Mais dessous les autels des idoles, j'advisé

Le visage meurtri de la captive Eglise,

Qui à sa délivrance (aux despens des hazards)

M'appelle, m'animant de ses trenchans regards.

Mes desirs sont des-jà volez outre la rive

Du Rubicon troublé, que mon reste les suive

Par un chemin tout neuf, car je ne trouve pas

Qu'autre homme l'ait jamais escorché de ses pas.

Pour Mercurès croisez, au lieu de Pyramides,

J'ai de jour le pilier, de nuit les feux pour guides.

Attres secourez-moi, ces chemins enlâchez
 Sont par l'antiquité des siècles effacez;
 Si bien que l'herbe verte en ses sentiers est creüe,
 En faict une prairie espaisse, haute & druë,
 Là où estoient les feux des Prophetes plus vieux:
 Je tends comme je puis le cordeau de mes yeux,
 Puis je cours au matin, de ma jambe arrosée,
 L'esparpille à costé la premiere rosée.
 Ne laissant apres moi trace à mes successeurs
 Que les reins tous ployez des inutiles fleurs:
 Fleurs qui tombent si tost, qu'un vrai Soleil les touche,
 Ou que Dieu fencra par le vent de sa bouche.
 Tout puissant, tout voyant, qui du haut des hauts cieus
 Fends les cœurs plus serrez par l'esclair de tes yeux,
 Qui sis tout, & conneu tout ce que tu sis estre:
 Tout parfaict en ouvrant, tout parfaict à connoistre,
 De qui l'œil peut courrant, & tout voyant aussi,
 De qui le soin sans soin prend de tout le souci,
 De qui la main forma exemplaires & causes,
 Qui preueus les effects dès le maître des obases:
 Dieu qui d'un style vif, comme il te plaist, escriis
 Le secret plus obscur, en l'obscur des esprits:
 Puis que de ton amour mon ame est eschauffée,
 Jalouze de ton nom, ma poëtrine embrasée
 De ton feu pur, repurge aussi de mesmes feux
 Le vice naturel de mon cœur vicieux:
 De ce zelle tres-sainct rebrustes-moi encore,
 Si que (tout consummé au feu qui me devore,
 N'estant serf de ton ire, en ire transporté
 Sans passion) je sois propre à ta vérité,

Ailleurs qu'à te louer ne soit abandonnée
La plume que je tiens, puis que tu l'as donnée.
Je n'escriis plus les feux d'un amour inconnu,
Mais par l'affliction plus sage devenu,
J'entreprends bien plus haut, car j'apprens à ma plume
Un autre feu, auquel la France se consume.
Ces ruisselets d'argent, que les Grecs nous feignoient,
Où leurs Poètes vains beuvoient & se baignoient,
Ne courent plus ici : mais les ondes si claires
Qui eurent les saphirs & les perles contraires,
Sont rouges de nos morts : le doux bruit de leurs flots
Leur murmure plaissant heurte contre des os.
Telle est en escrivant ma non-commune image :
Autre jureur qu'amour reluit en mon visage.
Soubs un inique Mars parmi les durs labeurs
Qui gâstent le pappier & nostre ancre de pleurs,
Au lieu de Thessalie aux mignardes vallées,
Nous avortons ces chants au milieu des armées,
En delassant nos bras de crasse tous rouilleux,
Qui n'osent s'esloigner des brassards despoilleux.
Le luth que j'accordoïs avec mes chansonnettes,
Est oïes estouffé de l'esclat des trompettes :
Ici le sang n'est feint, le meurtre n'y defaut,
La mort ioné elle mesme en ce triste eschaffaut.
Le Juge criminel tourne & emplit son urne :
D'ici la botte en jambe, & non pas le cothurne :
L'appelle Melpomene en sa vive fureur,
Au lieu de l'Hypocreme, esveillant cette Sœur
Des tombeaux rafraischis, dont il faut qu'elle sorte,
Affreuse, eschevelee, & bramant en la sorte

4
 Que faict la biche apres le fan qu'elle a perdu,
 Que la bouche luy seigne, & son front esperdu
 Face noircir du ciel les voutes esloignees,
 Qu'elle esparpille en l'air de son sang deux poignees,
 Quand espuisant ses flancs de redoublez sanglots,
 De sa voix enrouée elle bruira ces mots,

O France desolee ! ô terre sanguinaire !

Non pas terre, mais cendre : ô mere ! si c'est mere
 Que trahir ses enfans aux douceurs de son sein,
 Et quand on les meurtrit les serrer de sa main :
 Tu leur donnes la vie, & deffous ta mammelle
 S'esmeut des obstinez la sanglante querelle.
 Sur ton pis blanchissant ta race se debat,
 Là le fruit de ton flanc faict le champ du combat.

Je veux peindre la France une mere affligée,
 Qui est entre ses bras de deux enfans chargée:
 Le plus fort orgueilleux, empoigne les deux bouts
 Des tetins nourriciers, puis à force de coups,
 D'ongles, de poings, de pieds il brise le partage,
 Dont nature donna à son besoin l'usage :
 Ce volleur acharné, cet Esau malheureux,
 Faict degast du doux lait qui doit nourrir les deux,
 Si que pour arracher à son frere la vie,
 Il mesprise la sienne & n'en a plus d'envie :
 Mais son Iacob pressé d'avoir jesusné mesuis,
 Estouffant quelque temps en son cœur son ennui,
 A la fin se defend, & sa juste colere
 Rend à l'autre un combat, dont le champ est la mere
 Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,
 Ni les pleurs rechauffez ne calment leurs esprits :

Mais leur rage les guide & leur poison les trouble,
 Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble:
 Leur conflit se r'allume, & fait si furieux,
 Que d'un gauche malheur ils se crevent les yeux:
 Cette femme esplorée en sa douleur plus forte,
 Succombe à la douleur mi-vivante, mi-morte,
 Elle voit les mutins tous deschirez, sanglans,
 Qui ainsi que du cœur, des mains se vont cherchans,
 Quand pressant à son sein d'un amour maternelle
 Celui qui a le droit & la juste querelle,
 Elle veut le sauver, l'autre qui n'est pas las,
 Viole en poursuivant l'asile de ses bras:
 Adonc se perd le lait, le suc de sa poitrine,
 Puis aux derniers abois de sa proche ruine
 Elle dit, vous avez, felons, ensanglanté
 Le sein qui vous nourrit & qui vous a porté:
 Or vivez de venin, sanglante geniture,
 Je n'ai plus que du sang pour vostre nourriture.

Quand languissant ie voi les honteuses pitiez,
 Et d'un corps divisé les funebres moitez:
 Quand ie voi s'apprester la tragedie horrible
 Du meurtrier de soi-mesme, aux autres invincible,
 Je pense encores voir un monstrueux geant,
 Qui va de braves mots les hauts Cieux outrageant,
 Superbe, florissant, si brave qu'il ne treuve
 Nul, qui de sa valeur entreprenne la preuve:
 Mais lors qu'il ne peut rien rencontrer au dehors
 Qui de ses bras nerveux endure les efforts,
 Son corps est combattu, à soi-mesme contraire,
 De sang pur a le moins: le flegme & la colere.

Rendent le sang non sang, le peuple abbat ses loix:
 Tous nobles, & tous Rois, sans nobles & sans Rois:
 La masse degenerate en la melancholie:
 Ce vieil corps tout infect, plein de sa discratie,
 Hidropique faict l'eau, si bien que ce geant,
 Qui alloit de ses nerfs ses voisins outrageant,
 Aussi foible que grand, n'enfle plus que son ventre,
 Ce ventre dans lequel tout se tire, tout entre,
 Ce faux dispensateur des communs excremens:
 N'envoie plus au loin les iustès alimens:
 Des jambes & des bras, les os sont sans moelle,
 Il ne va plus en haut pour nourrir la cervelle:
 Qu'un chime venimeux, dont le cerveau nourri,
 Prend matiere & liqueur d'un champignon pourri:
 Ce grand geant change en une horrible beste,
 A sur ce vaste corps une petite teste,
 Deux bras foibles pendans, des-ja secs, des-ja morts,
 Impuissans de nourrir & defendre le corps,
 Les jambes sans pouvoir porter leur masse lourde,
 Et a gauche & à droict font porter une bourde.
 Financiers, Iusticiers, qui opprimez de faim
 Celui qui vous faict naistre, ou qui defend le pain,
 Sous qui le laboureur s'abreuve de ses larmes,
 Qui souffrez mandier la main qui tient les armes:
 Vous ventre de la France, enflez de ses langueurs,
 Faisant orgueil de vent vous monstrez vos vigneurs,
 Voyez la tragedie, abbaissez vos courages:
 Vous n'estes spectateurs, vous estes personnages:
 Car encor vous pourriez contempler de bien loia
 Une nef sans pouvoir lui aider au besoin.

Quand la mer l'engloutit, & pourriez de la rive,
 En tournant vers le Ciel la face demi-vieue,
 Plaindre sans secourir ce mal oisivement:
 Mais quand dedans la mer, la mer pareillement
 Vous menace de mort, courez à la tempeste:
 Car avec le vaisseau vostre ruine est prête.

La France donc ainsi est pareille au vaisseau,
 Qui outragé des vents, des rochers & de l'eau,
 Loge deux ennemis, l'un tient avec sa troupe
 La proie, & l'autre a pris sa retraite à la poupe:
 De canons & de feux, chacun met en esclat.
 La moitié qui s'oppose, & font verser en bas,
 L'un & l'autre enivré des eaux & de l'envie,
 Ensemble le navire & la rage & la vie:
 En cela le vainqueur ne demeurant plus fort,
 Que de voir son haineux le premier à la mort,
 Qu'il seconde, antochire, aussi tost de la sienne,
 Vainqueur: mais hélas ! c'est vaincre à la Cadmeene.

Barbares en effect, François de nom, François,
 Vos fausses loix ont eu des faux & jeunes Rois,
 Impuissans sur leurs cœurs, cruels en leurs puissance,
 Rebelles ils ont veu la desobeissance:
 Dieu sur eux & par eux desploya son courroux,
 N'ayant autres bourreaux de nous-mesmes que nous.

Les Rois qui sont du peuple, & les Rois & les peres,
 Du troupeau domestiq. sont les loups sanguinaires:
 Ils sont l'ire allumee, & les verges de Dieu,
 La crainte des vivans, ils succedent au lieu
 Des heritiers des morts, ravisseurs de pucelles,
 Adulteres, souillans les conches des plus belles.

Des maris affommez, ou bannis pour leur bien:
Ils courent sans repos, & quand ils n'ont plus rien
Pour souler l'avarice, ils cherchent autre sorte
Qui contente l'esprit d'une ordure plus forte.
Les vieillars enrichis tremblent le long du jour,
Les femmes, les maris, privez de leur amour,
Par l'espais de la nuit se mettent à la fuite,
Les meurtriers souldoiez s'eschauffent à la suite:
L'homme est en proie à l'homme, un loup à son pareil:
Le pere étrangle au liêt le fils, & le cercueil
Préparé par le fils sollicite le pere,
Le frere avant le temps herite de son frere:
On trouve des moiens, des crimes tous nouveaux,
Des poisons inconnus, où les sanglants cousteaux
Travaillent au midi, & le furieux vice,
Et le meurtre public, ont le nom de Justice.
Les belistres armez ont le gouvernement,
Le sac de nos citez: comme anciennement
Vne croix Bourguignonne espouvançoit nos peres,
Le blanc les faict trembler: les pitoiables meres
Pressent à l'estomac leurs enfans esperdus
Quand les tambours François sont de loin entendus:
Les places de repos sont places estrangeres,
Les villes du milieu sont les vibles frontieres:
Le village se garde, & nos propres maisons
Nous sont le plus souvent garnisons & prisons:
L'honorable bourgeois, l'exemple de sa ville,
Souffre devant ses yeux violer femme & fille,
Et tomber sans merci, dans l'insolente main
Qui s'estendoit n'a-guere à mendier du pain:

Le sage Justicier est traîné au supplice,
 Le mal-faïcteur luy faïct son procès : l'injustice
 Est principe de droict, comme au monde à l'envers :
 Le vieil pere est fôieté de son enfant pervers :
 Celui qui en la paix cachoit son brigandage
 De peur d'estre puni, établit son pillage
 Au son de la trompette, au plus fort des marchez :
 Son meurtre & son butin sont à l'ancan preschez :
 Si qu'au lieu de la roüe, au lieu de la sentence,
 La peine du forfait se change en recompense.
 Ceux qui n'ont discerné les quereles des Grands
 Au lit de leur repos, tressaillent entendans
 En paisible minuiet que la ville surprise
 Ne leur promet sauver rien plus que la chemise :
 Le soldat trouve encor quelque espece de droict,
 Et mesme, s'il pouvoit, sa peine il lui vendroit.
 L'Espagnol mesuroit les rançons & les tailles,
 De ceux qu'il retiroit du meurtre des batailles,
 Selon leur revenu : mais les François n'ont rien
 Pour loi de la nature des François, que le bien.
 Encor vous bien-heureux, qui aux villes fermées,
 D'un mestier incognu avez les mains armées,
 Qui goustez en la peur l'alternatif sommeil,
 De qui le repos est à la fièvre pareil :
 Mais je te plains rusticq, qui ayant la journée
 Vne piteuse vie en tes sueurs trainee,
 Reçois au soir les coups, l'injure & le tourment,
 Et la fuite & la fin, injuste payement.
 Le païsant de cent ans, dont la teste chenuë
 Est convertie de nege, en suivant sa charruë,

Voi galopper de loin l'argolet outrageux,
Qui d'une rude main arrache les cheveux,
L'honneur du vieillard blanc, meû de faim & de rage,
Pour n'avoir peu trouver que piller au village:
Ne voit-on pas des-jà des trois lustres passez,
Que les peuples fuyards des villages chassent
Vivent dans les forêts: là chacun d'eux s'assure
Au ventre de leur mere, aux cavernes de terre:
Ils cherchent, quand l'humain leur refuse secours,
Les bauges des sangliers & les roches des Ours,
Sans conter les perdus, à qui la mort propice
Donne poison, cordeau, le fer ou précipice.

Ce ne sont pas les Grands, mais les simples païsans,
Que la terre connoît pour enfans complaisans:
La terre n'aime pas le sang, ni les ordures:
Il ne sort des tyrans & de leurs mains impures,
Qu'ordures ni que sang: les aimez laboureurs
Ouvragent son beau sein de si belles couleurs,
Font courir les ruisseaux dedans les verdes prés,
Par les sauvages fleurs en esmail diaprees:
Où par ordre & compas les jardins azurez
Monstrent au ciel riant leurs carreaux mesurez
Les parterres tonduz & les droites allées,
Des droiturières mains au cordeau sont reglees,
Ils sont peintres, brodeurs, & puis leurs grands tapis
Noircissent de raisins, & jaunissent d'épics:
Les ombreuses forêts, leur demeurent plus franches,
Esventent leurs sueurs & les couvrent de branches:
La terre semble donc, pleurante de souci,
Consoler des petits, en leur disant ainsi,

Enfans de ma douleur, du haut Ciel l'ire esmené
Pour me vouloir tuer, premierement vous tué:
Vous languissez, & lors le plus doux de mon bien
Va saoulant de plaisirs ceux qui ne valent rien:
Or attendant le temps que le Ciel se retire,
Ou que le Dieu du Ciel destourne ailleurs son ire,
Pour vous faire gousler de ses douceurs après,
Cachez-vous sous ma robbe en mes noires forêts,
Et au fond du malheur, que chacun de vous entre
Par deux fois, mes enfans, dans l'obscur de mon ventre,
Les feneants ingrats font brusler vos labeurs,
Vos seins sentent la fin, & vos fronts les sueurs,
Je mets de la douceur aux ameres racines,
Car elles vous seront viande & medecines,
Et je retirerai mes benedictions
De ceux qui vont suçans le sang des nations:
Tout pour eux soit amer, qu'ils sortent execrables
Du lit sans reposer, allouvis de leurs tables.
Car pour monstrier comment en la destruction
L'homme n'est plus un homme, il prend refectiion
Des herbes, de charongne, & viandes non-prestes,
Ravissant les repas apprestez pour les bestes:
La racine douteuse est prise sans danger,
Bonne, si on la peut amollir & manger:
Le conseil de la faim apprend aux dents par force,
A piller des forêts & la robbe & l'esorce,
La terre sans façon a honte de se voir,
Cerche encore des mains & n'en peut plus avoir:
Tout logis est exil, les villages champestres
Sans portes & planchers, sans meubles & fenestres

Fortune mine affreuse, ainsi que le corps mort
 Monstre en montrant les os que quelqu'un lui faiët tort.
 Les loups & les renards & les bestes sauvages,
 Tiennent place d'humains, possèdent les villages,
 Si bien qu'en mesme lieu où en paix on eut soin
 De reserver le pain, on y cueille le foin.
 Si le rustique peut desrober à soi-mesme
 Quelque grain recelé par une peine extreme,
 Esperant sans espoir la fin de ses mal heurs:
 Lors on peut voir coupler troupe de laboureurs
 Et d'un soc attaché, faire place en la terre.
 Pour y semer le bled le soustien de la guerre.
 Et puis l'an ensuiuant les miserables yeux:
 Qui des sueurs du front trempoient, laborieux,
 Quand subissans le joug des plus serviles bestes,
 Liez comme des bœufs, ils se coupploient par testes:
 Voyent d'un étranger la ravissante main,
 Qui leur tire la vie & l'espoir & le grain:
 Alors baignez en pleurs dans les bois ils retournent,
 Aux aveugles rochers les affligez sejourment:
 Ils vont souffrans la faim qu'ils portent doucement,
 Au pris du desplaisir & continu tourment.
 Qu'ils sentirent jadis, quand leurs maisons remplies
 De Demons encharnez, sepulchres de leurs vies,
 Leurs servoient de crottons, où pendus par les doigts
 A des cordons trenchans, ou attachez au bois,
 Et couchez dans le feu, où de graisses flambantes
 Les corps nuds tenaillez, où les plaintes pressantes
 De leurs enfans pendus par les pieds arrachez
 Du sein qu'ils empoignoient, des reins affechez.

Ou bien, quand du soldat la diette alourvie,
 Tiroit au lieu de pain de son hôte la vie,
 Vengé, mais non saoulé, pere & mere meurtris,
 Laissoient dans les berceaux des enfans si petis
 Qu'enferrez de cimois, prisonniers dans leur couche,
 Ils mouroient par la faim de l'innocente bouche:
 L'ame plaintive alloit en un plus heureux lieu
 Esclatter sa clameur au grand throsne de Dieu,
 Cependant que les Rois parez de leur substance,
 En pompes & festins trompoient leurs consciences.

Ici je veux sortir du general discours
 De mon tableau public, je flechirai le cours
 De mon fil entrepris, vaincu de la memoire
 Qui effraie mes sens d'une tragique histoire:
 Car mes yeux sont tefmoins du sujet de mes vers.

J'ai veu de Reistre noir foudroier au travers
 Les mesures de France, & comme une tempeste
 Emportant ce qu'il peut, ravager tout le reste:
 Cet amas affamé nous fit à Mont-moreau
 Voir la nouvelle horreur d'un spectacle nouveau:
 Nous vinsmes sur leurs pas une troupe lassée,
 Que la terre portoit de nos pas harassée:
 Là de mille maisons on ne trouva que feux,
 Que charongnes, que morts ou visages affreux:
 La faim va devant moi, force que ie la suive:
 J'oi d'un gosier mourant une voix demi-vive,
 Le cri me sert de guide, & faict voir a l'instant
 D'un homme demi-mort le chef se debattant,
 Qui sur le seuil d'un huis dissipoit sa cervelle,
 Ce demi-vif la mort à son secours appelle.

De sa mourante voix, cet esprit demi-mort
 Disoit en son patois (langue de Perigort)
 Si vous êtes François, François, je vous adjure,
 Donnez secours de mort, c'est l'aide la plus seure
 Que j'espere de vous, le moyen de guerir:
 Faites-moy d'un bon coup, & promptement mourir.
 Les Reistres m'ont tué par faute de viande,
 Ne pouvant n'y sournir ny ouir leur demande,
 D'un coup de coutelas l'un d'eux m'a emporté
 Ce bras que vous voyez près du liét à costé:
 J'ai au travers du corps deux balles de pistolle,
 Il suivit, en couppant d'un grand vent sa parole:
 C'est peu de cas encor, & de pitié de nous,
 Ma femme en quelque lieu, grosse, est morte de coups:
 Il y a quatre iours qu'aïans esté en fuitte,
 Chassés à la minuiet, sans qu'il nous fust licite
 De sauver nos enfans liez en leurs berceaux,
 Leurs cris nous appelloient, & entre ces bourreaux,
 Pensans les secourir nous perdîmes la vie:
 Helas! si vous avez encore quelque envie
 De voir plus de mal-heur, vous verrez là dedans
 Le massacre piteux de nos petits enfans:
 J'entre, & n'en trouve qu'un, qui lié dans sa couche
 Avoit les yeux flestris, qui de sa pasle bouche
 Poussoit & retiroit cet esprit languissant,
 Qui à regret son corps par la faim debaissant,
 Avoit lassé sa voix bramant apres sa vie:
 Voici apres entrer l'orrible anathomie
 De la mere assechée: elle avoit de dehors
 Sur ses reins disinez, trainé, roulé son corps,

Jambe & bras rompus, un amour maternelle
 L'esmouvant pour autrui beaucoup plus que pour elle :
 A tant ell' approcha sa teste du berceau,
 La releva dessus, il ne sortoit plus d'eau
 De ses yeux consumeux, de ses playes mortelles
 Le sang mouilloit l'enfant, point de lait aux mammelles :
 Mais des peaux sans humeur : ce corps seché, retraits,
 De la France qui meurt fut un autre portraict :
 Elle cerchoit des yeux deux de ses fils encore :
 Nos fronts l'espouventoit : en fin la mort devore
 En mesme temps ces trois : j'eus peur que ces esprits
 Protestassent mourans contre nous de leurs cris :
 Mes cheveux estonnez herissent en ma teste :
 L'appelle Dieu pour juge, & tout haut je deteste
 Les violeurs de paix, les perfides parfaits,
 Qui d'une sâlle cause amenant tels effects :
 La je vis estonnez les cœurs impitoyables,
 Le vis tomber l'effroi dessus les effroiables :
 Quel œil sec eust peu voir les membres mi-mangez,
 De ceux qui par la faim estoient morts enragez ?
 Et encore aujourd'hui sous la loi de la guerre,
 Les tygres vont bruslans les thresors de la terre,
 Nôtre commune mere : & le degast du pain,
 Au secours des lions ligue la paste faim :
 En ce point, lors que Dieu nous espanche une plaie,
 Une manne de bleds pour soutenir la vie,
 L'homme crevant de rage & de noire fureur,
 Devant les yeux esmeus de ce grand bien-faicteur
 Foule aux pieds ses bien-faicts, en villenant sa grace,
 Crache contre le Ciel, ce qui tourne en sa face.

La terre ouvre aux humains, & son lait & son sein,
 Mille & mille douceurs, que de sa blanche main
 Elle appreste aux ingrats, qui les donnent aux flammes:
 Les degats font languir les innocentes ames:
 En vain le pauvre en l'air esclatte pour du pain:
 On enbraze la paille, on fait pourrir le grain:
 Au temps que l'affamé à nos portes sejourne,
 Le malade se plaint, cette voix nous adjourne
 Au throsne du grand Dieu, ce que l'affligé dit
 En l'amer de son cœur, quand son cœur nous maudit:
 Dieu l'entend, Dieu l'exauce, & ce cri d'amertume
 Dans l'air ni dans le feu volant ne se consume:
 Dieu scelle de son sceau ce piteux testament,
 Nôtre mort en la mort qui le va consumant.

La mort en payement n'a receu l'innocence
 Du pauvre, qui mettoit sa chetive esperance
 Aux aumosnes du peuple (ah! que dirai-je plus:)
 De ces evenemens n'ont pas esté exclus
 Les animaux privez, & hors de leurs villages
 Les mastins allowis sont devenus sauvages,
 Faicts-loups de naturel, & non pas de la peau,
 Imitans les plus grands, les pasteurs du troupeau,
 Eux-mesme ont esgorgé ce qu'ils avoient en garde.
 Encor les verrez-vous se vanger quoi qu'il tarde,
 De ceux qui ont osté aux pauvres animaux
 La pasture ordonnee, ils seront les bourreaux
 De l'ire du grand Dieu, & leurs dents affamees
 Se creveront des os de nos belles armées:
 Ils en ont eu curee en nos sanglants combats,
 Si bien que des corps morts rassasiez & las,

Aux plaines de nos camps, de nos os blanchissantes
Ils courent, forcenés, les personnes vivantes:

Nous en voyez l'espreuve au champ de Moncontour.
Hereditairement ils ont depuis ce jour

La rage naturelle, & leur race ennyvree
Du sang des vrais François; se sent de la curee:

Pourquoy chiens auriez-vous en, cett' aspre saison,
(Nez sans raison) gardé aux hommes la raison?

Quand Nature sans loy, folle, se des-nature,

Quand Nature mourant despoille sa figure,

Quand les humains privez de tous autres moyens,

Assiegez, ont mangé leurs plus fidelles chiens:

Quand sur les chevaux morts on donne des batailles,

A partir le butin des puantes entrailles:

Mesme aux chevaux peris de farcin & de faim,

On a veu labourer les ongles de l'humain,

Pour chercher dans les os & la peau consumée

Ce qn'oubloit la faim & la mort affamée.

Cet' horribleux que tout œil en lisant a douté,

Dont nos sens dementoyent la vraie antiquité:

Cette rage s'est veüe, & les meres non-meres

Nous ont de leurs forsaicts pour tesmoins oculaires:

C'est en ces sieges lents, ces sieges sans pitié,

Que des seins plus aimants s'envole l'amitié.

La mere du berceau son cher enfant deslie,

L'enfant qu'on desbandoit autres-fois pour sa vie,

Se desvelope ici par les barbares doigts,

Qui s'en vont deslacher de nature les loix:

La mere deffaisant, pytoiable & farousche,

Les liens de pitié avec ceux de sa couche,

Les entrailles d'amour, les filets de son flanc,
Les intestins bruslans par les tressauts du sang,
Le sens, l'humanité, le cœur esmeu qui tremble,
Tout cela se destord & se desmesle ensemble:
L'enfant qui pense encor' aller tirer en vain
Les peaux de la mammelle; a les yeux sur la main
Qui deffaiët les cimois: cette bouche affamee
Triste soubf-rit aux tours de la main bien-amees:
Cette main s'emploioit pour la vie autres-fois,
Maintenant à la mort elle emploie ses doigts,
La mort, qui d'un costé se presente, effroiable,
La faim de l'autre bout bourrelle impytoiable:
La mere, ayant long-temps combattu dans son cœur,
Le feu de la pitié, de la faim la fureur,
Convoite dans son sein la creature aimée,
Et diët à son enfant (moins mere qu'affamee)
Rends miserable, rends le corps que je t'ay faiët:
Ton sang retournera ou tu as pris le lait,
Au sein qui t'allaiëttoit r'entre contre nature:
Ce sein qui t'a nourri sera ta sepulture.
La main tremble en tirant le funeste couteau,
Quand, pour sacrifier de son ventre l'agneau,
Dés poulces ell' estreind la gorge, qui gaçouille
Quelques mots sans accents, croyant qu'on la chatouille:
Sur l'effroyable coup le cœur se refroidit:
Deux fois le fer eschappe à la main qui roidit:
Tout est troublé, confus, en l'ame qui se trouve
N'avoir plus rien de mere, & avoir tout de louve,
De sa levre ternie il sort des feux ardents,
Elle n'appreste plus la bouche, mais les dents,

Et des baizers changés en avides morsures:
 La faim acheve tout de trois rudes blessures,
 Elle ouvre le passage au sang, & aux esprits:
 L'enfant change visage, & ses ris en ses cris:
 Il pousse trois fumeaux, & n'ayant plus de mere
 Mourant cherche des yeux les yeux de sa meurtriere.

On dict que le manger de Thyeste pareil
 Fit noircir & fuir, & cacher le Soleil.
 Suivrons-nous plus avant? voulons-nous voir le reste
 De ce banquet d'horreur, pire que de Thyeste?
 Les membres de ce fils sont connus aux repas,
 Et l'autre étant decen ne les connoissoit pas:
 Qui pourra voir le plat où la beste farouche,
 Prend les petits doigts cuits, les jouets de sa bouche?
 Les yeux esteints, auxquels il y a peu de jours
 Que de regards mignons s'embrazoient ses amours?
 Le sein douillet? les bras qui son col plus n'accollent?
 Morceaux qui saoulent peu, & qui beaucoup desolent:
 Les engies brisent tout, la faim & la raison
 Donnent pasture au corps, & à l'ame poison:
 Le Soleil ne peut voir l'autre table fumante
 Tirons sur cette-ci le rideau de Thimanthe.

Jadis nos Rois anciens, vrais peres & vrais Rois,
 Nourrissent de la France, en faisant quelquesfois
 Le tour de leur pais en diverses contrees,
 Faisoient par les Citez de superbes entrees:
 Chacun s'esjouissoit, on sçavoit bien pourquoi,
 Les enfans de quatre ans crioient, vive le Roi:
 Les villes emploioient mille & mille artifices,
 Pour faire comme font les meilleures nourrices,

De qui le sein fecond se prodigue à l'ouvrir,
 Veut monst'rer qu'il en a pour perdre & pour nourrir:
 Il semble que le pis, quant il est esmeu, voie:
 Il se jette en la main, dont ces meres de joie
 Font rejaillir aux yeux de leurs mignons enfans,
 Du lait qui leur regorge à leurs Rois triomphans,
 Triomphans par la paix: ces villes nourricieres
 Prodiguoient leur substance, & en toutes manieres,
 Monst'roient au Ciel serein leurs thresors enfermez,
 Et leur lait & leur joie à leurs Rois bien-aimez.

Nos Tyrans aujourd'hui entrent d'une autre sorte,
 La ville qui les void a visage de morte:
 Quand son Prince la foule, il la void de tels yeux
 Que Neron voioit Romm' en l'esclat de ses feux:
 Quand le Tyran s'esgaie en la ville qu'il entre,
 La ville est un corps mort, il passe sur son ventre,
 Et ce n'est plus du lait qu'elle prodigue en l'air,
 C'est du sang, pour parler comme peuvent parler
 Les corps qu'on trouve morts, portez à la justice;
 On les met en la place, afin que ce corps puisse
 Rencontrer son meurtrier: le meurtrier inconnu,
 Contre qui le corps saigne est coupable tenu.

Henri, qui tous les jours vas prodiguant ta vie,
 Pour remettre le regne, ôter la tyrannie,
 Ennemi des Tyrans, ressource des vrais Rois,
 Quand le sceptre des Lis joindra le Navarrois,
 Souvien-toi de quel œuil, de quelle vigilance,
 Tu vois & remedie aux mal-heurs de la France:
 Souvien-toi quelque jour combien sont ignorans
 Ceux qui pour estre Rois veulent estre Tyrans.

Ces Tyrans sont des loups, car le loup, quand il entre
Dans le parc des brebis, ne succe de leur ventre
Que le sang par un trou & quitte tout le corps,
Laisant bien le troupeau, mais un troupeau de morts:
Nos villes sont charongne, & nos plus cheres vies,
Et le suc & la force en ont esté ravies:
Les pais ruinez sont membres retranchez,
Dont le corps sechera puis qu'ils sont assechez.

France, puis que tu perds tes membres en la sorte,
Appreste le suaire & te conte pour morte:
Ton poux foible, inegal, le trouble de ton œuil,
Ne demande plus rien qu'un funeste cerceuil.

Que si tu vis encor, c'est la mourante vie
Que le malade vit en extreme agonie,
Lors que les sens sont morts, quand il est au rumeau
Et que d'un bout de plume on l'abeche avec l'eau.

Que si tu peux encor devorer la viande,
Ton chef mange tes bras, c'est une faim trop grande:
Quand le desesperé vient à manger si fort
Après le goust perdu, c'est indice de mort.

Mais quoi? tu ne fus oncq si fier' en ta puissance,
Si roide en tes efforts, ô furieuse France:
C'est ainsi que les nefs des jambes & des bras
Roidissent au mourant à l'heure du trespas.

On resserre d'impoit le trafic des rivieres,
Le sang des gros vaisseaux & celui des arteres:
C'est fait du corps auquel on trenche tous les jours
Des veines & rameaux les ordinaires cours.

France, tu es si docte & parle tant de langues:
O monstrueux discours, ô funestes harangues!

Ainsi mourans les corps, on a vu les esprits
Prononcer les jargons qu'ils n'avoient point appris.

Tu as plus que jamais de merveilleuses testes,
De sçavoirs monstrueux, de vrais & faux Prophetes.
Toi prophete en mourant du mal de ta grandeur,
Mieux que le medecin tu chantes ton mal-heur.

France tu as commerce aux nations estranges
Par tout intelligence & par tout des eschanges,
L'oreille du malade est ainsi claire alors
Que l'esprit dit à Dieu aux oreilles du corps.

France, bien qu'au milieu tu sens des guerres fieres,
Tu as paix & repos à tes villes frontieres:
Le corps tout feu dedans, tout glace par dehors,
Demande la biere, & bien tost est faict corps.

Mais France on void doubler dedans toi l'avarice,
Sur le seuil du tombeau les vieillards ont ce vice:
Quand le malade amasse & couverte & linceux
Et tire tout à soi, c'est un signe piteux.

On void perir en toi la chaleur naturelle,
Le feu de charité, tout amour mutuelle:
Les deluges espais achevent de noyer
Tous chauds desirs au cœur, qui estoit leur fouier.
Mais ce fouier du cœur a perdu avantage,
Le feu & les esprits qui faisoient le courage.

Ici marquent, honteux, les genereux François,
Que leurs armes estoient legeres autrefois,
Et que quand l'estranger esjamboit leurs barrieres,
Ils ne daignoient s'enclorre en leurs villes frontieres.
L'ennemi aussi tost, comm' entré combattu
Faisoit à la campagne essai de leur vertu.

Ores pour tesmoigner la caducque vieillesse,
Qui nous ôste l'ardeur & nous croist la finesse,
Nos cœurs froids ont besoin de se voir emmurez,
Et comme les vieillards revestus & fourrez,
De rempârs, bastions, fosses & contre-mines,
Fosses-brais, parapets, chemises & courtines:
Nos excellens desseins ne sont que garnisons,
Que nos peres fuyoient comm' on fuit les prisons.
Quand le corps gelé veut mettre robbe sur robbe,
Dites que la chaleur s'enfuit & se desrobe:
L'Ange de Dieu vengeur, une fois commandé,
Ne se destourne pas pour estre apprehendé:
Car ces symptomes vrais qui ne sont que presages,
Se sentent en nos cœurs aussi tost qu'aux visages.

Voila le front hideux de nos calamitez,
La vengeance des Cieux, justement despitex:
Comme par force l'œil se destourne à ces choses,
Destournons nos esprits pour en toucheer les causes.

France, tu t'eslevois orgueilleuse au milieu
Des autres nations, & ton pere & ton Dieu,
Qui tant & tant de fois par guerres estrangeres,
T'esprouva t'advertit des verges, des miseres:
Ce grand Dieu void au Ciel du feu de son clair œuil,
Que des maux estrangers tu doublois ton orgueil:
Tes superstitions, & tes coustumes folles,
De Dieu qui te frappoit, te pouissoient aux idoles:
Tu te crevois de graisse en patience, mais
Ta paix estoit la sœur bastarde de la paix:
Rien n'estoit honoré parmi toi que le vice.
Au Ciel estoit banni, en pleurant la justice:

L'Eglise au sec desert, la verité apres,
 L'enfer fut espuisé & visité de près,
 Pour chercher en son fond une verge nouvelle,
 A punir jusqu'aux os la nation rebelle.

Cet Enfer nourrissoit en ses obscuritez
 Deux esprits, que les Cieux formerent, despitez,
 Des pires excremens, des vapeurs inconnues,
 Que l'haleine du bas exalle dans les nuës:
 L'essence & le subtil de ces infections
 S'affina par sept fois en exalations:
 Comme l'on void dans l'air une masse visqueuse
 Lever premierement l'humeur plus vicieuse
 De l'haleine terrestre, & quand aupres des Cieux
 Le choix de ce venin est haussé, vicieux,
 Comm' un astre il prend vie, & sa force secrette
 Espouvante chacun du regard d'un Comette:
 Le peuple à gros amas aux places amenté,
 Bee douteusement sur la calamité,
 Et dit, ce feu menace & promet à la terre,
 Louche, passe ou flambant, peste, famine ou guerre.

Moins furent apprentifs ces deux astres nouveaux,
 Le peuple voioit bien ces cramoisis flambeaux,
 Mais ne les peut juger d'une pareille sorte:
 Ces deux esprits meurtriers de la France mi-morte,
 Nasquirent en nos temps: les astres mutinez
 Les tirerent d'Enfer, puis ils furent donnez
 A deux corps vicieux, & l'amas de ces vices
 Trouva l'organe prompt à leurs mauvais offices.

Voici les deux flambeaux & les deux instruments
 Des fureurs de la France, & de tous ses tourmens:

*Vne fatale femme , un Cardinal qui d'elle,
Parangon de mal-heur , suivoit l'ame cruelle.*

*Mal-heur , ce dit le Sage , au peuple dont les loix
Tourment dans les esprits des fols & jeunes Rois,
Et qui mangent matin : que ce mal-heur se treuve
Divinement pradiët par la certaine espreuve
Mais cela qui faiët plus le regne mal-heureux
Que celui des enfans , cest quand on void pour eux
Le Diademe saintët sur la tēte insolente,
Le sacré Sceptre au poing d'une femme impuissante,
Aux despens de la loy que prirent les Gaullois
Des Saliens François, pour loy des autres loys:
Cet esprit impuissant a bien peu , car sa force
S'est convertie en poudre , en feux & en amorce,
Impuissante à bien-faire & puissante à forger
Les couteaux si trenchans qu'on a veu esgorger,
Depuis les Rois hautains eschauffez à la guerre,
Jusqu' au ver innocent qui se traine sur terre.
Mais , pleust à Dieu aussi , qu'ell' eust peu surmonter
Sa rage de regner qu'ell' eust peu s'exempter
Du vice ——— , dont la playe eternelle,
Pestifere , a frapé , & sur elle & par elle.*

*Pleust à Dieu , Iesabel , que comm' au temps passé,
Les Ducs predecesseurs ont touf-jours abbaisfé
Les grands , en eslevant les petits alencontre:
Puis encor rabatuz par un' autre rencontre
Ceux qu'ils avoient haissez , si-tost que leur grandeur
Pouvoit donner soupçon ou meffiance au cœur.
Ainsi comm' eux tu sçais te rendre redoutable,
Faisant le grand, coquin, haussant le miserable:*

*Ainsi comm' eux tu sçais par tes subtilitez,
En maintenant les deux, perdre les deux costez,
Pour abreuver de sang la soif de ta puissance.
Pleust à Dieu, Iesabel, que tu euss' à*

Laiisé tes trahisons, en laissant ton país:

*Que tu n'eusse les grands des deux costez trahis
Pour regner au milieu: & que ton entreprise
N'eust ruiné le noble, & le peuple & l'Eglise:
Cinq cens mille soldats n'eussent crevé, pouldreux,
Sur le champ maternel, & ne fust avec eux
La noblesse faillie, & la force faillie*

De France, que tu as fait gibier d'—

— eust eschappé ta secrette poison,

Si ton sang t'eust esté plus que ta trahison:

En fin pour assouvir ton esprit & ta veüe,

Tu vois le feu qui brusle & le cousteau qui tuë:

Tu as veu à ton gré deux camps de deux costez,

Tous deux pour toi, tous deux à ton gré tourmentez,

Tous deux François, tous deux ennemis de la France,

Tous deux executeurs de ton impatience,

Tous deux la passe horreur du peuple ruiné,

Et un peuple par toi contre soi mutiné:

Par eux tu vois des-ja la terre yvre, inhumaine,

Du sang noble François, & de l'estranger pleine,

Accablez par le fer que tu as esmoulu,

Mais c'est beaucoup plus tard que tu n'eusses voulu:

Tu n'as ta soif de sang qu'à demi arrosée,

Ainsi que d'un peu d'eau la flamme est embrasée.

C'étoit un beau miroir de ton esprit mouvant,

Quand parmi les nonnains au ———— convent,

N'ayant pouvoir encor de tourmenter la terre,
 Tu dressois tous les jours quelque petite guerre:
 Tes compagnes pour toi se tiroient aux cheveux,
 Ton esprit dès-lors plein de sanguinaires vœux,
 Par ceux qui prevoioient les effets de ton ame,
 Ne peut être enfermé, subtil comme la flamme:
 Vn mal-heur nécessaire & le vouloir de Dieu
 Ne doit perdre son temps, ni l'assiette du lieu:
 Comme celle qui vid en songe que de Troye
 Elle enfantoit les feux, vid aussi mettre en proye
 Son país par son fils, & pour sçavoir son mal,
 Ne peut brider le cours de son mal-heur fatal:
 Or ne vueille le Ciel avoir jugé la France
 A servir septante ans de gibier à ————,
 Ne vueille Dieu tenir pour plus long temps assis,
 Sur nos Lis tant foulez le joug de ————,
 Quoi que l'arrest du Ciel dessus nos chefs destine,
 Toi, verge de courroux, impure ————:
 Nos cicatrices sont ton plaisir & ton jeu:
 Mais tu iras en fin comme la verge au fen,
 Quand le courroux de Dieu prendra fin sur ta teste:
 Encor ris-tu, sauvage, & dangereuse beste,
 Aux œuvres de tes mains, & n'as qu'un desplaisir,
 Que le grand feu n'est pas si grand que ton desir!
 Ne plaignant que le peu, tu t'esgaie ainsi comme
 Neron l'impitoiable en voyant brusler Romme.

Neron laissoit en paix quelque petite part,
 Quelque coin d'Italie esgaré à l'escart
 Eschappoit ses fureurs, quelqu'un fuyoit de Sylle
 Le glaive & le courroux en la guerre civile:

Quelqu'un de Phalaris évitoit le Taureau,
 La rage de Cinna, de César le couteau:
 Et (ce qu'on feint encor' étrange entre les fables)
 Quelqu'un de Diomede eschappoit les étables:
 Le lion, le sanglier qu'Hercules mit à mort,
 Plus loing que leur buisson ne faisoient point de tort:
 L'Hidre assiégeoit Lerna, du Taureau la furie
 Couroit Candie, Anthée, affligoit la Lybie.

Mais toy qui au matin de tes cheveux espars
 Fais voil' à ton faux chef branlant de toutes parts,
 Et desployant en l'air ta perruque grisonne,
 Les pais tous esmeus de pestes empoisonne:
 Tes crins esparpillez, par charmes herisseZ,
 Envoient leurs esprits où ils sont adresseZ:
 Par neuf fois tu secoues, & hors de chaque pointe
 Neuf Demons conjurez descochent par contrainte.

Quel antre caverneux, quel sablon, quel desert,
 Quel bois, au fond duquel le voyageur se perd,
 Est exempt de mal-heurs? quel allié de France
 De ton breuvage amer n'a humé l'abondance?
 Car diligente à nuire, ardente à rechercher!
 La loingtaine Province & l'esloigné clocher.
 Par toy sont peints de rouge, & chacune personne
 A son meurtrier derriere avant quelle s'estonne.
 O qu'en Lybie Anthée, en Crette le Taureau,
 Que les testes d'Hidra, du noir sanglier la peau,
 Le lion Nemean & ce que cette fable
 Nous conte d'outrageux fut au pris supportable!
 Pharaon fut paisible, Antiochus piteux,
 Les Herodes plus doux, Cinna religieux.

On pouvoit supporter l'esprouve de Perille,
 Le cousteau de Cesar, & la prison de Sylle:
 Et les feux de Neron ne furent point des feux,
 Près de ceux que vomit ce serpent monstrueux:
 Ainsi en embrasant la France misérable,
 Cett' Hydra renaissant ne s'abbat, ne s'accable,
 Par veilles, par labeurs, par chemins, par ennuis,
 La chaleur des grands jours, ni les plus froides nuits
 N'arrestent sa fureur, ne brident le courage
 De ce monstre porté des aîsles de sa rage:
 La peste ne l'arreste, ains la peste la craint,
 Pource qu'un moindre mal, un pire mal n'esteint,
 Celle qui en croiant les fausses impostures
 Des Demons pradisans par songes, par augures,
 Et par voix de sorciers que son chef perira
 Foudroïé d'un plancher qui l'ensevolira:
 Perd bien le jugement n'ayant pas connoissance,
 Que cette maison n'est que la maison de France,
 La maison qu'elle sappe, & c'est aussi pourquoi
 Elle fait tresbuscher son ouvrage sur soi:
 Celui qui d'un canon foudroiant exterminie
 Le rempar ennemi sans brasser sa ruine,
 Ruine ce qu'il hait, mais un mesme danger
 Accravante le chef de l'aveugle étranger,
 Grattant par le dedans le vangeur edifice,
 Qui fait de son meurtrier en mourant sacrifice:
 Elle ne l'entend pas, quand de mille posteaux
 Elle faict appuyer ses logis, ses chasteaux:
 Il falloit contre toi & contre ta machine
 Appuyer & munir ingratitude ————

Cette haute maison, la maison de Valois,
 Qui s'en-va dire à Dieu au monde & aux François.
 Mais quand l'embrasement de la mi-morte France,
 A souffler tous les coins requiert sa diligence,
 La diligente au mal, paresseuse à tout bien,
 Pour bien faire craint tout, pour nuire ne craint rien.
 C'est la peste de l'air, l'Erynné envenimée,
 Elle infecte le Ciel par la noire fumée
 Qui sort de ses nareux, elle haleine les fleurs,
 Les fleurs perdent d'un coup la vie & les couleurs.
 Son toucher est mortel, la pestifère tue
 Les pais tous entiers de Basilique venue.
 Elle change en discord l'accord des éléments,
 En paisible minuit on oit ses hurlements,
 Ses sifflements, ses cris, alors que l'enragée
 Tourne la terre en cendre, & en sang l'eau changée.
 Elle s'amuse avec les sorciers enchanteurs,
 Compagne des Demons compagnons imposteurs,
 Murmurant l'exorcisme, & les noires prières.
 La nuit elle se trouve aux hideux cimetières,
 Elle trouble le Ciel, elle arrête les eaux,
 Ayant sacrifié tourterres & pigeonneaux.
 Et desrobé le temps que la Lune obscurcie
 Souffre de son murmure : elle attire & convie
 Les serpens en un rond sur les fosses des morts,
 De terre sans effroi les effroiables corps,
 Puis remplissant les os de la force des Diables,
 Les fait saillir en pieds, terreux, effroyables,
 Oit leur voix enrouée, & des obscurs propos
 Des Demons imagine un travail sans repos.

Idolâtrant Sathan & sa Theologie,
 Interrogué en tremblant sur le fil de sa vie,
 Ces organes hideux : lors meslé de leurs tais
 La poudre avec du lait, pour les conduire en paix:
 Les enfans innocens ont presté leurs moëllés,
 Leurs graisses & leur suc à fournir des chandelles,
 Et pour faire trotter les esprits aux tombeaux,
 On offre à Belzebut leurs innocentes peaux:

En vain, Roïne, tu as rempli une boutique
 De drogues du mestier, & mesnage magique,
 En vain fais-tu amas dans les tais des deffuns,
 De poix noire, de canfre à faire tes parfuns:
 Tu y brusles en vain Cyprés & Mandragore,
 La ciguë, la rue, & le blanc helebore,
 La teste d'un chat roux, d'un Ceraсте la peau,
 D'un chat-huant le fiel, la langue d'un corbeau,
 De la chauve souris le sang, & de la louve
 Le lait chaudement pris sur le point qu'elle trouve
 Sa tasniere vollee & son fruit emporté:
 Le nombril frais-couppé à l'enfant avorté,
 Le cœur d'un viel crapaut, le foie d'un dipsade,
 Les yeux d'un basilic, la dent d'un chien malade,
 Et la bave qu'il rend en contemplant les flots,
 La queue du poisson ancre des matelots,
 Contre lequel en vain vent & voile s'essaie:
 Le vierge parchemin, le palais de fresaie:
 Tant d'estranges moyens tu recherches en vain,
 Tu en as de plus prompts en ta fatale main:
 Car quand dans un corps mort un Demon tu ingeres,
 Tu le vas menaçant d'un fouët de viperes,

*Il fait semblant de craindre , & pour jouer son jeu
Il s'approche , il refuse , il entre peu à peu ,
Il touche le corps froid , & puis il s'en esloigne ,
Il feint avoir horreur de l'horrible charongne :
Ces feintes sont appas , leur maître , leur Seigneur
Leur permet d'affronter d'efficace d'erreur
Tels esprits que le tien , par telles singeries.*

*Mais toi qui par sur eux triomphes , seigneuries ,
Use de ton pouvoir , tu peux bien triompher
Sur eux , puis que tu es vivandiere d'enfer :
Tu as plus de credit , & ta voix est plus forte
Que tout ce qu'en secret de cent lieux on te porte :
Va , commande aux Dmons , d'imperieuse voix ,
Reproche leur tes coups , conte ce que tu vois ,
Monstre leur le succes des ruses ———— ,
Tes meurtres , tes poisons , de France les ruines ,
Tant d'ames , tant de corps que tu leur fais avoir ,
Tant d'esprits abrutis poussez au desesper
Qui renoncent leur Dieu : di que par tes menaces
Tu as peuplé l'Enfer de legions damnees .
De telles voix sans plus tu pourras esmouvoir ,
Employer , arrester tout l'infernal pouvoir :
Il ne faut plus de soin , de labeur , de despençe
A chercher les sçavans en la noire science :
Vous garderez les biens , les estats , les honneurs ,
Pour d'Italie avoir les fins empoisonneurs ,
Pour nourrir , employer cette subtile bande ,
Bien mieux entretenüe , plus riche & plus grande
Que celle du conseil , car nous ne voulons point
Que conseillers subtils , qui renversent à point*

En discords les accords, que les traistres qui vendent
 A peu de pris leur foi, ceux-la qui mieux entendent
 A donner aux meschans les purs commandements,
 En se servans des bons tromper leurs instruments.

La foi par tant de fois, & la paix violee
 Couvroit les noirs desseins de la France affolee
 Sous les traittez d'accord: avant le pourparler
 De la paix, on sçavoit le moien de troubler:
 Cela nous fut depeint par les feux & la cendre,
 Que le mal-heur venu seul nous a pû apprendre.
 Les feux di-je celez deffous le pesant corps
 D'une souche amortie, & qui n'ayant dehors
 Poussé par millions tousiours ses estincelles,
 Sous la cendre trompeuse a ses flames nouvelles:
 La traistresse Pandore apporta nos mal-heurs,
 Reignant sur son champ noir l'anigme de nos pleurs,
 Marquant pour se mocquer sur ses tapisseries
 Les moiens de ravir & nos biens & nos vies.
 Mesme escrivaint autour du tison de son cœur,
 Qu'après la flame esteinte encore vit l'ardeur.

Tel fut l'autre moien de nos rudes Misères,
 L'Architophel bandant les fils contre les peres:
 Tel fut cett' autre peste, & l'autre mal-heureux,
 Perpetuel horreur à nos tristes neveux:
 Ce Cardinal sanglant, couleur à point suivie
 Des desirs, des effects, & pareill' à sa vie:
 Il fut rouge de sang de ceux qui au cercueil
 Eurent hors d'aage mis, tuez par son conseil:
 Et puis le cramoisî encores nous avise,
 Qu'il a dedans son sang trempé sa paillardise.

Quand en mesme subject se fit le monstrueux
 Adultere, paillard, bougre & incestueux:
 Il est exterminé, sa mort espouventable
 Fut des esprits noircis une guerr' admirable:
 Le hault Ciel s'obscurcit, cent mille tremblements
 Confondirent la terr' & les trois Elements:
 De celuy qui troubloit quand il estoit en vie
 La France & l'Vnivers, l'ame rouge ravie
 En mille tourbillons, mille vents, mille nœuds,
 Mille foudres ferrez, mill' esclairs, mille feux:
 Le pompeux appareil de cett' ame si sainte
 Fit des mocqueurs de Dieu trembler l'ame contraincte
 Or n'estant desponillé de toutes passions
 De ses conseils secrets & de ses actions,
 Ne pouvant oublier sa compaignie fidelle,
 Vomissant son Demon, il eut memoire d'elle,
 Et finit d'un à Dieu entre les deux amants
 La moitié du conseil & non de nos tourments.

Prince choisi de Dieu, qui sous ta belle-mere
 Savourois l'aconit & la ciguë amere,
 Ta voix a tesmoigné, qu'au poinct que cet esprit
 S'enfuoit en son lieu, tu vis saillir du liêt
 Cette Royne en frayeur qui te monstroït la place
 Où le Cardinal mort l'acostoit face à face:
 Pour prendre son congé: elle bouschoit ses yeux,
 Et sa fraieur te fit herisser les cheveux.

Tels mal heureux cerveaux ont esté les amorces,
 Les flambeaux, bonte-feux & les fatales torches,
 Par qui les haults chasteaux jusqu'en terre razer,
 Les temples, hospitaux, pillez & embrazez,

Les colleges destruits par la main ennemie
 Des citoiens esmeus, monstrent l'anatomie
 De nostre honneur ancien (comme l'on juge aux os
 La grandeur des geants aux sepuchres enclos)
 Par eux on vid les loix sous les pieds trespignees,
 Par eux la populace à bandes mutinees
 Trempa dedans le sang des vieillards les cousteaux,
 Estrangla les enfans liez en leurs berceaux,
 Et la mort ne donneut ni le sexe ni l'aage,
 Par eux est perpetré le monstrueux carnage,
 Qui de quinze ans entiers aiant fait les moissons
 Des François, glene encor le reste en cent façons.

Car quand la frenaisie & sievre generale
 A senti quelque paix, dilucide intervalle,
 Nos sçavans apprentifs du faux Machiavel,
 Ont parmi nous semé la peste du duel:
 Les grands enforceleZ par subtiles querelles
 Ont rempli leurs esprits de haines mutuelles,
 Leur courage employé à leur dissention
 Les fait serfs de mestier, grands de profession:
 Les Nobles ont chocqué à testtes contre testtes,
 Par eux les Princes ont vers eux payé leurs debtes:
 Vn chacun estourdi a porté au fourreau
 Dequoi estre de soi & d'autrui le bourreau,
 Et de peur qu'en la paix la seconde Noblesse
 De son nombre s'enflant, ne refrene & ne blesse
 La tyrannie un jour, qu'ignorante elle suit,
 Miserable support du joug qui la destruit:
 Le Prince en son repas par loüanges & blasmes
 Met la gloire aux duels, en allume les ames,

Peint sur le front d'autrui & n'establit pour soy
Du rude point d'honneur la pestifere loy,
Reduisant d'un bon cœur la valeur prisonniere
A veoir devant l'espee, & l'Enfer au derriere.

J'escriis, ayant senti avant l'autre combat
De l'am' avec son cœur l'inutile debat,
Prié Dieu, mais sans foy comme sans repentence,
Porté à exploiter dessus moy la sentence:

Et ne faut pas ici que je vente en mocqueur
Le despit pour courage & le fiel pour le cœur:
Ne pense pas aussi, mon lecteur, que je conte
A ma gloire ce poinct, je l'escriis à ma honte.

Ces Anciens vrais soldats, guerriers, grands conquereurs,
Qui de simples Bourgeois faisoient des Empereurs,
Des Princes leurs vassaux, d'un Advocat un Prince,
Du Monde un regne seul, de France une Province:
Ces patrons de l'honneur honoroyent le Senat,
Le Chevalier après, & par le Tribunat
Haussoient le tiers estat aux degrez de leur ville,
D'esquels ils repoussoyent toute engeance serville:
Les serfs demi-humains, des hommes excréments,
Se vendoyent, se contoyent au roolle des juments,
Ces mal-heureux avoyent encores entr'eux-mesme
Quelque condition des extremes l'extreme,
C'estoient ceux qu'on tiroit des pires du troupeau,
Pour esbatre le peupl' aux despens de leur peau:
Aux obsèques des Grands, aux festins, sur l'arene,
Ces glorieux maraux bravoyent la mort certaine
Avec grace & sang froid, mettoient pourpoint à par,
Sans s'esbranler logeoient en leur sein le poignart:

Que ceux qui aujourd'hui se ventent d'estecades,
 Contre-facent l'horreur de ces viles bravades:
 Car ceux-la recevoient & le fer & la mort
 Sans cri, sans que le corps se tordist par effort,
 Sans posture contrainte, ou que la voix ouïe
 Mendiaست laschement des spectateurs la vie:
 Ainsi le plus infect du peuple diffamé
 Perissoit tous les jours, par milliers consumé.

Or tel venin vuida sortir de cette lie,
 Pour eschauffer le sang de la troupp' anoblîe:
 Puis quelques Emperours, gladiateurs nouveaux,
 De ces corps condamnez se firent les bourreaux,
 Joint (comme l'on trouva) que les meres volages
 Avoient admis au lit des pollus mariages
 Ces visages felons, ces membres outrageux,
 Et convoité le sang des vilains courageux:
 On y dressa les Nains: quelques femmes perdues
 Furent à ce mestier finalement vendues:
 Mais les doctes escrits des sages animez,
 Rendirent ces bouchers (quoi que grands) diffamez
 Et puis le Magistrat couronna d'infamie,
 Et atterra le reste en la plus basse lie,
 Si bien que ce venin en leur siecle abbatu,
 Pour lors ne pût voler la palme de vertu.

On appelle aujourd'hui n'avoir rien fait qui vaille
 D'avoir percé premier l'espaix d'une bataille,
 D'avoir premier porté une enseigne au plus hault,
 Et franchi devant tous la breche par assaut:
 Se jetter contre espoir dans la ville assiegee,
 La sauver demi-prise, & rendre encouragee.

Bien faire une retraite, ou d'un scadron battu
R'allier les deffauts, cela n'est plus vertu.

La voici pour ce temps, bien prendre une querelle
Pour un oiseau ou chien, pour garce ou maquerelle,
Au plaisir d'un vallet, d'un bouffon gazouillant,
Qui veut, dit-il, sçavoir si son maistre est vaillant:
Si un Prince vous hait, s'il lui prend quelque envie,
D'employer vostre vie à perdre une autre vie,
Pour payer tous les deux, à cela nos mignons
Vont rians & transis, deviennent compagnons
Des vallets, des lacquais : quiconque porte espee
L'espere voir au sang d'un grand Prince trempée.
De cette loi sacree ores ne sont exclus.

Le malade, l'enfant, le vieillard, le perclus,
On les monte, on les arme, on invente, on devine
Quelques nouveaux outils a remplir Libithine,
On y fend sa chemise, on y manstre sa peau,
Despoüillé en coquin, on y meurt en bourreau.
Car les perfections du duel sont de faire
Un appel sans raison, un meurtre sans colere,
Au jugement d'autrui, au rapport d'un menteur.
Somme sans estre juge on est l'executeur.
On debat dans le pré les contracts, les cedulaes,
Nos jeunes Conseillers y descendent des mules:
J'ai veu les Thresorier du duel se coëffer,
Quitter l'argent & l'or pour manier le fer:
L'a Avocat desbauché du barreaau se desfrobbé,
Souille abbas le bourlet, la cornette & la robbe:
Quel heur d'un grand mal-heur, si ce brutal excès
Parvenoit à juger un jour tous nos procez!

En fin rien n'est exempt, les femmes en colere
 Ostent aux faux honneur, l'honneur de se deffaire,
 Ces hammaes, plustost ces Demons desguisez,
 Ont mis l'espee au poing, les cottillons posez,
 Trepigné dans le pré avec bouche embavee,
 Bras courbé, les yeux clos, & la jambe levée,
 L'une dessus la peur de l'autre s'avançant,
 Menace de frayeur, & crie en offénçant.

Ne contez pas ces traiets pour feinte ny pour songe,
 L'histoir' est du Poictou & de nostre Xaintonge:
 La Boutonne a lavé le sang noble perdu,
 Que ce sexe ignorant au fer a resspandu.

Des triomphans Martyrs la façon n'est pas telle:
 Le premier champion de la haute querelle
 Prioit pour ses meurtriers, & voioit en priant
 Sa place au Ciel ouvert, son Christ l'y conviant:
 Celuy qui meurt pour soi, & en mourant machine
 De tuer son tueur, void sa double ruine:
 Il void sa place preste aux abyssmes ouverts,
 Satan grinçant les dents le convie aux enfers.

Depuis que telles loix sur nous sont établies,
 A ce jeu ont vallé plus de cent mille vies:
 La milice est perdue, & l'escrime en son lieu
 Assaut le vrai honneur, escrimant contre Dieu.

Les quatre nations proches de nostre porte
 N'ont humé ce venin, au moins de telle sorte,
 Voisins, qui par leur ruse au defaut des vertus,
 Nous ont pippez, pillez, effraiez & battus:
 Nous n'osons nous armer, les guerres nous flestrissent,
 Chacun combat à part & tous en gros perissent.

Voilà l'estat piteux de nos calamitez,
 La vengeance des Cieux justement irritez,
 En ce fâcheux estat, France & François, vous estes
 Nourris, entretenus par étrangères bestes,
 Bestes de qui le but, & le principal soing,
 Est de mettre à jamais au tyrannique poing
 De la Beste de Rome, un sceptre qui commande
 L'Europe, & encor plus que l'Europe n'est grande.

Aussi l'orgueil de Rome est à ce point levé,
 Que d'un Prestre, tout Roi, tout Empercur bravé,
 Est marchepied fangeux: on void, sans qu'on s'estonne,
 La pantoufle crotter les fleurs de la couronne:
 Dont ainsi que Neron, ce Neron insensé,
 Escriit en sang ces mots, que son ame a pensé,

Entre tous les mortels, de Dieu la prevoiance
 M'a du haut Ciel choisi, donné sa Licutenance:
 Je suis des nations juge, à vivre & mourir,
 Ma main faiët qui lui plaist & sauver & perir,
 Ma langue declarant les edicts de Fortune,
 Donne aux Citez la joie ou la plainte commune:
 Rien ne fleurit sans moi, les milliers enfermez
 De mes gladiateurs, sont d'un mot consumez:
 Par mes arrests j'espars, je destruiët, je conserve
 Tout païs, toute gent, je la rend libre ou serve:
 L'esclave les plus grands, mon plaisir pour tous droitts
 Donne aux gueux la couronne, & le bissac aux Rois.

Cet ancien loup Romain n'en sçeut pas davantage:
 Mais le loup de ce siecle a bien autre langage.
 Je dispence, dit-il, du droit contre le droit:
 Celui que j'ai damné, quand le Ciel le voudroit,

Ne peut estre sauvé, j'autorise le vice,
 Je fai le faict non-faict, de justice injustice,
 Je sauve les damnez en un petit moment,
 J'en-lôge dans le ciel à coup un regiment:
 Je fai de bouë un Roi, je mets les Rois aux fanges,
 Je fai les Saincts, sous moi obeissent les Anges:
 Je puis (cause premiere à tout cet Vnivers)
 Mettre l'Enfer au Ciel & le Ciel aux Enfers.

Voila vostre Evangile, ô vermine Espagnolle,
 Je dis vostre Evangile, engeance de Loyole,
 Qui ne portez la paix sous le double manteau,
 Mais qui empoisonnez l'homicide cousteau.
 C'est vostre instruction d'establiir la puissance
 De Rome, sous couleur de poincts de conscience,
 Et sous le nom menti de Iesus, esgorger
 Les Rois & les Estats où vous pouvez loger:
 Allez, preschez, courez, vollez meutriere trope,
 Semez le feu d'Enfer aux quatre coins d'Europe.
 Vos succez paroistront quelque jour, en cuidant
 Mettre en Septentrion le sceptre d'Occident:
 Je voi comme le fer piteusement besongne
 En Mosco, en Suede, en Dace & en Polongne
 Incencez en cuidant vous avancer beaucoup,
 Vous eslevez l'Agneau, atterrans vostre loup.
 O Prince mal-heureux, qui donne au Iesuite
 L'accez & le credit que son peché merite!

Or laissons-la courir la pierre & le cousteau
 Qui nous frappe d'enhaut, voyons d'un œuil nouveau
 Et la cause & le bras qui justement les pousse:
 Faudroiez, regardons qui c'est qui se courrouce:

Faisons paix avec Dieu pour la faire avec nous,
 Soions doux à nous-mesme & le Ciel sera doux,
 Ne tyrannisons point d'envie nostre vie,
 Lors nul n'exercera dessus nous tyrannie:
 Osons les vains soucis, nostre dernier souci
 Soit de parler à Dieu en nous pleignant ainsi.

Tu vois, juste vengeur, les fleaux de ton Eglise,
 Qui par eux mise en cendre & en mesure mise,
 A, contre tout espoir, son esperance en toy,
 Pour son retranchement, le rempart de la foy.

Tes ennemis & nous sommes egaux en vice,
 Si, juge, tu te sies en ton liét de justice;
 Tu fais pourtant un choix d'enfans ou d'ennemis,
 Et ce choix est celui que ta grace y a mis.

Si tu leur fais des biens, ils s'enflent en blasphemes,
 Si tu nous fais du mal, il nous vient de nous-mesmes:
 Ils maudissent ton nom quand tu leur es plus doux:
 Quand tu nous meurtrirois, si te benirons-nous.

Cette bande meurtriere à boire nous convie.
 Le vin de ton courroux, boiront-ils point la lie?
 Ces verges qui sur nous s'esgayent, comme au jeu,
 Sales de nostre sang, vont elles pas au feu?

Chastie en ta douceur, punis en ta furie,
 L'escapade aux aigreaux, des loups la boucherie:
 Distingue pour les deux (comme tu l'as promis)
 La verge à tes enfans, la barr' aux ennemis.

Veux-tu long temps laisser en cette terre ronde
 Regner ton ennemi? n'es-tu Seigneur du Monde?
 Toy, Seigneur, qui abbas, qui blesses, qui gueris,
 Qui donnes vie & mort, qui tue & qui nourris.

Les Princes n'ôt point d'yeux pour voir tes grâd's merveilles,
Quand tu voudras tonner n'auront-ils point d'oreilles?
Leurs mains ne servent plus qu'à nous persecuter,
Ils ont tout pour Satan, & rien pour te porter.

Sion ne reçoit d'eux que refus & rudesses,
Mais Babel les rançonne & pille leurs richesses:
Tels sont les monts cornus, qui (avaricieux)
Monstrent l'or aux Enfers, & les neiges aux Cieux.

Les Temples du Payen, du Turc, de l'idolatre
Haussent dedans le Ciel, & le marbre & l'albâtre,
Et Dieu seul au desert, pauvrement hébergé,
A basti tout le monde & n'y est pas logé!

Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hirondelles;
On dresse quelque fuye aux simples colombelles:
Tout est mis à l'abri par le soin des mortels,
Et Dieu seul immortel, n'a logis ni autels.

Tu as tout l'Vnivers où ta gloire on contemple,
Pour marchepied la terre, & le Ciel pour un temple,
Où te chassera l'homme, ô Dieu victorieux?
Tu possèdes le Ciel, & les Cieux des haults Cieux!

Nous faisons des rochers les lieux où on te presche,
Vn Temple de l'estable, un autel de la creeche:
Eux du Temple, une estable, aux asnes arrogants,
De la sainte maison la caverne aux brigands.

Les premiers des Chrestiens prioient aux cimetieres,
Nous avons faict ouïr au tombeau nos prieres,
Faict sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,
Et annoncé la vie au logis de la mort.

Tu peux faire conter ta louange à la pierre:
Mais n'as-tu pas toujours ton marchepied en terre?

Ne veux-tu plus avoir d'autres temples sacrés,
Qu'un blanchissant amas d'os de morts asserrez?

Les morts te louchent-ils? tes saints grands & terribles
Sortiront-ils du creux de ces bouches horribles?
N'aurons-nous entre nous que visages terreux
Murmurans ta louange aux secrets de nos creux?

En ces lieux caverneux tes chères assemblées
Des ombres de la mort incessamment troublées,
Ne feront-elles plus resonner tes saints lieux?
Et ton renom volder des terres dans les Cieux?

Quoi, seront-nous muets? serons-nous sans oreilles?
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles?
As-tu éteint en nous ton sanctuaire? non,
De nos temples vivans sortira ton renom.

Tel est en cet état le tableau de l'Eglise,
Elle a les fers aux pieds, sur les gehennes assise,
A sa gorge la corde & le fer inhumain,
Un Pseaume dans la bouche, & un luth en la main.

Tu aimes de ses mains la parfaite harmonie,
Notre luth chantera le principe de vie,
Nos doigts ne sont point doigts que pour trouver tes sons,
Nos voix ne sont point voix qu'à tes saintes chansons,
Mets à couvert ces voix que les pluies ennoient,
Deschaine donc ces doigts que sur ton Luth ils joient,
Tire nos yeux ternis des cachots ennuyeux,
Et nous montre le Ciel pour y tourner les yeux.

Que ceux qui ont fermé les yeux à nos misères,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prières,
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
Point de main pour donner, mais bien pour nous ôter,

*Trouvent tes yeux fermeꝝ à juger leurs miseres,
Ton oreille soit sourde en oyant leurs prieres:
Ton sein ferré soit clos aux pitiez, aux pardons,
Ta main seche sterile aux bienfaits, & aux dons:*

*Soient tes yeux clairs-voians à leurs pechez extremes,
Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphemes,
Ton sein deboutonné pour s'enfler de courroux,
Et ta main diligent' à redoubler tes coups.*

*Ils ont pour un spectacle & pour jeu le martyre,
Le meschant rit plus haut que le bon n'y soupire:
Nos cris mortels n'y font qu'incommoder leurs ris,
Les ris de qui l'esclat oste l'air à nos cris.*

*Ils crachent vers la Lune & les voûtes celestes
N'ont-elles plus de foudre & de feux & de pestes?
Ne partiront jamais du throsne où tu te sieds,
Et la mort & l'Enfer qui dorment à tes pieds?*

*Leve ton bras de fer, haïste tes pieds de laine,
Venge ta patience en l'aigreur de la peine,
Frappe du Ciel Babel, les cornes de son front
Defigurent la terre, & lui ostent son rond.*

H I





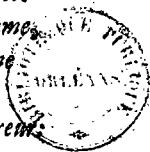
PRINCES.

LIVRE SECOND.



E veux, à coups de traits de la vive lumière,
 Crever l'enflé Pithon au creux de sa tanière:
 Je veux ouvrir au vent l'Averne vicieux,
 Qui d'air empoisonné face noircir les cieux,
 Percer de ces infects les peâtes & les roignes,
 Ouvrir les fonds hideux, les horribles charongnes
 Des sepulchres blanchis: ceux qui verront ceci,
 En bouchant les nazeaux, fronceront le sourcil.

Vous qui avez donné ce sujet à ma plume,
 Vous-mêmes qui avez porté sur mon enclume
 Ce foudre rougissant acéré de fureur,
 Lisez-le, vous aurez horreur de vostre horreur:
 Non pas que j'aie espoir qu'une pudique honte
 Vos pâles fronts de chien honteusement surmonte:
 La honte se perdit, vostre cœur fut taché
 De la pâle impudence, en aimant le peché:
 Car vous donnez tel lustre à vos noires ordures,
 Qu'en fascinant vos yeux, elles vous semblent pures:
 J'en ai rougi pour vous, quand l'acier de mes vers
 Burinoit vostre histoire aux yeux de l'Univers,
 Sujet, style inconnu, combien de fois fermée
 Ai-je à la vérité la lumière allumée?



*Lasche jusques ici, je n'avois entrepris
D'attaquer les grandeurs, craignant d'estre surpris
Sur l'ambiguité d'une glose estrangere,
Ou de peur d'encourir d'une cause legere
Et courroux tres-pesant des Princes irritez;
Celuy-là se repend qui dit leurs veritez:
Celui qui en dit bien trahit sa conscience:
Ainsi en mesurant leur am' à leur puissance,
Aimant mieux leur estat que ma vie à l'envers,
Je n'avois jamais faict babiller à mes vers
Que les folles ardeurs d'une prompte jeunesse:
Hardi, d'un nouveau cœur, maintenant je m'adresse
A ce Geant morgueur, par qui chacun trompé,
Souffre à ses pieds languir tous le monde usurpé:
Le fardeau, l'entreprise est rude pour m'abbattre,
Mais le doigt du grand Dieu me pousse à le combattre.*

*Je voi ce que je veux, & non ce que je puis,
Je voi mon entreprise, & non ce que je suis:
Preste-moi, verité, ta pastorale fonde,
Que j'enfonce dedans la pierre la plus ronde
Que je pourrai choisir, & que ce caillou rond
Du vice-Goliath s'enchasse dans le front.*

*L'ennemi mourra donc, puis que la peur est morte,
Le temps a creu le mal: je viens en cette sorte
Croissant avec le temps de style, de fureur,
D'age, de volonté, d'entreprise & de cœur:
Et d'autant que le monde est roide en sa malice,
Je deviens roide aussi pour guerroyer le vice.*

*Cà, mes vers bien-aimez, ne soiez plus de ceux,
Qui les mains dans le sein tracassent paresseux:*

*Les steriles discours dont la vaine memoire
Se noye dans l'oubli en ne pensant que boire.*

*Si quelqu'un me reprend que mes vers eschauffez
Ne sont rien que de mentir & de sang estoiffez,
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre, que rage,
Qu'horreur, mal-heur, poison trahison & carnage:
Je luy respons, ami, ces mots que tu reprends,
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprends:
Les flatteurs de l'amour ne chantent que leurs vices,
Que vocables choisis à prendre les delices,
Que, miel, que ris, que jeux, amours & passe-temps,
Une heureuse folle à consommer son temps:
Quand j'estois fol heureux, si cet heur est folie,
De rire aiant sur soi sa maison demolie:
Si c'est heur d'appliquer son fol entendement
Au doux, laissant l'utile estre sans sentiment
Lépreux de la cervelle, & rire des miseres
Qui accablent le col du pais, & des freres:
Je fleurissois comm' eux de ces mesmes propos,
Quand par l'oisiveté je perdois le repos:
Ce siecle, autre en ses mœurs, demande un autre style;
Cueillons des fruiçts amers, desquels il est fertile:
Non, il n'est plus permis sa veine desguiser:
La main peut s'endormir, non l'ame reposer,
Et voir en mesme temps nostre mere hardie,
Sur ses costez jouer si dure tragedie,
Proche à sa catastrophe où tant d'actes passez
Me font frapper des mains, & dire c'est assez:
Mais où se trouvera qui à langue decloise,
Qui à fer esmoulu, à front decouvert ose*

*Venir aux mains, toucher, faire sentir aux Grands
 Combien ils sont petits & foibles & sanglants.
 Des ordures des Grands le Poëte se rend sale,
 Quand il peint en Casar un ord Sardanapale,
 Quand un traître Sinon pour sage est estimé,
 Desguisant un Neron en Trajan bien-aimé,
 Quand d'eux une Thaïs une Lucrece est dictée,
 Quand ils nomment Achill' un infame Thersite,
 Quand, par un fat sçavoir, ils ont tant combattu
 Que, souldoyez du vice, ils chassent la vertu.
 Ceux de qui les esprits sont enrichis des graces:
 De l'Esprit eternal, qui ont à pleines tasses
 Beu du Nectar des Cieux: (ainsi que le vaisseau
 D'un bois qui en poison change la plus douce eau)
 Ces vaisseaux venimeux, de ces liqueurs si belles
 Font l'aconite noir & les poisons mortelles.*

*Flateurs, je vous en veux, je commence par vous
 A desployer les traicts de mon juste courroux:
 Serpents qui retirez de mortelles froidures,
 Tirez de pauvreté, eslevez des ordures,
 Dans le sein des plus Grands ne sentez leur chaleur,
 Plustost que vous picquez de venin sans douleur
 Celuy qui vous nourrit, celui qui vous appuie:
 Vipereaux, vous tuez qui vous donne la vie:
 Princes ne prestez pas le costé aux flatteurs,
 Ils entrent finement, ils sont subtils questeurs,
 Ils ne prennent aucun que celui qui se donne:
 A peine de leurs lacqs voi-je sauver personne:
 Mesmes en les fuyant nous en sommes deçeus,
 Et bien que repoussez souvent ils sont receus,*

Mais en ce temps infect tant vaut la menterie
 Et tant à pris de pied l'enorme flatterie,
 Que le flatteur sans plus est tenu pour ami,
 C'est crime envers les Grands que flatter à demi:
 Et qui sont les flatteurs? ceux qui portent les tiltres
 De Conseillers d'Estat, ce ne sont plus belistres,
 Gnatons du temps passé: en chaire les flatteurs
 Portent le front, la grace, & le nom de prescheurs:
 Le peuple enforcé, dans la chaire esmerveille
 Ceux qui au temps passé chuchetoient à l'oreille,
 Si que par fard nouveau, vrais prevaricateurs
 Ils blasment les pechez desquels ils sont auteurs,
 Coulent le moucheron, & ont appris à rendre
 La louange cachée à l'ombre du reprendre.
 Vn prescheur mercenaire, hypocrite effronté,
 De qui Sathan avoit le savoir acheté,
 A-il pas tant cherché fleurs & couleurs nouvelles,
 Qu'il habille en martyr le bourreau des fideles?
 Il nomme bel exemple une tragique horreur,
 Le massacre justice, un zele la fureur:
 Il plaint un Roi sanglant, sur tout il le veut plaindre,
 Qu'il ne pût en vivant assez d'ames esteindre:
 Il faict vaillant celui qui n'a veu les hazards,
 Studieux l'ennemi des lettres & des arts,
 Chaste le mal-heureux, au nom duquel je tremble,
 S'il lui faut reprocher les deux amours ensemble,
 Et fidele & clement il a chanté le Roi,
 Qui pour tuer les siens tua sa propre foi.
 Voila comment le Diable est faict par eux un Ange,
 Au chantre & au chanté vergongneuse louange:

Nos Printes sont louez, louez & vicieux,
 L'escume de leur pus leur monte jusqu'aux yeux,
 Plustost qu'ils n'ont du mal quelque voix veritable,
 Moins vaut l'utile vrai que le faux agreable:
 Sur la langue d'aucun à present n'est porté.
 Cet espineux fardeau qu'on nomme verité,
 Pourtant suis-je esbahy comment il se peut faire,
 Que de vices si grands on puisse encore extraire.
 Quelque goust pour louer, si ce n'est à l'instant
 Qu'un Roi devient infect, un flatteur quant & quant
 Croist, à l'enui du mal, une orde menterie,
 Voila comment de nous la verité bannie,
 Meurtrie & deschirée est aux prisons, aux fers,
 Ou esgare ses pas parmi les lieux deserts:
 Si quelquesfois un fol ou tel au gré du monde,
 La veut porter en Cour, la vanité abonde
 De moieus familiers pour la chasser dehors,
 La pauvrete foustient mille plaies au corps,
 L'injure, le desdain, sa robe deschirée,
 Est des pauvres bannis & des Saincts reueree:
 Je l'ai prise aux deserts, & la trouvant au bord
 Des Isles des bannis, j'y ai trouvé la mort:
 La voici par la main, elle est marquée en sorte
 Qu'elle porte un couteau pour celui qui la porte:
 Mais n'est-il question de perdre que le vent,
 D'un vivre mal-heureux qui nous fasche souvent,
 Pour contenter l'esprit, rendre l'ame delivre.
 Des bourreaux, des menteurs qui se perdent pour vivre?
 Dois-je pour mes bastards tuer les miens, & fin
 De fuir de ma vie une honorable fin.

Parricides enfans , poursuivez ma misere,
 L'honorable mal-heur ou l'heur de vostre pere,
 Mourons, & en mourant laissons languir tous ceux
 Qui en flatant nos Rois achètent , mal-heureux,
 Les plaisirs de vingt ans d'une eternelle peine:
 Qu'ils assiegent ardens une oreille incertaine,
 Qu'ils chassent balletans leur curce & leur part,
 Seront , dire , promettre , & un double regard:
 Ces lasches serfs seront au milieu des carnages
 Et des meurtres sanglants , troublez en leurs courages:
 Les œuvres de leurs mains (quoi qu'ils soient impitieux)
 Feront dresser d'horreur & tomber leurs cheveux,
 Transisen leurs plaisirs , ô que la playe est forte
 Qui mesm' empuantit le pourri qui la porte!
 Cependant , au milieu des massacres sanglants,
 (Exercices & jeux aux desloyaux Tyrans)
 Quand le peuple gemit sous le faix tyrannique,
 Quand ce siecle n'est rien qu'une histoire tragique,
 Ce sont farces & jeux toutes leurs actions,
 Vn ris Sardonien peint leurs affections,
 Bizarres habits & cœurs , les plaisants se desguisent,
 Enfarinez , noircis , & ces basteleurs disent,
 Deschauffons le cothurne , & rions , car il faut
 Jetter ce sang tout frais hors de nostre eschaffaut,
 En prodigant dessus mille fleurs espanchees,
 Pour cacher nostre meurtre à l'ombre des jonchees:
 Mais ces fleurs secheront , & le sang recelé
 Sera puant au nez non aux yeux revelé:
 Les delices des Grands s'en volent en fumee,
 Et leurs forfaitts marquez teignent leur renommee.

Ainsi , lasches flatteurs , ames qui vous ploiez
 En tant de vents , de voix , que siffler vous oyez :
 O ploiables esprits ! ô consciences molles ,
 Temeraires jouets du vent & des parolles !
 Vostre sang n'est point sang , vos cœurs ne sont point cœurs :
 Mesme il n'y a point d'ame en l'ame des flatteurs ,
 Car leur sang ne court pas , duquel la vive source
 Ne bransle pas pour soi , de soi ne prend sa course ,
 Et ces cœurs non vrais cœurs , ces desirs non desirs
 Ont au plaisir d'autrui l'aboi de leurs plaisirs :
 Vous estes fils de serfs , & vos testes tondues
 Vous font ressouvenir de vos meres vendues .
 Mais qu'elle ame auriez-vous ? ce cinquiesme element
 Meut de soi , meut autrui , source du mouvement ,
 Et vostre ame , flatteurs , serfue de vostre oreille
 Et de vostre œuil , vous meut d'inconstance pareilla .
 Que le Cameleon , ainsi faut-il souvent
 Que ces Cameleons ne vivent que de vent .

Mais ce trop sot mestier n'est que la theorique
 De l'autre , qui apporte apres soi la pratique :
 Un nouveau changement , un office nouveau ,
 D'un flatteur idiot faict un fin macquereau .
 Nos anciens amateurs de la franche justice ,
 Avoient de fascheux noms nommé l'horrible vice :
 Ils appelloient brigand ce qu'on-dit entre nous
 Homme qui s'accommode , & ce nom est plus doux ;
 Ils tenoient pour larron , un qui faict son mesnage ,
 Pour poltron un finet qui prend son avantage ,
 Ils nommoient trahison ce qui est un bon tour ,
 Ils appelloient putain une femme d'amour .

Ils nommoient macquereau un subtil personnage
 Qui sçait solliciter & porter un message:
 Ce mot maquerellage est changé en poullets,
 Nous faisons faire aux grands ce qu'eux à leurs valets,
 Nous honorons celui qui entr'eux fut infame,
 Nul esprit n'est esprit, nulle ame n'est belle ame
 Au periode infect de ce siecle tortu,
 Qui à ce point ne faict tourner toute vertu:
 On cherche donc une ame, & tranquille & modeste,
 Pour sourdement cacher cette mourante peste,
 On cherche un esprit vif, subtil, malicieux,
 Pour ouvrir les moiens & desnouer les nœuds:
 La longue experience assez n'y est experte,
 Là souvent se prophane une langue disert,
 L'eloquence, le luth & les vers les plus beaux,
 Tout ce qui louoit Dieu, es mains des macquereaux
 Change un Pseaume en chanson, si bien qu'il n'y a chose
 Sacree à la vertu que le vice n'expose,
 Où le desir bruslant, où la prompte fureur,
 Où le traistre plaisir faict errer nostre cœur,
 Et quelque feu soudain promptement nous transporte
 Dans le sueil des pechez, trompez en toute sorte:
 Le macquereau est seul qui peche froidement,
 Qui tous-jours bourrelé de honte & de tourment
 Vilainement forcé, pas apres pas s'avance,
 Retiré des chainons de quelque conscience,
 Le vilain tout tremblant, craintif & refrogné,
 Mesme monstre en pechant le nom de son peché:
 Tout vice tire à soi quelque prix, au contraire
 Ce vice qui ne sent rien que la gibeciere,

Le coquin, le bissac, a pour le dernier pris,
 Par les veilles du corps & celle des esprits,
 La ruine des deux : le Ciel pur de sa place,
 Ne voit rien ici bas qui trouble tant sa face,
 Rien ne noircit si tost le Ciel serain & beau
 Que l'haleine & que l'œil d'un transi macquereau.

Il est permis aux Grands, pourveu que l'un ne face
 De l'autre le mestier, & ne change de place,
 D'avoir renards, chevaux, & singes & fourmis;
 Serviteurs esprouvez, & fideles amis:
 Mais le malheur advient que la sage finesse
 Des renards, des chevaux, la necessaire adresse,
 La vistesse, la force, & le cœur aux dangers,
 Le travail des fourmis utiles mesnagers,
 S'emploie aux vents aux coups, ils se plaisent d'y estre;
 Tandis le singe prend à la gorge son maistre,
 Les fait haïr s'il peut à nos Princes mignons,
 Qui ont beaucoup du singe, & fort peu des lions:
 Qu'advient-il de cela? le bouffon vous amuse,
 Vn renard ennemi vous faict cuire sa ruse,
 On a pour econome un plaisant animal,
 Et le Prince combat sur un singe à cheval.

Qu'ai-je dit des lions? les eslevez courages
 De nos Rois abbaïssioient & leurs forces & leurs rages,
 Doctes à s'en servir, les sens effeminez
 De ceux-ci n'aiment pas les fronts determinez,
 Tremblent de leurs lions: car leur vertu estonne
 De nos coupables Rois l'ame basse & poltronne:
 L'esprit qui s'emploioit jadis à commander,
 S'emploie, degenerate, à tout apprehender:

Pourtant ce Roi songeant que les griffes meurtrières
 De ses lions avoient croché leur tasniereres
 Pour le deschirer vif, prevoiant à ces maux
 Fit bien mal à propos tuer ces animaux:
 Il laissa le vrai sens, s'attachant au mensonge:
 Un bon Ioseph eut pris autrement un tel songe,
 Et eust dit, les lions superbes, indomptez,
 Que tu dois redouter, sont Princes irritez,
 Qui briseront tes reins & tes foibles barrières,
 Pour n'estre pas tournez aux proies estrangeres:
 Appren, Roi, qu'on nourrit de bien divers moiens:
 Les lions de l'Afrique, ou de Lion les chiens:
 De ces chiens de Lion tu ne crains le courage,
 Quand tu change des Rois, & l'habit & l'usage,
 Quand tu blesses des tiens les cœurs à millions,
 Mais tu tourne ta robbe aux yeux de tes lions,
 Quand le Roial manteau se change en une aumusse,
 Et la Couronne au froc d'un vilain Picque-puce.

Les Rois aux chiens flatteurs donnent le premier lien,
 Et de cette canaille, endormis au milieu
 Chassent les chiens de garde en nourrissant le vice,
 S'assiegent de trompeurs: l'estrangere malice
 Tette par quelque trou sa richesse & ses os,
 Pour nourrir aux muets le dangereux repos,
 On void sous tels vallets, ou plustost sous tels maistres
 Du corps traistre les yeux, & les oreilles traistres:
 Car les plus Grands qui sont des Princes le conseil,
 Sont de Princes le cœur, le sens, l'oreille & l'œil.
 Si ton cœur est meschant, ta cervelle insensee,
 Si l'ouïr & le voir trahissent ta pensee,

Qu'un precipice bas paroisse un lieu bien seur,
 Qu'une amere poison te soit une douceur,
 Le Scorpion un œuf, où auras-tu puissance
 De fuir les dangers & garder l'assurenee.

Si quelque Prince un-jour (justement curieux
 D'ouir de son oreill' & de voir de ses yeux
 Ses pechez sans nul fard; desguisant son visage
 Et son habit) vouloit faire quelque voyage,
 Sçavoir du laboureur, du rançonné marchand
 Si son Prince n'est pas exacteur & meschant,
 Sçavoir de quel renom s'esleve sa prouesse,
 S'il est le Roy des cœurs comme de la Noblesse:
 Qu'il passe plus avant, & pour se descharger
 Du vouloir de connoître, aille voir l'étranger,
 Où, ainsi qu'autres-fois ce tres-grand Alexandre,
 Ce sage Germanic preindrent plaisir d'entendre,
 Espions de leurs camps, sous habits empruntez,
 Dans l'obscur de la nuit, leurs claires veritez;
 Desguizez, ils rouoyent les tentes des Armees,
 Pour, sans deguizement, goûter leurs renommées:
 Le Prince, defardé du lustre de son vent,
 Trouvera tant de honte & d'ire en se trouvant
 Tyran, lasche, ignorant, indigne de louange,
 Du tiers estat, du Noble & au païs estrange:
 Que s'il veut estre heureux, à son heur advisé,
 A jamais il voudra demeurer desguizé:
 Mais étant en sa Cour, des maquereaux la troupe
 Luy faiët humer le vice en l'obscur d'une coupe.

Les monts les plus hautains qui de rochers hideux
 Fendent l'air & la nue, & voysinent les Cieux,

Sont tous couverts de neige, & leurs cimes cornuës
 De malices de l'air, des excemens des nues,
 Portent le froid chapeau, leurs chefs tous fiers & hauts
 Sont braves & fâcheux & steriles & beaux,
 Leur cœur & leur milieu on oit bruire des rages
 Des tigres, des lions, & des bestes sauvages,
 Et de leurs pieds hideux aux rochers crevacez
 Siffient les tortillons des aspics enlassez;
 Ainsi les chefs des Grands sont faictz par les malices
 Steriles, sans raison, couverts d'ire & de vices,
 Superbes, sans esprit, & leurs seins & leurs cœurs,
 Sont tigres impuissants, rugissans de fureurs:
 En leurs faux estomacs sont les noires tasnieres,
 Dans ce creux, les desirs, comme des bestes fieres,
 Desirs, dis-je, sanglants, grondent en devorant
 Ce que l'esprit volage à ravi en courant:
 Leurs pas sont venimeux, & leurs puissance impure
 N'a soustien que le fer, que poison & qu'injure:
 De ce superbe mont les serpents sont au bas,
 La ruse du serpent conserve leurs estats,
 Et le poison secret va destruisant la vie
 Qui, brave, s'opposoit contre la Tyrannie.

Dieu veut punir les siens, quand il leve sur eux,
 Comme sur des meschans les Princes vicieux
 Chefs de ses membres chers: par remede on assure
 Ce qui vient de dehors la plaie exterieure:
 Mais si la noble part loge un pus enfermè,
 C'est ce qui rend le corps & mort & consumé:
 Mesme si le mal est au haut: car la cervelle
 A sa condition tous les membres appelle.

*A tremper dans le sang vos sceptres odieux,
Vicieux commencer, achever vicieux
Le regne insupportable & rempli de miseres,
Dont le peuple poursuit la fin par ses prieres,
Le peuple étant le corps & les membres du Roi,
Le Roi est chef du peuple, & c'est aussi pourquoi
La teste est frenetique, & pleine de manie,
Qui ne garde son sang pour conserver sa vie,
Et le chef n'est plus chef quand il prend ses esbats.
A couper de son corps les jambes & les bras:
Mais ne vaut-il pas mieux? comme les traistres disent,
Lors que les accidents les remedes mesprisent,
Quand la plaie noircit & sans mesure croist,
Quand premier à nos yeux la gangrene paroist:
Ne vaut-il pas bien mieux d'un membre se deffaire,
Qu'envoier laschement tout le corps au suaire?
Tel aphorisme est bon alors qu'il faut curer
Le membre qui se peut sans la mort separer.
Mais non lors que l'amas de tant de maladies
Tient la masse du sang ou les nobles parties,
Que le cerveau se purge & sente que de son
Coule du mal au corps, duquel il est le Roi.
Ce Roi donc n'est plus Roi, mais monstrueuse beste,
Qui au haut de son corps ne fait de voir de teste.
La ruine & l'amour sont les marques à quoi
On peut connoistre à l'œil le Tyran & le Roi.
L'un desbrise les murs & les loix de ses villes,
Et l'autre à conquerir met les armes civiles.
L'un cruel, l'autre doux, gouvernent leurs sujets
En valets par la guerr, en enfants par la paix.*

*L'un veut estre haï pourveu qu'il donne crainte,
 L'autre se faict aimer, & veut la peur esteinte:
 Le bon chasse les loups, l'autre est loup du troupeau:
 Le Roy veut la toison, l'autre cherche la peau:
 Le Roi faict que la voix du peuple le benie,
 Mais le peuple en ses vœux maudit la Tyrannie.*

*Voici quels dons du Ciel, quels Thresors, quels moyens,
 Requeroient en leurs Rois les plus sages Paiens:
 Voici quel est un Roy de qui le regne dure:
 Qui establit sur soy pour Royne la Nature:
 Qui craint Dieu, qui esmeut pour l'affligé son cœur,
 Entreprenant prudent, hardi executeur,
 Craintif en prosperant, dans le peril sans crainte,
 Au conseil sans chaleur, la parole sans seinte,
 Imprenable au flatteur, gardant l'ami ancien,
 Chiche de l'or public, tres-liberal du sien,
 Seigneur de ses subjects, aux amis secourable,
 Terrible à ses haineux, mais à nul mesprisable,
 Familier, non commun, aux Domestiques doux,
 Effroyable aux meschants, equitable envers tous,
 Debteur au vertueux, persecuteur du vice,
 Juste dans sa pitié, clement en sa justice.
 Par ce chemin lon peut, regnant en ce bas lieu,
 Estre Dieu secondaire ou image de Dieu:*

*Cà esté, c'est encor une dispute antique,
 Lequel, du Roy meschant ou du conseil inique,
 Est le plus supportable: hé nous n'avons dequoy
 Choisir un faux conseil ni un inique Roy!
 De ruiner la France au conseil on decide,
 Le François en est hors, l'Espagnol y preside,*

Princes que Dieu choisit pour du milieu des feux,
 Du service d'Egypte, & du joug odieux.
 Retirer ses troupeaux, beaux pilliers de son temple:
 Vous êtes de ce temple, & la gloire & l'exemple:
 Tant d'yeux sont sur vos pieds, & les ames de tous,
 Tirent tant de plaisirs ou de plaintes de vous:
 Vos pechez sont doublez, & vos malheurs s'accroissent,
 D'un lieu plus eslevé plus hautains ils paroissent.
 Ha que de sang se perd pour piteux payement
 De ce que vous pechez! qu'il volve de tourment
 Du haut de vos coupeaux! que de vos crimes hautes
 Dessus le peuple bas roullent d'ameres fautes!
 C'est pourquoy les sueurs & les labeurs en vain,
 Sans force & sans conseil, delaissent vostre main:
 Vous êtes courageux, que sert vostre courage?
 Car Dieu ne benist point en vos mains son ouvrage:
 En vain, tous contristez, vous levez vers les cieus.
 Vos yeux, car ce ne sont que d'impudiques yeux:
 Cette langue qui prie a parlé des ordures,
 Les mains que vous joignez ce sont des mains impures,
 Ce luth qui touche un Rseume à un mestier nouveau,
 Il ne plaist pas à Dieu, ce luth est magiqueau.
 Ces leuxes qui en vain marmottent vos requestes,
 Vous les avez ternis en baisers deshonestes,
 Et ces genoux ploiez dessus des lits vilains,
 Prophanes, ont ploié parmi ceux des putains:
 Si depuis quelque temps vos Rhymeurs hypocrites,
 Desguisez, ont changé tant de phrazes escrites
 Aux prophanes amours, & de mesmes couleurs
 Dont ils servoient Sathan, infames basseleurs,

Ils colorent encor leurs pompeuses prieres
 De fleurs des vieux Païens, & fables mensongeres:
 Ces escoliers d'erreur n'ont pas le style appris,
 Que l'Esprit de Lumiere apprend à nos esprits,
 De quell' oreille Dieu prend les phrazes flatresses,
 Desquelles ces pipeurs flechissoient leurs maistresses:
 Corbeaux enfarinez, les colombes font choix
 De vous, non à la plume, ains au son de la voix:
 En vain vous desployez harangue sur harangue,
 Si vous ne prononcez de Canaam la langue:
 En vain vous commandez & restez, esbahis
 Que, desobeissants, vous n'estes obeis:
 Car Dieu vous fait sentir sous vous par plusieurs testes
 En leur rebellion, que rebelles vous estes:
 Vous secouez le joug du puissant Roy des Rois!
 Vous mesprisez sa loy! on mesprise vos loix.

Or si mon sein, rempli de creve-cœur extreme
 Des tache s de nos Grands, a tourné sur eux-mesmes
 L'œil de la verité, s'ils sont picqueZ, repris,
 Par le juste fouet de mes aigres escripts,
 Ne tireZ pas de là, ô Tyrans, vos louanges,
 Car vous leur donnez lustre, & pour vous ils sont Ang'es
 Entre vos noirs pechez n'y a conformité:
 Hommes, ils n'ont failli que par infirmité,
 Et vous (comme jadis les bastards de la terre)
 Blessez le Sainct-Esprit, & à Dieu faites guerre.

Rois que le vice noir asservit sous ses loix,
 Esclaves de peché, forçaires, non pas Rois
 De vos affections quelle fureur despite
 Vous corrompt, vous esment, vous pousse & vous agite?

On foule l'orphelin, le pauvre y est vendu,
 Point n'y est le tourment de la vefve entendre,
 D'un cerveau fœmenin l'ambitieufe envie
 Leur sert là de principe, & de tous est suivie:
 Là un Prestre Apostat, prevoyant & ruzé,
 Veut, en ployant à tous, de tous estre excusé:
 L'autre, pentionnaire & vallet d'une femme,
 Employe son Effprit à engager son ame:
 L'autre faiët le Royal, & flattant les deux parts,
 Veut trahir les Bourbons, & tromper les Guisards:
 Vn Charlatan de Cour y vend son beau langage,
 Vn bourreau froid sans ire y conseille un carnage,
 Vn boiteux étranger y bastit son thresor,
 Vn autre faux François troque son ame à l'or,
 L'autre, pour conserver le profitable vice,
 Ne promet que justice & ne rend qu'injustice:
 Les Princes là dessus achètent finement
 Ces traistres, & sur eux, posent leur fondement,
 On traite des moyens & des ruses nouvelles
 Pour succer & le sang, & les chiches moëlls
 Du peuple ruiné, on fraude de son bien
 Vn François naturel pour un Italien:
 On traite des moyens pour mutiner les villes;
 Pour nourrir les flambeaux de nos guerres civiles,
 Et le siege établi pour conserver le Roy
 Ouvre au peuple un moyen pour lui donner la Loy,
 Et c'est pourquoy on a pour cette Commedie
 Vn asne Italien, un oyseau d'Arcadie,
 Ignorant, & cruel, & qui pour en avoir
 Sçait bien ne toucher rien, n'ouïr rien, ne rien voir.

C'est pourquoi vous voyez sur la borne de France
 Passer à grands thresors cette chiche substance
 Qu'on a tiré du peuple au milieu de ses pleurs.
 François, qui entretiens & gardes tes voleurs,
 Tu sens bien ses douleurs, mais ton esprit n'excede
 Le sentiment du mal pour trouver le remede:
 Le conseil de ton Roy est un bois arrangé
 De familiers brigands, où tu es esgorgé.

Encor ce ——— au François redoutable,
 Qui s'est lié les poings pour estre miserable,
 Te fait prendre le fer pour garder tes bourreaux.
 Inventeurs de tes maux journellement nouveaux:
 Au conseil de ton Roy ces paincts encor on pense,
 De te tromper tous-jours d'une vaine esperance,
 On machine le meurtre & le poison de ceux,
 Qui voudroyent bien chasser les loups ingenieux:
 On traite des moyens de donner recompense
 Aux maquereaux des Rois & avant la sentence,
 On confisque le bien au riche, de qui l'or
 Sert en mesme façon de membre & de Caïstor:
 On reconoist encor les bourreaux homicides,
 Les verges des Tyrans aux despens des subsides,
 Sans honte, sans repos, les serfs plus abbaïssiez,
 Humbles pour dominer, se trouvent avancez
 A servir, adorer: une autre bande encore,
 C'est le conseil sacré qui la France devore,
 Ce conseil est meslé de putains & garçons,
 Qui, doublans & triplans en nouvelles façons,
 Leur plaisir abruti du faix de leur orduze,
 Attent sur tout conseil leurs sentences impures:

Tous veillent pour nourrir cet infame traffic,
 Cependant que ceux-la qui pour le bien public
 Veillent à l'équité, deffendent la justice,
 Etablissent les loix, conservent la police,
 Pour n'estre de malheurs coupables artisans,
 Et pour n'avoir vendu leur ame aux Courtisans
 Sont punis à la Cour, & leur dure sentence
 Sent le poix inegal d'une injuste balance.

Ceux-la qui, despendans leurs vies en renom,
 Ont prodigué leurs os aux rages du canon,
 Lors que ces pauvres fols, esbranchez de leurs membres,
 Attendent le conseil, & les Princes aux chambres,
 Sont repoussez arriere, & un bouffon bravant
 Blessera le blessé pour se pousser devant:
 Pour ceux-la n'y a point de finance en nos comptes,
 Mais bien les hochenez, les opprobres, les hontes,
 Et au lieu de l'espoir d'estre plus renommez,
 Ils donnent passetemps aux mugets parfumez.

Nos Princes ignorants bouschent leurs tristes veües,
 Courans à leurs plaisirs, ehontez, par les rües,
 Tous ennuiez d'ouir tant de fascheuses voix,
 De voir les bras de fer & les jambes de bois,
 Corps vivants à demi, nez pour les sacrifices
 Du plaisir de nos Rois ingrats de leurs de leurs services.

Prince, coment peux-tu celui abandonner,
 Qui pour toy perd cela que tu ne peux donner?
 Miserable vertu pour neant desyree,
 Trois fois plus miserable, & trois fois enpiree,
 Si la discretion n'apprend aux vertueux,
 Quels Rois ont merité que lon se donne à eux:

Pource que bien souvent nous souffrons peines telles,
 Soustenans des plus grands les injustes querelles,
 Valets de Tyrannie, & combattons exprès,
 Pour établir le joug qui nous accable après:
 Nos peres estoient francs: nous qui sommes si braves,
 Nous lairrons des enfans qui seront nez esclaves!
 Ce thesor precieux de nostre liberté
 Nous est par les ingrats injustement osté:
 Les ingrats insolens a qui leur est fidelle,
 Et liberaux de craincte à qui leur est rebelle:
 Car à la force un grand conduit sa volonté,
 Dispose des bien-faiëts par la necessité,
 Tient l'acquis pour acquis, & pour avoir ony dire
 Que le premier accueil aux François peut suffire,
 Aux anciens serviteurs leur bien n'est desparti,
 Mais à ceux qui sans dons changeroient de partis:
 Garder bien l'acquesté n'est une vertu moindre,
 Qu'acquérir tous les jours & le nouveau adjoindre.
 Les Princes n'ont pas sçeu, que c'est pauvre butin
 D'esbranler l'asseuré pour chercher l'incertain:
 Les habiles esprits, qui n'ont point de nature
 Plus tendre que leur Prince, ont un vouloir qui dure
 Autant que le sujet, & en servant les Rois
 Sont ardens comme feu tant qu'ils trouvent du bois.

Quiconque sert un Dieu, dont l'amour & la crainte,
 Soit bride à la jeunesse, & la tienne contrainte,
 Si bien que vicieux, & non au vice né,
 Dans le sueil du peché il se trouve estonné:
 Se polluant moins libre au plaisir de son maistre
 Il n'est plus agreable, & tel ne scauroit estre.

Nos Rois qui ont appris à Machiaveliser,
 Au temps & à l'État leur ame deguiser,
 Ploians la pieté au joug de leur service,
 Gardans religion pour ame de police.

O quel mal-heur du Ciel, vengeance du Destin,
 Donne des Rois enfans, & qui mangent matin!
 O quel Phœnix du Ciel est un Prince bien sage,
 De qui l'œil gracieux n'a forcené de rage!
 Qui n'a point soif de sang, de qui la cruauté
 N'a d'autrui la fureur par le sceptre herité!
 Qui, Philosophe & Roi, regne par la science,
 Et n'est fait impuissant par sa grande puissance!
 Ceux-là regnent vraiment, ceux-là sont des vrais Rois,
 Qui sur leurs passions établissent des loix,
 Qui regnent sur eux-mêmes, & d'une ame constante,
 Domptent l'ambition volage, & impuissante:
 Non les Hermaphrodits (monstres effeminez)
 Corrompus, bourelriers, & qui estoient mieux nez
 Pour valers des putains, que seigneurs sur les hommes.
 Non les monstres du siècle & du temps où nous sommes.
 Non pas ceux qui sous l'or, sous le pourpre Roial,
 Convent la lascheté, un penser desloial,
 La trahison des bons, un mespris de la charge.
 Que sur le dos d'un Roi un bon peuple descharger.
 Non ceux qui souffrent bien les femmes avoir l'œil
 Sur la sainte police & sur le saint conseil.
 Sur les faités de la guerre, & sur la paix esmeuë
 De plus de changemens que de vents une nueë.
 Cependant que nos Rois doublement desguisez
 Escument une rue en courant, attizez

*A crocheter l'honneur d'une innocente fille;
 Ou se faire estelons des bourdeaux de la ville
 Au sortir des palais le peuple ruiné
 A ondes se prosterne, & le pauvre, estonné,
 Coule hontusement, quand les plaisans renversent
 Les foibles à genoux, qui sans profiter versent
 Leurs larmes en leur sein, quand l'amas arrangé
 Des gardes impiteux afflige l'affligé.*

*En autant de mal-heurs qu'un peuple miserable
 Traisne une triste vie en un temps lamentable,
 En autant de plaisirs les Rois voluptueux,
 Yvres d'ire & de sang, nagent, luxurieux,
 Sur le sein des putains, & ce vice vulgaire
 Commence desormais par l'usage à desplaire:
 Et comme le peché qui le plus commun est
 Sent par trop sa vertu, aux vicieux desplait:
 Le Prince est trop atteint de fascheuse sagesse
 Qui n'est que ruffien d'une salle Princesse:
 Il n'est pas gallant homme, & n'en sçait pas assez,
 S'il n'a tous les bordeaux de la Cour tracassez:
 Il est compté pour sot s'il eschappe quelqu'une
 Qu'il n'ait ja mesprisee pour estre trop commune:
 Mais pour avoir en Cour un renom grand & beau,
 De son propre valet faut estre macquereau,
 Esprouver toute chose, & hazardant le reste,
 Amittant le premier commettre double inceste.*

*Ha! Sarmates razez, qui vintes de si loin
 Priser ce mesprise lors qu'il avoit besoin!
 Pour couvrir son malheur d'une telle aventure,
 Votre manteau Roial fut une couverture*

D'opprobre & deshonneur, quand les bras desployez
 Vengeoient la mort de ceux qui moururent liez.
 Ha ! si vous eussiez eu certaine connoissance
 D'un scæmenin sanglant abbattu d'impuissance,
 Si vous n'eussiez ouy mentir les seducteurs,
 Qui pour luy se rendoyent mercenaires flatteurs,
 Ou ceux qui en courrant son ordẽ vilenie
 Par un mentir forcé, ont racheté leur vie,
 Ou ceux qui vous faisant un cruel Tyran, doux,
 Et un poliron vaillant, deschargerent en vous
 Le faix qui leur pesoit : vous n'eussiez voulu mettre
 Vos Loix, vostre couronne & les droicts & le sceptre
 En ces impures mains ; si vous eussiez bien veu.
 En entrant à Paris les perrons & le feu
 Mesié de cent couleurs, & les cahos estranges,
 Bazes de ces Tableaux, où estoient vos louanges,
 Vous aviez trouvé là un augure si beau,
 Que vous n'emportiez rien de France qu'un flambeau
 Qui en cendre eust bien tost vostre force reduicte,
 Sans l'heur qui vous advint de sa honteuse fuite.
 Si vous eussiez ouy parler les vrais François :
 Si des plus eloquents les plus subtiles voix
 N'eussent esté pour vous feintes & mercenaires,
 Vous n'eussiez pas tiré de France vos miseres,
 Vous n'eussiez pas choisi pour dissiper vos loix,
 Le monstre devorant la France & les François,
 Nous ne verrons jamais les estranges provinces,
 Estlire à leur mal-heur nos misérables Princes.
 Celuy qui sans merite à obtenu cet heur.
 Leur donne eschantillon de leur peu de valeur.

*Si leurs corps sont _____, _____ leurs ames
 Ne sentans plus le fer s'endureissent aux flammes:
 Et si leurs corps sont laids, plus laid l'entendement
 Les rend sots & meschans, vuides de sentiment.*

*Encor la Tyrannie est un peu supportable,
 Qu'un lustre de vertu faict paroistre agreable.
 Bien heureux les Romains qui auoient les Casars,
 Pour tyrans amateurs des armes & des arts:
 Mais mal-heureux celui qui vit esclave infame
 Soubs une femme hommace, & soubs un homme femme:
 Vne _____ apres avoir esté
 Macquerelle a ses fils, en a l'un arresté
 Sauvage dans les bois, & pour belle conquête,
 Le faisoit triompher du sang de quelque beste:
 Elle en fit un Esau, de qui le ris, les yeux
 Sentoyent bien un Tyran, un traïstre, un furieux:
 Pour se faire cruel, sa jeunesse esgaree,
 N'aimoit rien que le sang, & prenoit sa curee
 A tuer sans pitié les cerfs qui gémissoient,
 A transpercer les Daims & les fians qui naïssoyent,
 Si qu'aux plus advisez cette sauvage vie
 A faict prevoir de lui massacre & tyrannie.*

*L'autre fut mieux instruiet a juger des atour
 Des putains de sa Cour, & plus propre aux amours,
 Avoir ras le menton, garder la face passe,
 Le geste effeminé, l'œil d'un Sardanapale:
 Si bien qu'un jour des Rois ce douteux animal,
 Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal.
 De cordons emperlez sa chevelure plaine,
 Soubs un bonnet sans bord faict à l'Italienne,*

Faisoit deux arcs voutez, son menton pinceté,
 Son visage de blanc & de rouge empasté,
 Son chef tout empoudré, nous firent voir l'idée,
 En la place d'un Roy, d'une putain fardee:
 Pensez quel beau spectacle, & comm' il fit bon voir
 Ce Prince avec un busc, un corps de satin noir
 Couppe à l'Espaignolle, où, des dechicquetures
 Sortoient des passéments & des blanches tireures,
 Et affin que l'habit s'entresuivist de rang,
 Il montrait des manchons gauffrez de satin blanc,
 D'autres manches encor qui s'estandoient fendues,
 Et puis jusques aux pieds d'autres manches-perduës.
 Pour nouveau parement, il porta tout ce jour
 Cet habit monstrueux, pareil à son amour:
 Si qu'au premier abord chacun estoit en peine
 S'il voioit un Roy femme ou bien un homme Reyne.

Si fut-il toutefois alaieté de poisons,
 De ruzes, de conseils secrets & trahisons,
 Rompu ou corrompu au trictrac des affaires,
 Et eut, encor enfant, quelque part aux miseres:
 Mais de ce mesme soin qu'autresfois il presta
 Aux plus estroits conseils où, jeune, il assista,
 Maintenant son esprit, son ame & son courage
 Cherchent un laid repos, le secret d'un village,
 Où, le vice-triplé de sa lubricité,
 Miserablement cache une orde volupté
 De honte de la rage & orde vilénie
 Dont il a pollué son renom & sa vie:
 Si bien qu'à la Royale il volle des enfans,
 Pour s'eschauffer sur eux en la fleur de leurs ans,

*Ençitant son amour autre que naturelle,
 Aux uns par la beauté & par la grace belle,
 Autres par l'entregent, autres par la valeur,
 Et la vertu au vice haste ce lasche cœur:
 On a des noms nouveaux & des nouvelles formes
 Pour croistre & desguiser ces passe-temps enormes,
 Promettre & menacer, biens & tourments nouveaux,
 Pressent, forcent, après les lasches macquereaux.*

*Nous avons veu cela, & avans veu encore
 Un Neron marié avec son Pythagore,
 Lequel, aiant fini ses faveurs & ses jours,
 Trainé encor au tombeau le cœur & les amours
 De nostre Roi en denil, qui, de ses aigres plainctes,
 Tesmoigne ses ardeurs n'avoir pas esté feinctes:
 On nous faict voir encor un contract tout nouveau,
 Signé du sang de d'O, son privé macquereau:
 Disons comme l'on dist à Neron l'androgame,
 Que ton pere jamais n'eust cogné d'autre femmes:
 Nous avons veu nos Grands en debat, en conflict
 Accorder, reprocher, telles nopces, tel liêt:
 Nous avons veu nos Rois se desrober des villes,
 Neron avoit comm' eux de petits Olinvilles
 Où il cachoit sa honte, & eust encor comm' eux:
 Les Chicots en amour, les Hamons odieux:
 Ils eurent de ce temps un' autre ————:
 Mais nos Princes, au lieu de tuer Agrippine,
 Massacrent l'autre mere, & la France a senti
 De ses fils le couteau sur ell' appesanti:
 De tous ces vipereaux les mains lui ont ravies
 Autant de jours, autant de mille cheres vies:*

Les Sceneques chenus ont encor en ce temps,
 Morts & mourans, servi aux Rois de passe-temps:
 Les plus passionnez qui ont gemi, fides,
 Des vices de leurs Rois, punis de leurs bons Zelles,
 Ont essouvé le Siecle où il n'est pas permis
 D'ouvrir son estomac à ses privez amis,
 Et ou le bon ne peut, sans mort, sans repentence,
 Ni penser ce qu'il void ni dire ce qu'il pense:
 On paslit rencontrant ceux qui vestent souvent
 Nos saintes passions, pour les produire au vent.
 Les Latiars feincts, suppots de Tyrannie,
 Qui, cerchans des Sabins la justice & la vie,
 Prennent masque du vrai, &, fardés d'equite,
 Au veritable font crime de verité.
 Pour vivre, il faut fuir de son proche la veüe,
 Fuir l'œil incognu & l'oreill' incognüe:
 Que di-je pour parler? on regarde trois fois,
 Et les arbres muets & les pierres sans voix:
 Si bien que de nos maux la complainte abolie
 Eust d'un Siecle estouffé caché la Tyrannie,
 Qui eust peu la memoire avec la voix lier,
 A taire nous forçant, nous forcer d'oublier:
 Tel fut le second fils qui n'herita du pere
 Le cœur, mais les poisons & l'ame de la mere.

Le tiers par elle fut nourri en faincant,
 Bien fin, mais non prudent, & voulut l'enseignant
 (Pour servir à son jeu) luy ordonner pour maistre
 Un Sodomite athee, un maquereau, un traistre.

La discorde couppa le concert des mignons,
 Et le vice croissant entre les compagnons

Brisâ l'or de amitié : mesme par les ordures
 Et l'impure union , par les choses impures,
 Il s'enfuit despité , son vice avec lui court:
 Car il ne laissa pas ses crimes à la Cour:
 Il coloroit ses pas d'astuce nompareille,
 Changea de lustre ainsi que jadis la corneille
 Pour hanter les pigeons, le faict fut advoüé
 Par la confession du gosier enroüé,
 On lui remplit la gorge , & le Sinon infame
 Fut mené par le poing triomphe d'une femme,
 Que la mere tria d'entre tous les gluaux
 Qu'elle a, pour à sa cage arrester les oiseaux:
 Ceux qu'il avoit trouvez à son mal secourables,
 Et pour lui & par lui devindrent miserables:
 Sa foi s'envole au vent, mais il feignit apres,
 Ce qu'il faisoit forcé, l'avoir commis exprés,
 C'est pource qu'en ce temps c'est plus de honte d'estre
 Mal-advisé qu'ingrat, mal pourvoyant que traistre,
 Abuse qu'abuseur : bien plus est odieux
 Le simple vertueux, qu'un double vicieux,
 Le souffrir est bien plus que de faire l'injure:
 Ce n'est qu'un coup d'estat que d'estre bien parjure:
 Ainsi, en peu de temps, ce lasche fut commis
 Valet de ses haineux, bourreau de ses amis:
 Sa ruse l'a trompé quand elle fut trompee,
 Il vid sur qui, pour qui, il tournoit son espee:
 Son inutile nom devint son parement,
 Comme si c'eust esté quelque blanc vestement:
 Ils trempèrent au sang sa grand' robe Ducale,
 Et la mirent sur lui du meurtre toute sale:

Quand ils eurent taché la serve autorité
 De leur esclave, chef du nom de cruauté,
 Il tombe en leur mespris, à nous il fut horrible
 Quand r'appeller sa foi il lui fut impossible:
 Il fuit encore un coup: car les lievres craintifs
 Ont debat pour le nom de legers, fugitifs:
 Nos Princes des renards, envient la finesse,
 Et ne debattent point aux lions de prouesse.

Il y avoit long temps que dans les pais-bas
 Deux partis, harassés de ruineux combats
 Haletotent les abois de leur force mi-morte,
 C'ettui-ci prit parti presqu' en la la-mesme sorte,
 Que le loup embusqué combattant de ses yeux
 L'effort de deux taureaux, dont le choc surieux
 Verse dans un chemin le sang & les entrailles,
 Le poltron les regarde, & de ces deux batailles
 Se fait une victoire, arrivant au combat.

Quand la mort a vaincu la force & le debat:
 Ainsi quelque advise reveilla ceste beste,
 D'un desespoir senti lui mit l'espoir en teste:
 Mais quel espoir? encor un rien au pris du bien,
 Vn rien qui trouve lustre en ce siecle de rien:
 On le pousse, on le traine aux inutiles ruses,
 Il trame mille accords, mariages, excuses,
 Il trompe, il est trompé, il se repend souvent,
 Et ce cerveau venteux est le jouet du vent:
 Ce vipere eschauffé porte la mort traistresse
 Dedans le sein ami: mais quand le sein le presse,
 Le trahi fut vainqueur, & le traistre pervers
 Demeure fugitif, banni de son Anvers.

Non, la palme n'est point contenance des membres
 De ceux qui ont brouillé les premiers de leurs chambres,
 Pour loin d'eux en secret de venin s'engorger,
 Caresser un Bathille, en son lit l'heberger,
 N'ayant muet tefmoin de ses noires ordures
 Que les impures nuités & les couches impures.

Les trois en mefme lieu ont à l'envi porté
 La premiere moisson de leur lubricité:
 Des deux derniers après la chaleur aveuglée,
 A sans honte herité l'incefte redoublée,
 Dont les projets ouverts, les defirs comme beaux,
 Font voleter l'erreur de ces crimes nouveaux
 Sur les ailes du vent, leurs Poëtes volages
 Nous chantent ces douceurs comme amoureufes rages,
 Leur foupper s'entretient de leurs ordes amours,
 Les maquereaux enfilez y vantent leurs beaux tours,
 Le vice poffédant pour efchaffaut leur table,
 Et déchire à plaifir la vertu defirable.

Si depuis quelque temps les plus fubtils efprits
 A deguifer le mal, ont finement appris
 A nos Princes fardez la trompeufe maniere
 De reveftir le Diable en Ange de lumiere:
 Encor qu'à leurs repas il facent difputer
 De la vertu, que nul n'oferoit imiter,
 Qu'ils recherchent le los des affetez Poëtes,
 Quelques Sedecias agreables Prophetes:
 Le boute-feu de Rome en a bien fait ainfi,
 Car il paioit mieux qu'eux, mieux qu'eux avoit fouci
 D'affembler, de chercher les efprits plus habiles,
 Louer, recompenser leurs rencontres gentilles,

Et les graves discours des sages amassez,
 Louez & contrefaiçts il a recompensez,
 L'arsenic ensucré de leurs belles paroles,
 Leurs seins meurtris du poing aux pieds de leur idoles,
 Les ordres inventez, les chants, les hurlemens
 Des fols capuchonnez, les nouveaux regiments
 Qui en processions, sottement desguisees,
 Aux villes & aux champs vont semer des risées.
 L'austerité des vœux, & des fraternitez,
 Tout cela n'a caché nos rudes veritez.

Aigle né dans le haut des plus superbes aires,
 Ou bien œuf supposé, puis que tu degeneres,
 Degenere Henri, hypocrite, bigot,
 Qui aime moins jouer le Roi que le cagot,
 Tu vole un faux gibier, de ton droit tu t'eslongne,
 Ces corbeaux se paistront un jour de ta charongne,
 Dieu t'occira par eux: ainsi le fauconnier
 Quand l'oiseau trop de fois à quitté son gibier,
 Le bat d'une corneille, & la foule à sa venue,
 Puis d'elle (s'il ne peut le corriger) le tue.
 Tes prestres par la rue à grands troupes conduicts,
 N'ont pourtant pu celer l'ordure de tes nuits:
 Les crimes plus obscurs n'ont pourtant peu se faire,
 Qu'ils n'esclattent en l'air aux bouches du vulgaire:
 Des citoyens oisifs l'ordinaire discours
 Est de solenniser les vices de nos cours:
 L'un conte les amours de nos salles Princesses
 Garces de leurs valets, autresfois leurs maistresses.
 Tel fut le beau Senat des trois & des deux sœurs,
 Qui jouoient en commun leurs gens & leurs faveurs,

Traquoient leurs estelons, estimoient à louange
 Le plaisir descouvert, l'amour libre & le change:
 Vne autre n'ayant peu se saouler de François,
 Se coule à la mi-nuict au liêt des Escossois,
 Le tison qui l'esveille & l'embrase, & la tue
 Lui faict pour le plaisir mespriser bruit & veue;
 Les jeunes gens la nuict pippez & enlevez
 Du liêt au cabinet, las & recreus trouvez,
 Nos Princesses non moins ardentes que rusees,
 Osent dans les bordeaux s'exposer desguisees:
 Sous le chappron carré vont recevoir le prix
 Des graces du Huleu, & portent aux maris
 Sur le chevet sacré de leur saint mariage,
 La senteur du bordeau & quelque pire gage:
 Elles esprouvent tout, on le void, on le dit,
 Cela leur donne vogue & hausse leur credit:
 Les filles de la Cour sont galantes, honnestes,
 Qui se font bien servir, moins chastes, plus secrettes,
 Qui sçavent le mieux feindre un mal pour accoucher:
 On blasme celle-la qui n'a pas sçeu cacher:
 Du Louvre les retraits sont hideux cimetières
 D'enfans vuidez, tuez par les Apotiquaires:
 Nos filles ont bien sçeu quelles receptes font
 Massacre dans leur flanc des enfans qu'elles ont.

Je sens les froids treffauts de frayeur & de honte;
 Quand sans crainte, tout hant le fol vulgaire conte
 D'un coche qui courant Paris à la minuiet,
 Vole une sage femme, & la bande & conduit
 Prendre, tuer l'enfant d'une Roine masquee,
 D'une brutalité pour jamais remarquee,

*Que je ne puis conter, croiant, comme François,
Que le peuple abusé envenime ses voix
De monstres inconnus : de la vie entamée*

S'enfle la puanteur comme la renommée :

*Mais je croi bien aussi que les plus noirs forfaits
Sont plus secrettement & en tenebres faits :*

*Quand on monstre celui, qui en voulant attendre
Sa Dame au galetas fut pris en pensant prendre,
Et puis pour appaiser & demeurer amis*

Le violeur souffrit ce qu'il avoit commis.

*Quand j'oi qu'un Roi transi, effraïé du tonnerre,
Se couvre d'une voute & se cache sous terre,
S'embusque de lauriers, fait les cloches sonner :*

*Son peché poursuivi, poursuit de l'estonner,
Il use d'eau lustralle, il la boit, la consomme*

En christeres infects, il fait venir de Rome

*Les cierges, les agnus que le Pape fournit,
Bouche tous ses conduits d'un charmé grain-benit :*

*Quand je voi composer une messe complete,
Pour repousser le Ciel, inutile amulette :*

*Quand la peur n'a cessé par les signes de croix,
Le brayer de Massé, ni le froc de François :*

*Tels spectres inconnus font confesser le reste,
Le peché de Sodome & le sanglant inceste*

Sont reproches joyeux de nos impures cours.

*Triste, je trancherai ce tragique discours,
Pour laisser aux Pasquils ces effroiables contes,
Honteuses veritez, trop veritables hontes.*

*Plustost peut-on conter dans les bords escumeux
De l'Océan chenu le sable, & tous les feux*

Qu'en paisible minuiet le clair Ciel nous attize,
L'air étant balié des froids soupirs de Bize:

Plustost peut-on conter du Printemps les couleurs,
Les feuilles des foreſts, de la terre les fleurs,

Que les infections qui tirent sur nos vestes
Du Ciel armé, noirci les meurtrieres tempestes:

Qu'on doute des secrets, nos yeux ont vû comment
Ces hommes vont bravant des femmes l'ornement,

Les putains de couleurs, les pucelles de gestes,

Plus de frisons tortus deshonnorent les testes

De nos mignons parez, plus de fard sur leurs teins

Que ne voudroient porter les honteuses putains;

On invente toujours quelque traitet plus habile

Pour effacer du front toute marque virile:

Envieux de la femme, on trace, on vient souiller

Tout ce qui est humain qu'on ne peut despoiller:

Les cœurs des vertueux à ces regards transissent,

Les vieillards advisez en leur secret gemissent:

Des femmes les mestiers quittez & mesprisez

Se font pour parvenir des hommes desguisez.

Au fit de ces fureurs ma fureur se consume,

Je laisse ce sujet, ma main quitte la plume,

Mon cœur s'estonne en soi, mon sourcil reſrongné,

L'esprit de son subiet se retire estoigné:

Ici je vai laver ce pappier de mes larmes:

Si vous preſtez vos yeux au reste de mes carmes,

Ayez encor de moi ce tableau plein de fleurs,

Qui sur un vrai ſubject s'esgaie en ses couleurs.

Vn pere, deux fois pere, emploia sa substance

Pour enrichir son fils des thresors de science.

*En couronnant ses jours de ce dernier dessein,
 Joieux, il espuit ses coffres & son sein,
 Son avoir & son sang : sa peine fut suivie
 D'heur, à parachever le present de la vie :*

*Il void son fils sçavant, adroict, industrieux,
 Méslé dans les secrets de Nature & des Cieux,
 Raisonnant sur les loix, les mœurs & la police:
 L'esprit sçavoit tout art, le corps tout exercice.
 Ce vieil François, conduict par une antique loy,
 Consacra cette peine & son fils à son Roy :*

*L'équippe, il vient en Cour : là cette ame nouvelle
 Des vices monstrueux, ignorante & pucelle,
 Void force hommes bien faicts, bien morgants, bien vestus,
 Il pense estre arrivé à la foire aux vertus,
 Prend les occasions qui sembloient les plus belles,
 Pour estaller premier ses intellectuelles:
 Se laisse convier, se conduisant ainsi
 Pour n'estre ni entrant ni retenu aussi,
 Toujours respectueux, sans se faire de feste:
 Il contente celui qui l'attaque & l'arreste,
 Il ne trouve auditeurs qu'ignorans envieux,
 Diffamans le sçavoir des noms ingenieux:
 S'il trouffe l'epigramme ou la stance bien faicte,
 Le voila descouvert c'est faict, c'est un Poète:
 S'il diét un mot salé, il est bouffon, ladin:
 S'il danse un peu trop bien, saltarin, baladin:
 S'il a trop bon fieurs, escrimeur il s'appelle:
 S'il prend l'air d'un cheval, c'est un salt-ain-bardette:
 Si avec art il chante, c'est un Musicien:
 Philosophe, s'il presse en bon Logicien:*

S'il frappe là dessus & en met un par terre,
C'est un fendent qu'il faut saller apres la guerre:
Mais si on sçait qu'un jour à part en quelque lieu
Il mette genouil bas, c'est un prieur de Dieu.
Cet esprit offensé dedans soi se retire,
Et comme en quelque coin se cachant il soupire.
Voici un gros amas qui emplit jusqu'au tiers,
Le Louvre de soldats, de braves chevaliers,
De noblesse parce : au milieu de la nuë
Marche un Duc, dont la face au jeune homme inconnuë
Le renvoie au conseil d'un page traversant,
Pour demander le nom de ce Prince passant:
Le nom ne le contente, il pense, il s'esmerveille,
Tel mot n'estoit jamais entré en son oreille:
Puis cet estonnement soudain fut redoublé,
Alors qu'il vit le Louvre aussitost depeuplé
Par le sortir d'un autre, au beau milieu de l'onde
De Seigneurs l'adorans comm' un Roy de ce Monde;
Notre nouveau venu s'accoste d'un vieillard,
Et pour en prendre langue il le tire à l'escart:
Là il apprit le nom, dont l'histoire de France
Ne lui avoit donné ne vent ne cognoissance:
Ce Courtisan grison, s'esmerveillant dequoi
Quelqu'un mesconnoissoit les mignons de son Roi,
Raconte leurs grandeurs, comment la France entiere,
Escabeau de leurs pieds, leur estoit tributaire:
A l'enfant qui disoit, sont-ils grands terriens
Que leur nom est sans nom par les historiens?
Il respond, rien du tout, ils sont mignons du Prince:
Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque Province?

Ont-ils par leurs conseils relevé un mal-heur?
Delivré leur pays par extreme vaille?
Ont-ils sauvé le Roy commandé quelque armee,
Et par elle gaigné quelque heureuse journee?
A tout fut respondu, mon jeune homme je croi
Que vous estes bien neuf, ce sont mignons du Roy.
Ce mauvais courtisan guidé par la colere
Gaigne logis & liét, tout vient à lui desplaire
Et repas, & repos: cet esprit transporté
Des visons du jour par idee infecté,
Void dans une lueur sombre, jaunaistre & brune,
Sous l'habit d'un rezeul l'image de Fortune,
Qui entre a la minuiét, conduisant des deux mains
Deux enfans nuds bandez: de ces freres germains
L'un se peint fort souvent, l'autre ne se void guere,
Pource qu'il a les yeux & le cœur par derriere:
La bravache s'avance, envoie brusquement
Les rideaux: elle accolle, & baize follement
Le visage effrayé: ces deux enfans estranges,
Sauter dessus le liét peignent des doids les franges.
Alors Fortune mere aux estranges amours
Courbant son chef paré de perles & d'atours,
Desploye tout d'un coup mignardises & langue,
Faiét de baizers les poinçts d'une telle harangue,
Mon fls qui m'as esté desrobé du berceau,
Pauvre enfant, mal-nourri, innocent jouvenceau,
Tu tiens de moy ta mere un assez haut courage,
Et j'ay veu aujourd'huy aux feux de ton visage,
Que le dormir n'auroit pris n'y cœur n'y esprits:
En la nuit qui suivra le jour de ton mespris.

Embrasse, mon enfant mal nourri par ton pere,
 Le col & les desseins de Fortune ta mere
 Comment mal conseillé, pipé, trahi, suis-tu
 Par chemins espineux la sterile vertu
 Cette sotte, par qui me vaincre tu essayes
 N'eut jamais pour loyer que les pleurs & les playes,
 De l'esprit & du corps les assidus torments,
 L'envie les soubsons & les bannissements:
 Qui pis est, le desdain: car sa trompeuse attente
 D'un vain espoir d'honneur la vanité contente:
 De la pauvre vertu l'orage n'a de port
 Qu'un havre tout vaseux d'une honteuse mort.
 Es-tu pointé envieux de ces grandeurs Romaines:
 Leurs rigoureuses mains tournerent par mes peines
 Dedans leur sein vaincu leur fer victorieux.
 Je t'espiois ces jours lisant, si curieux,
 La mort du grand Seneque & celle de Thrasee,
 Je lisois par tes yeux en ton ame embrasée
 Que tu enviois plus Seneque que Neron,
 Plus mourir en Caton que vivre en Ciceron,
 Tu estimois la mort en liberté plus chere
 Que tirer en servant une haleine precieuse:
 Ces termes specieux sont tels que tu concluds
 Au plaisir de bien estre ou bien de n'estre plus.
 Or sans te surcharger de voir les morts, & vies
 Des anciens qui faisoient gloire de leurs folies,
 Que ne vois-tu ton siecle, où n'aprehendes-tu
 Le succes des enfans aisnez de la vertu:
 Ce Bourbon qui, blessé, se renfonce en la presse
 Tost assommé, traîné sur le dos d'une asnesse:

L'Admiral pour jamais sans surnom trop connu,
Meurtri, précipité, traîné, mutilé, nu,
La fange fut sa voye au triomphe sacrée,
Sa couronne un colier, Mont-faucon son trophée,
Roy sa suite aux cordeaux, a la roue, aux poteaux,
Les plus heureux d'entre eux quitte pour les couteaux,
De ta Dame loyers, qui paye, contemptible,
De rude mort la vie hazardeuse & penible:
Lis, curieux, l'histoire en ne donnant point lieu,
Parmi ton jugement, au jugement de Dieu:
Tu verras ces vaillans en leurs vertus extremes
Avoir vescu gehennez & estre morts de mesmes,
Encor pour l'advenir te puis-je faire voir
Par laide des Demons au Magicien mirouer
Tels loyers reçus: mais ta tendre conscience
Te faict jetter au loin cette brave science.
Tu verrois des valeurs le bel or monnoyé,
Dont bien tost se verra le Parmesan payé,
En la façon que fut salarié Gonsalve,
Le brave Duc d'Autric & l'enragé Duc d'Albe.
Je voy un Prince Anglois courageux par excez,
A qui l'amour quitté fait un rude procez,
Licols, poisons, couteaux qui payent en Savoye
Les prompts executeurs: je voy cette monnoye
En France avoir son cours, je voy lances, eseus,
Cœurs & non des vainqueurs sous les pieds des vaincus:
O de trop de merite impiteuse memoire!
Je voy les trois plus hauts instrumens de victoire,
L'un à qui la colere a pu donner la mort,
L'autre sur l'eschafaut, & le tiers sur le bord.

Jette l'œil droit ailleurs, regarde l'autre bande,
 En large & beau chemin plus splendide & plus grande:
 Au sortir des berceaux ce prospérant troupeau
 A bien tasté des Arts, mais n'en prit que la peau:
 Eut pour borne ce mot, assez pour Gentil-homme,
 Pour sembler vertueux comme un singe fait l'homme:
 Ils ont veu des dangers assez pour en conter,
 Ils en content autant qu'il faut pour se vanter:
 Lisants ils ont pillé les pointes pour escrire:
 Ils sçavent en jugeant admirer ou soufrir,
 Louer tout froidement, si ce n'est pour du pain,
 Renier son salut quand il y va du gain:
 Barbets des favoris, premiers a les connoistre,
 Singes des estimez, bons Echos de leur maistre:
 Voila a quel sçavoir il te faut limiter
 Que ton Esprit ne puisse un loup irriter:
 Il n'ayme pas son juge, il le frappe en son ire:
 Mais il est amoureux de celui qui l'admire.
 Il reste que le corps comme l'accoustrement
 Soit aux loix de la Cour, marcher mignonement,
 Trayner les pieds, mener les bras, hocher la teste,
 Pour bransler a propos d'un pennache la creste,
 Garnir & bas & haut de roses & de nœuds,
 Les dents de muscadins, de poudre les cheveux:
 Fais-toi dedans la foule une importune voye,
 Te monstre ardent à voir afin que l'on te voye,
 Lance regardz tranchants pour estre regardé,
 Le teint de blanc d'Espagne & de rouge fardé,
 Que la main que le sein y prennent leur partage,
 Couvre d'un parasol en esté ton visage,

Icette (comme effrayé) en femme quelque cris,
 Mesprise ton effroy par un traistre soubzris,
 Fais-le begue, le las d'une voix molle & claire,
 Ouvre ta languissante & pesante paupiere,
 Sois pensif, retenu, froid, secret & finet:
 Voila pour devenir grace du Cabinet,
 A la porte duquel laisse Dieu cœur & honte,
 Ou je travaille en vain en te faisant ce conte:
 Mais quand ton fard sera par le temps decelé,
 Tu auras l'œil rougi, le crane sec, pelé:
 Ne sois point affranchi par les ans du service,
 Ny du joug qu'avoit mis sur ta teste le vice:
 Il faut estre garçon pour le moins par les vœux,
 Qu'il n'y ait rien en toi de blanc que les cheveux:
 Quelque jour tu verras un chauve, un vieux eunuque
 Faire porter en Cour aux hommes la perruque:
 La saison sera morte a toutes ces valeurs,
 Vn servile courage infectera les cœurs,
 La morgue fera tout, tout se fera pour l'aise
 Le haussécol sera changé en portefraise.

Ne reviens a ce siecle où nos mignons vieilliss
 A leur dernier mestier voiez & accueillis
 Pipent les jeunes gens, les gagnent les courtisent,
 Eux, autresfois produicts, à la fin les produisent,
 Faisans plus aduisez moins glorieux que toy
 Par le cul d'un coquin chemin au cœur d'un Roy.

Ce fut assez, c'est là que rompit patience
 La vertu qui de l'huis escoutoit la science
 De Fortune: si tost n'eut sonné le loquet,
 Que la folle perdit l'audace & le caquet.

Ell' avoit apporté une clarté de Lune,
 Voici autre clarté que celle de Fortune :
 Voici un beau Soleil qui , de rayons dorez
 De la chambre & du liét vid les coins honorez
 La vertu paroissant en matrosne vestue ;
 La mere & les enfans ne l'eurent si tost veüe ,
 Que chascun d'eux changea en Damon decevant ,
 De Damon en fumee , & de fumee en vent ,
 Et puis de vent en rien : cette hostesse derniere
 Prit au chevet du liét pour sa place une chaire :
 Saisit la main tremblante a son enfant transi ,
 Par un chaste baiser l'asseure & dit ainsi .

Mon fils n'attends de moy la pompeuse harangue
 De la fausse Fortune , aussi peu que ma langue
 Fascine ton oreille & mes presents tes yeux :
 Je n'esclatte d'honneur ni de dons precieux ,
 Je foule ces beautez desquelles Fortune use
 Pour ravir par les yeux une ame qu'elle abuse :
 Ce lustre de couleurs est l'esmail qui s'espand
 Au ventre & a la gorge & au dos du serpent :
 Tire ton pied des fleurs sous lesquelles se cœuvre ,
 Et avec soy la mort la glissante cœuvre .
 J'ay voulu pour ta preuve un jour te despoüiller ,
 Voir sur ton sein les morts , & siffler & grouiller :
 Sur toi , race du Ciel , ont esté inutiles
 Les fissons des aspics ainsi que sur les Psylles :
 Le Ciel faict ainsi choix des siens qui , sains & forts ,
 Sont a preuve du vice & triomphent des morts :
 Psylle bien approuvé , leve plus haut ta veüe ,
 Et veux faire voler ton esprit sur la nue .

Que tu voie la terre en ce poinct que la vid
Scipion quand l'amour de mon nom le ravit,
Ou mieux d'où Coligni se rioit de la foule
Qui de son tronc roullé se jouoit à la boulle,
Parmi si hauts plaisirs, que mesme en lieu si doux
De tout ce qu'il voioit il n'entroit en courroux:
Vn jeu lui fut des Rois la sottie perfidie,
Comique le succez de la grand tragedie:
Il vid plus, sans colere, un de ses enfans chers
Degenere lecher les pieds de ses bouchers:
Là ne s'estime rien des regnes l'excellence,
Le Monde n'est qu'un poix, un atome la France,
C'est là que mes enfans dirigent tous leurs pas,
Dés l'heure de leur naistre à celle du trespas,
Pas qui foulent sous eux les beautez de la terre,
Cueillans les vrais honneurs & de paix & de guerre,
Honneur au poinct duquel un chacun se deçoit:
On perd bien tost celui qu'aifement on reçoit:
La gloire qu'autrui donne est par autrui ravie,
Celle qu'on prend de soi vit plus loing que la vie:
Cerche l'honneur, mais non celui de ces Mignons,
Qui ne mordent au loup, bien sur leurs compagnons:
Qu'ils prennent le duvet, toi la dure & la peine,
Eux le nom de mignons, & toy de capitaine:
Eux le musc, tu auras de la meche le feu:
Eux les jeux, tu auras la guerre pour ton jeu.
Pranne donc ton courage à propos la carriere,
Et que l'honneur qui faiet que tu laisses arriere
La lie du bas peuple & l'infame boubrier,
Soit la gloire de Prince, & non pas de barbier:

*Car c'est l'humilité qui à la gloire monte,
 Le faux honneur acquiert la véritable honte.
 Puis que ton cœur Roial veut s'asservir aux Rois,
 Va suivre les labeurs du Prince Navarrois:
 Et là tu trouveras mon logis chez Anange,
 Anange que je suis & (qui est chose estrange)
 Là où elle n'est plus, aussi tost je ne suis:
 Je l'aime en la chassant, la tuant je la suis:
 Là où elle prend pied la pauvrete m'appelle:
 Je ne puis m'arrester n'y sans n'y avec elle:
 Je crains bien que l'ayant bannie de ce Roy
 Tu n'y pourras plus voir bien tost elle ni moy.
 Là tu imiteras ces eslevez courages
 Qui cherchent les combats au travers des naufrages:
 Là est le choix des cœurs & celui des esprits:
 Là moi-mesme je suis de moi-mesme le prix,
 Bref là tu trouveras par la perseverancé
 Le repos au labeur, au peril l'assurance.
 Va, bien heureux, ie suis ton conseil, ton secours,
 L'offense ton courage avec si long discours.*

*Que je vous plains, esprits, qui au vice contraires
 Endurez de ces cours les sejours necessaires!
 Heureux, si non infects en ces infections,
 Rois de vous vous regnez sur vos affections:
 Mais quoy que vous pensez gagner plus de louange
 De sortir impolus hors d'une noire fange,
 Sans tache hors du sang, hors du feu sans brusler:
 Que d'un lieu non souillé sortir sans vous souiller:
 Pourtant il vous seroit plus beau en toutes sortes
 D'estre les gardiens des magnifiques portes*

De ce temple Eternel de la maison de Dieu,
Qu'entre les ennemis tenir la premier lieu,
Plutost portez la croix, les coups & les injures,
Que des ords cabinets les clefs a vos ceintures:
Car Dieu pleut sur les bons, & sur les vicieux,
Dieu frappe les meschans & les bons parmi eux.

Fuiez Lots de Sodome & Gomorre bruslantes,
N'ensevelissez pas vos ames innocentes.
Avec ces reprouvez: car combien que vos yeux
Ne froncent le sourcil encontre les hauts Cieux,
Combien qu'avec les Rois vous ne hochiez la teste
Contre le Ciel esmeu armé de la tempeste:
Pource que des Tyrans le support vous tirez,
Pource qu'ils sont de vous comme Dieux adorez
Lors qu'ils veulent au pauvre & au juste mesfaire,
Vous estes compagnons du mesfait pour vous taire
Lors que le fils de Dieu vengeur de son mespris,
Viendra pour vandanger de ces Rois les Esprits,
De sa verge de fer brisant, espouvantable,
Ces petits Dieux enfléz en la terre habitables.
Vous y serez compris. Comme lors que l'esclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chesnes resistans & les cedres superbes:
Vous verrez là deffous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'escurieu, en son aire l'oiseau,
Sous ce daix qui changeoit les gresles en roses,
La bauge du sanglier, du cerf la reposee,
La ruche de l'abeille & la loge au berger,
Avoir en part à l'ombre, avoir part au danger.

LA CHAMBRE DOREE.

LIVRE III.



*V' Palais flamboyant, du haut Ciel empiree
Reluit. L'Eternité en presence adree
Par les Anges heureux : trois fois trois rāgs
de vens,*

Puissance du haut Ciel, y assistent servans :

*Les Sainctes legions sur leurs pieds toutes prestes
Levent aux pieds de Dieu leurs precieuses testes
Sous un clair pavillon d'un grand arc de couleurs,
Au moindre clin de l'œil du Seigneur des Seigneurs
Ils partent de la main : ce troupeau sacré vole
Comme vent descoché au vent de la parole,
Soit pour estre des Sainctes les bergers curieux,
Les preserver de mal, se camper autour d'eux,
Leur servir de flambeau en la nuit plus obscure,
Les defendre d'injure, & destourner l'injure
Sur le chef des Tyrans : soit pour d'un bras armé
Desployer du grand Dieu le courroux animé :
D'un rotelas ondé, d'une main juste & forte
L'un defend aux pecheurs du Paradis la porte :
Un autre fend la mer : par l'autre sont chargez
Les pauvres de thresors, d'aise les affligez,
De gloire les honteux, l'ignorant de science,
L'abbatu de secours, le transi d'esperance.*

Quelqu' autre va trouver un Monarque en haut lieu,
 Bardé de mille fers, & au nom du grand Dieu,
 Assuré, l'espouvante : esleve, l'extermine.
 Le fait vif devorer à la salle vermine.
 L'un veille un règne entier, une ville, un chasteau,
 Vne personne seule, un pasteur, un troupeau :
 Gardes particuliers de la troupe fidele.
 De la maison de Dieu ilz sentent le vray zele
 Portent dedans le Ciel leurs larmes, les soupirs
 Et les gemissemens des bien-heureux Martyrs.

A ce Throsne de gloire arriva gemissante
 La Iustice fuitive en sueurs pantelante,
 Meurtrie & deschirée aux yeux serains de Dieu,
 Les Anges retirez lui aians donné lieu.
 La pauvreté couvrant sa face desolée
 De ses cheveux trempés faisoit, eschevelée,
 En voille entre elle & Dieu, puis soupirant trois fois
 Elle pousse avec peine & à genoux ces voix.

Du plus bas de la terre, & du profond du vice
 Vers toi j'ai mon recours, te voici, ta Iustice
 Que sage tu choisis pour le droit enseigner,
 Que Roine tu avois transmise pour regner.
 La voici à tes pieds en piece deschirée,
 Les humains ont meurtri sa face reveree
 Tu avois en sa main mis le glaive tranchant
 Qui aujourd'hui forcene en celle du meschant.
 Remets ô Dieu ta fille en son propre heritage,
 Le bon sente le bien, le meschant son ouvrages
 L'un recoive le prix, l'autre le chastiment,
 Afin que devant toi, chemine droitement.

La terre ci après : baïsse en elle ta face,
Et par le poing me loge en ma premiere place.

A ces mots intervient la blanche Picté,
Qui de la terre ronde au haut du Ciel vouté
En courroux s'envola, de ses luisantes ailes
Elle accreut la lueur des voutes éternelles.
Ses yeux étinceloient de feux & de courroux :
Elle s'avance a coup, elle tombe a genoux,
Et le juste despit qui sa belle ame affole
Lui fit dire beaucoup en ce peu de parole.

La terre est elle pas ouvrage de ta main ?
Elle se mesconnoist contre son Souverain :
La felonnie blasphème, & l'aveugle insolente
S'endurcit & ne ploye a ta force puissante.
Tu la fis pour ta gloire, à ta gloire deffaiets
Celle qui m'a chassé. Sur ce point vint la Paix,
La paix fille de Dieu. J'ai la terre laissée
Qui me laisse (dict elle) & qui m'a dechassée.
Tout y est abruti, tout est de moi quitté
En sommeil l'estargie, d'une tranquillité
Que le monde chérit, & n'a pas connoissance
Quelle est fille d'Enfer, guerre de conscience,
Fausse paix qui vouloit desrober mon manteau
Pour cacher dessous lui le feu & le conteau,
Apporter dans le sein des agneaux de l'Eglise
Et la guerre & la mort qu'un nom de paix desguise.

A ces mots le troupeau des esprits fut ravi :
Ce propos fut repris, & promptement suivi
Par les Anges, desquels la plaintive prière
Esmeut le front du Juge & le cœur du vrai Père.

Ils s'amentent ensemble, & firent, gemissans,
Fumer cette prison d'un précieux encens.

Grand Dieu, devant les yeux duquel ne sont cachées
Des cœurs plus endurcis les premières pensées,
Desploye ta pitié en ta justice, & fais
Trouver mal au meschant, au paisible la paix:
Tu voy que les Geants, foibles Dieux de la terre,
En tes membres te font une insolente guerre,
Que l'innocent perit par l'inique tranchant,
Par le couteau qui doit effacer le meschant:
Tu voi du sang des tiens les rivières changées,
Se rir les meschans des ames non vangees,
Ton nom foulé aux pieds, nom que ne peut nommer
L'atheïste, sinon quand il veut blasphemer:
Ta patience rend son entreprise ferme,
Et tes jugemens sont en mespris pour le terme:
Ne void ton œil vengeur esclatter en tous lieux
Sur ses tendres agneaux les effrayables feux?
Dont l'ardeur par les tiens se trouve consumée,
Et nous sommes lassés d'en boire la fumée:
Tes patiens tesmoins souffrent sans pleurs & cris,
Et sans trouble le mal qui trouble nos esprits:
Nous sommes immortels, peu s'en faut que ne meure
Chacun qui les visite en leur noire demeure,
Aux puantes prisons où les saints Relateurs
Quand nous les consolons nous sont consolateurs.
Là les bandes du Ciel humbles, agenouillées
Presenterent à Dieu mil ames despoillées
De leur corps par les feux, les cordes, les couteaux,
Qui, libres au sortir des ongles des bourreaux,

Toutes blanches au feu volent avec les flammes,
Pures dans les Cieux, purs, le beau pays des ames,
Passent L'Ether, le feu, percent le beau des Cieux,
Les orbes tournoyans sonnent, harmonieux:

A eux se joînt la voix des Anges de lumiere,
Qui menent ces presens en leurs places premieree:
Avec elles voloyent, comme troupes de vents,
Les prières, les cris & les pleurs des vivants,
Qui du nuage espais d'une amere fumee
Fit des nareaux de Dieu sortir l'ire alumee.

De mesme en quelques lieux vous pouvez avoir leu,
Et les yeux des vivants pourroient bien avoir veu
Quelque Empereur ou Roy tenant sa Cour planiere
Au milieu des festins, des combats de barriere,
En l'esclat des plaisirs, des pompes: & alors
Qu'à ces Princes cheris il monstre ses tresors,
Voici entrer à coup une vefve exploree
Qui foule tout respect, en dueil demesuree;
Qui conduict le corps mort d'un bien aimé maxir:
On porte d'un enfant le visage meurtir,
Fait de cheveux jonchee, accorde à sa requeste
Le trouble de ses yeux, qui trouble ceste feste:
La troupe qui la voit change en plainte ses rûs,
Elle change leur chants en l'horreur de ses cris:
Le bon Roi quitte lors le sceptre & la seance,
Met l'espee au costé & marche à la vengeance.

Dieu se leve en courroux & au travers des Cieux
Perça, passa son chef à lesclair de ses yeux,
Les Cieux ce sont fendus tremblans, suans de craincte:
Les hauts monts ont croullé cette Majesté sainte,

Paroissant fit trembler les simples Elements,
 Et du monde esbranla les stables fondemens:
 Le tonnaire grondant frappa cent fois la nuë:
 Tout s'enfuit, tout s'éstonne & gemit à sa veüe:
 Les Rois qui l'ont haï laissent cheoir, passissants,
 De leurs sanglantes mains les sceptres rougissants:
 La mer suit & ne pût trouver une cachette:
 Devant les yeux de Dieu les vents n'ont de retraite
 Pour parer ses fureurs: l'Univers arresté
 Adore en fremissant sa haulte Majesté:
 Et lors que tout le Monde est en fraieur ensemble,
 Il n'y a rien ça bas si ferme qui ne tremble:
 Les Chrestiens seulement affligez sont ouïs
 D'une voix de louange & d'un Pseaume esjouis,
 Au tocquement des mains faire comme une entree
 Au Roy de leur secours & victoire assuree:
 Le meschant le sentit plein despourvement,
 Mais le bon le connut plein de contentement.

Le Tout-puissant plana sur le hault de la nuë
 Long temps, jettant le feu & l'ire de sa veüe
 Sur la terre: & voici, le Tout-voiant ne void,
 En tout ce que la terre en son orgueil avoit,
 Rien si près de son œil que la brave rencontre
 D'un gros amas de tours qui eslevé se monstre
 Dedans l'air plus hautain: cet orgueil tout nouveau
 De pavillons dorez faisoit un beau chasteau
 Plein de lustre & d'esclat, dont les cimes poinctues,
 Braves, contre le Ciel mipartissoient les nues:
 Sur ce premier object Dieu teint longuement l'œil,
 Pour de l'homme orgueilleux voir l'ouvrage & l'orgueil:

Il void les vents esmeus, postes du grand Eole,
 Faire en virant gronder la giroüette folle:
 Il descend, il s'approche, & pour voir de plus près
 Il met le doigt qui juge & qui punit après,
 L'ongle dans la paroi, qui de loin reluisante
 Eut la face & le front de brique rougissante:
 Mais Dieu trouva l'estoffe & les durs fondemens
 Et la pierre commune a ces fiers bastimens
 D'os de testes de morts, au mortier execrable,
 Les cendres des bruslez avoyent servi de sable,
 L'eau qui les detrempoit estoit du sang versé,
 La chaux vive dont fut l'edifice enlacé
 Qui blanchit ces tombeaux & les salles si belles,
 C'est le mélange cher de nos tristes moëlls.

Les Poëtes ont feint que leur Dieu Jupiter
 Estant venu du Ciel les hommes visiter,
 Punit un Lycaon mangeur d'homme execrable,
 En le changeant en loup à sa tragique table:
 Dieu voulut visiter cette roche aux lions,
 Entra dans la taniere & vit ces Lycaons,
 Qui lors au premier mets de leurs tables exquises
 Estoiert servis en or, avoient pour friandises:
 Des enfans desguisez: il trouva la dedans
 Des loups cachez aians la chair entre les dents.
 Nous avons parmi nous cette gent Canibale;
 Qui de son vif gibier le sang tous chaud avale,
 Qui au commencement par un trou en la peau
 Succe sans escorcher le sang de son troupeau,
 Puis acheve le reste, & de leurs mains fumantes
 Portent à leurs palais bras & mains innocentes,

Font leur chair de la chair des orphelins occis :
 Mais par desguisemens comme par un hachis,
 Oflans l'horreur du nom cette brute canaille
 Fait tomber sans effroi entrailles dans entraille,
 Si que des l'œuf rompu, Thiestes en repas,
 Tel s'abeche d'humain qui ne le pense pas,
 Des tairs des condamnez & coupables sans coupes
 Ils parent leurs buffets, & font tourner leur coupes,
 Des os plus blancs & nets leurs meubles marquetez
 Resjouissent leurs yeux de fines cruautés :
 Ils hument à longs traits dans leurs coupes dorées-
 Suc, lait, sang & sueurs des vefves explorees,
 Leur barbe s'en parfume, & aux fins du repas,
 Ivres, vont degouttant cette horreur contre bas :
 De si aspres forfaitets l'odeur n'est point si forte
 Qu'ils ne facent dormir leur conscience morte
 Sur des matras enflez du poil des orphelins,
 De ce piteux duvet leurs oreillers sont plains :
 Puis de sa tendre peau faut que l'enfant vestisse
 Le meurtrier de son pere en tilire de justice :
 Celle qu'ils ont fait vefve arrache ses cheveux
 Pour en faire un tissu horrible & precieux :
 C'est le dernier butin que le voleur desrobe
 A faire paremens de si funeste robe.

Voila en quel estat vivoyent les justiciers
 Aux meurtriers si benins, des benins les meurtriers
 Tesmoins du faux tesmoin, les pleiges des faussaires,
 Receteurs des larrons, maquereaux d'adultaires,
 Mercenaires, vendans la langue, la faveur,
 Raison, auctorité, ame, science & cœur.

Encor salut-il voir cette chambre doree,
De justice jadis, d'or maintenant parée
Par dons, non par raison: là ce void decider
La force & non le droit, la voit-on presider
Sur un throsne eslevé l'Injustice impudente,
Son parement estoit d'escarlate sanglante
Qui goutte sans repos, elle n'a plus aux yeux
Le bandeau des Anciens mais l'esclat furieux.
Des regards fourvoyans, inconstamment se vire
En peine sur le bon, en loier sur le pire:
Sa balance aux poix d'or trebusche faussement:
Près d'elle sont assis au liét de jugement
Ceux qui peuvent monter par marchandise impure,
Qui peuvent commencer par notable parjure,
Qui d'ame & de salut ont quitté le souci:
Vous les verrez depeints au tableau que voici.

A gauche avoit seance une vieille harpye,
Qui entre ses genoux grommeloit, acroupie:
Comptoit & racomptoit, aprochoit de ses yeux
Noirs, petits, enfoncez les dons plus precieux
Qu'elle recache au plis de sa robe rompue:
Ses os en mille endroits repoussans sa chair nue,
D'ongles rouillez, crochus son tappi tout casé
A tout propos panchant par elle estoit dressé:
L'avare en mangeant tout est tousjours affamee:
La Justice à ses pieds, en portraict diffamee,
Lui sert de marchepied: là soit à droit à tort
Le riche à la vengeance & le pauvre à la mort.

A son costé triomphe une peste plus belle,
La jeune Ambition folle & vaine-cervelle,



A qui les yeux flambeaux, énflez, sortent du front.
 Impudent, enlevé, superbe, fier & rond,
 Aux sourcils rehaussez: la prudente & rusée
 Se pare d'un manteau de toile d'or frisée,
 Alors qu'elle trafique & pratique les yeux
 Des dames, des galands & des luxurieux:
 Incontinent plus simple elle vest, desguisée,
 Un modeste maintien, sa manteline usée:
 Devant un cœur hautain rude à l'Ambition,

Tout servil pour gagner la domination:
 Une perruque feinte en vieille elle appareille,
 C'est une Alcine fausse & qui n'a sa pareille,
 Soit à se transformer ou cognoître comment
 Doit la commediante avoir l'accoustrement:
 La gloire la plus grande est sans gloire paroître,
 L'Ambition se tue en ce faisant cognoître.

L'on void en l'autre siège estriper les serpents,
 Les crapaux, le venin entre les noires dents
 Du conseiller suivant: car la mimorte Envie
 Sort des Rochers hideux & traîne là sa vie.

On cognoist bien encor ceste teste sans front,
 Pointue en pyramide & cet œil creux & rond,
 Ce nez tortu, plissé, qui sans cesse marmotte,
 Rid à tous en faisant de ses doits la marotte.

Là de ses yeux esmeus esmeut tout en fureur.
 L'ire empourpree: il sort un feu qui donne horreur.
 De ses yeux ondoyans, comme au travers la glace
 D'un chrystal se peut voir d'un gros rubi la face:
 Ella dans la main droicte un poignard asseché
 De sang qui ne s'efface, elle le tient caché.

Deffous un voile noir, duquel elle est pourveüe
 Pour offusquer de soy & des autres la veüe,
 De peur que la pitié ne volle dans le cœur
 Par la porte des yeux. Puis la douce Faveur
 De ses yeux affetez chascun pipe & regarde,
 Fait sur les fleurs de lis des bouquets, la mignarde
 Oppose ses beantez au droict, & aux flatteurs
 Donne à baizer l'azur, non à sentir ses fleurs.

Comment d'un pas douteux en la trouppes Bacchante,
 Estourdie au matin, sur le soir violante,
 Porte dans le Senat un tizon enflambé,
 Folle, au front cramoisi, nez rouge, teint plombé,
 Comment l'Yvrongnerie en la foule eschauffee
 N'oiant les douces voix met en pieces Orfee,
 A l'esclat d'un cornet d'un vineux Evoué,
 Bruit un arrest de mort d'un gosier enroué?

Il y falloit encor cette seiche, tremblante,
 Rasle, aux yeux chasteux, de qui la peur s'augmente
 Pour la diversité des remedes cerchez:
 Elle va traffiquant de peché sur pechez,
 A pris faict d'un chascun veut paier Dieu de fueilles,
 De mots non entendus bat l'air & les oreilles:
 Ceinture, doids & sein sont plains de grains benits,
 De comptes, de bougie & de bagues fournis:
 Le temple est pour ses fats, la boutique choisie
 Maquerelle aux autels, telle est l'Hypocrisie
 Qui parle doucement: puis sur son dos bigot
 Va par zelle porter au buscher un fagot.

Mais qu'elle est cette teste ainsi longue en arriere,
 Aux yeux noirs, enfoncez sous l'espeffe paupiere,

*Si ce n'est la Vengeance au teint noir, palissant,
Qui croist & qui devient plus forte en vieillissant.*

*Que tu changes soudain, tremblante Jalousie,
Passe comme la mort, comme feu cramoisie:
A la crainte, à l'espoir tu souhaitte cent yeux,
Pour à la fois percer cent sujets & cent lieux:
Si tu sens lesquilon de quelque conscience,
Tu te metz au devant, tu trouble, tu t'avance,
Tu encheris du tout & ne laisse de quoi
Ton scelerat voisin se pousse devant toi.*

*Cette fresle beauté qu'un vermeillon desguise
A l'habit de changeant, sur un costé assise:
Ce fin cuir transparant qui trahit sous la peau
Mainte veine en serpent, maint arthere nouveau:
Cet œil l'ousche brillant n'est-ce pas l'Inconstance?*

*Sa voisine qui enfle une si lourde panse
Ronfle la joue en paume & d'un acier rouillé
Arme son estomac, de qui l'œil resveillé
Semble dormir encor ou n'avoir point de vie:
Endurcie, au teint mort, des hommes ennemie,
Pachudermie de corps, d'un esprit indompté,
Astorge, sans pitié, c'est la Stupidité.*

*Ou fuis-tu en ce coin, Pauvreté demi vive?
As-tu la chambre d'or pour l'hopital, chetive,
Asyle pour fuir la poursuivante faim?
Veux-tu poistrir de sang ton execrable pain?
Ose ici mendier ta rechigneuse face,
Et faire de ses lis tapis a ta besace?*

*Et puis pour couronner ceste liste de Dieux
Ride son front estroit, offusqué de cheveux,*

*Present des Courtisans, la cheveche du reste,
 L'ignorance qui n'est la moins fascheuse peste:
 Ses petits yeux charnus sourcilient sans repos,
 Sa grand bouche demeure ouverte à tous propos,
 Elle n'a sentiment de pitié ni misere:
 Toute cause lui est indifferente & claire,
 Son livre est le commun, sa loi ce qu'il lui plaît:
 Elle dit ad idem puis demande que c'est.*

*Sur l'autre banc paroist la contenance enorme,
 D'une impiteuse More, à la bouche difforme,
 Ses levres a gros bords, ses yeux durs de travers,
 Flambans veineux, tremblans, ses naseaux hauts, ouvers,
 Les sourcils joints, espais, sa voix rude, enrouée;
 Tout convient à sa robe à l'espaule noïee
 Qui couvre l'un des bras gros & nerveux & courts,
 L'autre tout nud paroist semé du poil d'un ours:
 Ses cheveux mi-bruslez sont frisez comme laine,
 Entre l'œil & le nez s'enfle une grosse veine,
 Un portraict de pitié a ses pieds est jetté:
 Dessus ce throsne sied ainsi la Cruauté.*

*Après la Passion, aspre fusil des ames,
 Porte un manteau glacé sur l'estomac de flammes:
 Son cuir trop deslié, tout doublé de fureurs,
 Changé par les objects en diverses couleurs:
 La brusque sans repos brusle en impatience,
 Et n'attend plus son tour à dire sa sentence.*

*La Haine partisane envoie avec courroux:
 Ses regards aux avis qui lui semblent trop doux,
 Menace pour raisons ou du chef ou du maistre:
 Ce qui n'est violent est criminel ou traistre:*

Encores en changeant d'un & d'autre costé
 Tient là son rang la fade & fotte Vanité
 Qui porte au sacré lieu tout a nouvelle guise,
 Ses cheveux Affriquains, les chausses en valise,
 La rotonde, l'empoix, double colet perdu,
 La perruque du crin d'un honneste pendu,
 Et de celui qui part d'une honteuse place
 Le poulet enlacé autour du bras s'enlace,
 On l'ouvre aux compagnons, tout y sent la putain,
 Le geste effeminé, le regard incertain:
 Fard & ambre par tout, quoi qu'en la sainte chambre
 Le fard doit estre laid, puant doit estre l'ambre,
 Maschant le muscadin: le begue on contrefaict,
 On fait paigne des mains, la gorge s'y desfaict,
 Sur l'espaule se joue une longue moustache:
 Par fois le conseiller devient soldat bravache,
 Met la robe & l'estat à repos dans un coin,
 S'arme d'esprons dorez pour n'aller gueres loin,
 Se fourre en un berlan, d'un procez il renvie,
 Et s'il faut s'acquitter fait reste d'une vie,
 Le tout pour acquerir un vent moins que du vent,
 La Vanité s'y trompe, & c'est elle souvent
 Qui, voulant plaire à tous, est de tous mesprisee:
 Mesmes la Servitude, à la teste rasée,
 Sert sur le tribunal ses maistres, & n'a loy
 Que le juste plaisir ou desplaisir d'un Roy.

Voici dessus les rangs une autre courtisane,
 Dont l'œil est attrayant & la bouche est profane:
 Preste beante à tout, qui rid & ne rid point,
 Qui n'a de serieux n'y de feur un seul point,

C'est la Bouffonnerie imperieuse, folle:

Son infame boutique est pleine de parole

Qui delecte l'oreille en offensant les cœurs:

Par elle ce Senat est au banc des moqueurs.

Il se faut bien garder doublier en ce compte

Le front de passereau, sans cheveux & sans honte,

De la chauve Luxure, à qui l'objet nouveau

D'une beauté promise à mis les yeux en eau:

Elle a pour faict & droict & pour l'ame l'idee

Du but impatient d'une putain fardee.

Et que faict la Foiblesse au Tribunal des Rois?

Car tout lui sert de crainte, & ses craintes de loix:

Elle tremble, elle espere, elle est rouge, elle est blesme:

Elle ne porte rien & tombe sous soi-mesme.

Faut-il que cette porque y tienne quelque rang?

La Paresse accroupie au marchepied du banc,

Qui le menton au sein, les mains à la pochette,

Feint de voir & sans voir juge sur l'etiquette.

Quel Damon sur le droict par force triomphant,

Dans le rang des vieillards à logé cet enfant?

Quel Senat d'escoliers, de bouillante cervelles

Qu'on choisit par exprès aux causes criminelles?

Quel faux astre produit en ces fades saisons

Des conseillers sans barbe & des l'acquais grisons:

La leunesse est ici un juge d'avanture,

A sein deboutonné, qui sans loi ni ceinture

Rit en faisant virer un moullinet de noix:

Donne dans ce conseil sa temeraire voix,

Resue au jeu, court ailleurs, & respond tout de mesmes

Des advis esgarez à l'un des deux extremes:

Son nom seroit Hebe si nous estions Paiens:
 C'est cet esprit qui ment par chauds & prompts moienx
 Nos jeunes Roboans à une injuste guerre:
 C'est l'eschanson de sang pour les Dieux de la terre.
 Là, sous un sein d'acier, tient son cœur en prison
 La taciturne, froide & lasche Trahison,
 De qui l'œil esgaré à l'autre ne s'affronte:
 Sa peau de sept couleurs faict des taches sans compte
 De voix sonore & douce & d'un ton féminin
 La magique en l'oreille attache son venin,
 Prodigue avec serment, chère & fausse monnoie
 Et des ris de despit & des larmes de joie.

Sans desir, sans espoir à volé dans ce train
 De la plus vile boüe au throsne souverain,
 Qui mesme en s'y voyant, encor ne si peut croire
 L'insolence camusè & honteuse de gloire:
 Tout vice fasche autrui, chascun le veut oïster
 Mais l'insolent ne peut (ai-mesme se porter.

Quel monstre voi-je encor? une dame bigotte
 Maquerelle du gain, malicieuse & sotte
 Nulle peste n'offusque & ne trouble si fort
 Pour subvertir le droit, pour establir le tort,
 Pour jetter dans les yeux des juges la poussiere
 Que cette enchanteresse autresfois estrangere:
 Son habit de couleurs & chiffre bigarré,
 Sous un vieil chapperon un gros bonnet carré:
 Ses faux poids, sa fausse aulne & sa regle tortue
 Deschiffrent son enigme & la rendent connue
 Pour present que d'Enfer la Discorde à porté
 Et qui difforme tout, c'est la Formalisé.

Erreur d'autorité, qui par normes enormes
Oste l'estre à la chose au contraire des formes:

Qui la hait, qui la fuit n'entend pas le palais.

(Honorable reproche à ces doctes Harlais,

De Thou, Gillot, Thurin, _____

_____ & autres que je laisse

Innunes de ces maux horsmis de la foiblesse,

Foiblesse qui les rend esclaves & contrainsts,

Bien que tordans le col, faire signe des mains,

Ce qu'abhorre le sens & puis l'ame tourmente)

Cette formalité eut pour pere un Pedante,

Vn Charlatan vendeur, porteur de rogatons

Qui devoit de son dos user tous les bastons.

Au dernier coin se sied la miserable Crainte

Sa passissante veüe est des autres esteinte,

Son œil morné & transi en voiant ne void pas,

Son visage sans feu a le teint du trespas:

Alors que tout son banc en un amas s'assemble,

Son advis ne dit rien qu'un triste oui qui tremble:

Elle a sous un texin la plaie où le Mal-heur

Ficha ses doïds crochus pour lui oster le cœur.

Mais encor pour mienx voir entiere la boutique

Où de vie & de biens l'Injustice traffique,

L'occasion s'offrit que Henri second Roi

En la Mercuriale ordonna par sa loi

Le feu pour peine deüe aux ames plus constantes:

Là parurent en corps & en robes sanglantes

Ceux qui furent jadis Juges & Senateurs,
 Puis du plaisir des Rois lasches executeurs:
 De la se peut la Cour, en se faisant esgalle
 A Mercure magreau, dire Mercurialle,
 Ce jour nos Senateurs à leur maistre vendus
 Lui presterent serment en esclaves tondus.

Ce Palais du grand Juge avoit tiré la veüe
 Par le lustre & l'esclat qui brilloit dans la nue:
 En voici un second, qui se fit par horreur
 Voir de tous Empereurs au supreme Empereur,
 Un funeste chasteau, dont les tours assemblees
 Ne monstroient par dehors que grilles redoublées,
 Tout obscur, tout puant, c'est le Palais le fort
 De l'inquisition, le logis de la mort:
 C'est le taureau d'airain dans lequel sont esteintes
 Et les justes raisons & les plus tendres plaintes:
 La mesme aux yeux de Dieu l'homme veut estouffer
 La priere & la foi, c'est l'abregé d'Enfer:
 Là parmi les crapaux en devinant leurs fautes
 Trempent les enchainez, des prisons les plus hautes
 Est banni le sommeil: car les grillons ferrez
 Sont les tapis velus & matras embourrez:
 La faim plus que le feu esteint en ces tanières
 Et la vie & les pleurs des ames prisonnières:
 Dieu au funeste jour de leurs actes plus beaux
 Voit leurs Throſnes levez, l'amas de leurs poſteaux,
 Les arcs, les eschaffaux dont la pompe estoſſee
 Des paremens dorez preparoit un Trophee:
 Puis il vid desmarcher à trois ordres divers
 Les rangs des condamnés, des ſubſſimés, des ſuſſimés.

Dessous ces paremens les heritiers insignes
 Du manteau, du roseau & couronne d'espines,
 Portent les Diables peints, les Anges en effect
 Leur vont tenant la main autrement qu'en portraict:
 Les hommes sur le corps desployent leurs injures:
 Mais ne donnent le Ciel ne l'Enfer qu'en peintures:
 A leur Dieu de papier il faut un appareil
 De Paradis, d'Enfer & Demons tout pareil.

Après Dieu vid marcher de contenance graves
 Ces guerriers hazardieux dessus leurs mules braves,
 Les Trompettes devant: quelque plus vieil soldat
 Porte dans le milieu l'Infernal estendart,
 Où est peint Ferdinand, sa compagne Isabelle
 Et Sixte Pape auteurs de la secte bourrelle:
 Cet Oriflam superbe en ce point arboré
 Est du peuple tremblant à genoux adoré:
 Puis au fond de la troupe à l'orgueil esquippee
 Entre quatre heraux porte un Conte l'espee
 Ainsi fleurit le choix des artisans cruels,
 Hommes desnaturez, Castilans naturels:
 Ces mi-mores hautains honorez, effroiables,
 N'ont d'autres points d'honneur que d'estre impitoiables.

Dieu vid non sans fureur ces Triomphes nouveaux
 Des pourvoieurs d'Enfer magnifiques bourreaux,
 Et receut en son sein les ames infinies
 Qu'en secret, qu'en public trainoient ces tragedies
 Où le Pere en l'Oreste à produict sans effroy
 L'heritier d'un Royaume, & l'unique d'un Roi.

Les docteurs accusez du changement extreme
 Qui parut à la mort du grand Charles cinquieme

Marchent de ce troupeau: Contes & grands Seigneurs,
 Dames, filles, enfans compagnons en honneurs
 D'un Triomphe sans lustre & de plus d'efficace
 Font au Ciel leur entree où ils trouvent leur place.

Et vous qui le faux nom de l'Eglise prenez,
 Qui de faicts criminels, sobres, vous abstenez,
 Qui en ôster les mains & y trempez les langues,
 Qui tirez pour couteau vos meurtrieres harangues,
 Qui jugez en secret, publics solliciteurs,
 N'êtes-vous pas Juifs, race de ces docteurs
 Qui confessoient tousiours en criant, crucifie,
 Que la loi leur deffend de juger une vie.

Ce venin Espagnol aux autres nations
 Communique en courant telles inventions:
 L'Europe se monstra, Dieu vid sa contenance
 Fumeuse par les feux esmeus sur l'innocence:
 Vid les publiques lieux, les palais les plus beaux
 Plains de peuples bruians, qui pour les jeux nouveaux
 Estaloient à la mort les plus entieres vies
 En spectacles plaisans & feintes tragedies.
 Là le peuple amassé n'amolissoit son cœur
 L'esprit preoccupé de faux zelle d'erreur,
 D'injures & de cris estouffoit la priere
 Et les plaints des mourans: là, de mesme maniere
 Qu'aux theatres on vid s'eschauffer les Romains,
 Ce peuple desbauché applaudissoit des mains:
 Mesme au lieu de vouloir la sentence plus douce,
 En Romains ils tournoient vers la terre le ponce:
 Ces barbares esmeus des tisons de l'Enfer
 Et de Rome ont crié, qu'il recoive le fer.

Les corps à demi-morts sont traînez par les fanges:
 Les enfans ont pour jeu ces passetemps étranges:
 Les satellites fiers tout autour arrangez
 Estouffoient de leurs cris les cris des affligez:
 puis les empoisonneurs des esprits & des ames,
 Ignorans, endurcis, conduisent jusqu'aux flammes
 Ceux qui portent de Christ en leurs membres la croix:
 Ils la souffrent en chair, on leur presente en bois:
 De ces bouches d'erreur les orgueilleux blasphemes
 Blessent l'Agneau lié plus fort que la mort mesme.
 Or de peur qu'à ce point les esprits delivrez,
 Qui ne sont plus de crainte ou d'espoir enyvrez,
 Des-ja proches du Ciel, lesquels par leur constance
 Et le mespris du monde ont du Ciel connoissance,
 Comme cygnes mourans ne chantent doucement,
 Les subtils font mourir la voix premierement:
 Leur priere est muette, au pere seul s'envolle,
 Gardans pour le louer le cœur non la parole:
 Mais ces hommes cuidans avoir bien arresté
 Le vrai par un baillon preschent la verité:
 La verité du Ciel ne fut onc baillonnée,
 Et cette race à veu (qui l'a plus estonné)
 Que Dieu à ses tesmoins à donné maintesfois
 (La langue estant couppee) une celeste voix.
 (Merveilles qui n'ont pas esté au siecle vaines)

Les cendres des bruslez sont precieuses graines
 Qui après les hyvers noirs d'orage & de pleurs
 Ouvrent au doux printemps d'un million de fleurs
 Le baume salutaire, & sont nouvelles plantes
 Au milieu des parvis de Sion florissantes.

Tant de sang que les Rois espanchent à ruisseaux
 Sexalle en douce plaie & en fontaines d'eaux,
 Qui, coulantes aux pieds de ces plantes Divines,
 Donnent de prendre vie & de croistre aux racines:
 Des obscures prisons, les plus amers sousspirs
 Servent à ces beautés de gracieux Zephirs,
 L'ouvrier parfait de tous, cet Artisan supreme
 Tire de mort la vie & du mal le bien mesme:
 Il reserre nos pleurs en ces vases plus beaux,
 Escrip't en son regist, eternal tous nos maux:
 D'Italie, d'Espagne, Abion, France & Flandres:
 Les Anges diligens vont ramasser nos cendres:
 Les quatre parts du monde & la terre & la mer
 Rendront compte des morts qui lui plaira nommer:
 Ceux-la mesmes seront vos tesmoins sans reproches:
 Juges, où seront lors vos fuittes, vos accroches,
 Vos exoines, delaiX de chicane les tours?
 Serviroient-ils vers Dieu qui tiendra ses grands jours
 Devant un jugement si absolu, si ferme,
 Lequel vous ne pourriez m'espriser pour le terme?
 Si vous sçaviez comment il juge dés-ici
 Ses bien-aimez enfans, & ses haineux aussi!
 Sachez que l'innocent ne perdra point sa peine,
 Vous en avez chez vous une marque certaine
 Dans vostre grand Palais, ou vous n'avez point leu,
 Oians vous noiez point, voians vous n'avez veu
 Ce qui pend sur vos chefs en sa voute effacee,
 Par un Prophete ancien une histoire tracee
 Dont les traits par dessus d'autres traits desguisez
 Ne se descouvrent plus qu'aux Esprits advisez.

*C'est la mutation qui se doit bien tost faire
Par la justè fureur de l'esmeu populaire,
Accidents tous pareils à ceux-la qu'ont soufferts
Les Prestres de Babel pour estre descouverts
Non seulement fauteurs de l'ignorance inique,
Mais sectateurs ardentz du meurtrier Dominique.*

*C'est le triomphe saint de la sage Themis,
Qui abat à ses pieds ses pervers ennemis:
Themis vierge au teint net, son regard tout ensemble
Fait qu'on desire & craint, qu'on espere & qu'on tremble:
Elle ha un triste & froid, mais non rude maintien:
Nemesis l'accompagne & lui sert d'entretien:
On void aux deux costez & devant & derriere
Des gros de Cavaliers de diverses maniere:
Les premiers sont anciens juges au peuple Hebrieu
Qui n'ont point desmenti leur estat ni leur lieu:
Mais justement jugé. Premier de tous Moïse,
Qui n'avoit que la Loi de la Nature apprise:
Puis apporta du haut de l'effroiant Sina
Ce que le doit de Dieu en deux pierres signa:
Et puis executant du Seigneur les vengeance
Prend en un poing l'espee, en l'autre les balances:
Le vaillant Iosué, Iepthé que la rigueur
De son vœu eschappé fit desolé vainqueur:
Samuel tient son rang juge & Prophete sage
A qui ce peuple sot, friant de son dommage
Demande un Roi: lui donc instituant les Rois
Anonce leurs deffants que l'on prend pour leurs droicts.
David s'avance après guerres loin de la teste,
Salomon decidant la douteuse requeste.*

Là sont peintes les mains qui font mesme serment:
 L'une juste dit vrai, l'autre perfide ment.
 On voit l'enfant en l'air par deux soldats suspendre
 L'affamé cautelas qui brille pour le fendre;
 De deux meres les fronts, l'un passe & sans pitié,
 L'autre la larme à l'œil toute en feu d'amitié:
 De ce Roi qui pecha point n'empesche le vice
 Qu'il ne paroisse au rang des maistres de justice:
 Iosaphat, Ezechie & Iosias en sont,
 Nehemias, Esdras la retraitte parfont:
 Avec eux Daniel des condamnés refuge,
 Espeluchant les cœurs, bon & celeste juge,
 Trouveur des veritez, inquisiteur parfait,
 Procedent sans reproche en question de fait.

A la troupe des Grecs je voi luire pour guide
 Sa coquille en la main l'excellent Aristide,
 Agesilan de Sparte, Ochus l'Egyptien,
 Thomiris a sa place avec ce peuple ancien,
 Cræsus y boit l'or chaud, Crassus farouche beste,
 Noie dedans le sang son impiteuse teste:
 Solon legislateur & celui qui eut dueil
 Desbrancher une loi plus qu'arracher son œil:
 Cyrus est peint au vif, près de lui Assuere,
 Agatocle se rend dessous cette banniere.

Aussi de ceux qui ont gardé les droicts humains
 En un autre scadron desmarchent les Romains,
 La race des Catons de justice l'escole,
 Manlius qui gagna son nom du Capitole,
 Ces Fabrices contans, ces Princes laboureurs,
 Qu'on tiroit de l'aree à les faire Empereurs.

Pour autrui & pour soi, le tresheureux Auguste
Qui regna justement en sa conquête injuste,
Posséda par la paix ce qu'en guerre il conquît:
Sous lui le Redempteur le seul juste naquit:
Les Brutes, Scipions, Pompées & Fabies
Qui de Rome prenoient les causes & les vies
Des orphelins d'Egypte & des veuves qu'un Roi
Des Bactres veut priver de ce que veut la loi.
Justinian se void législateur sévère,
Qui clost la troupe avec Antonin & Sévère:
Les Adrians, Trajans seroient bien de ce rang
S'ils ne s'étoient polus des fideles au sang.
J'en voi qui n'aians point les saintes loix pour guides
Furent justes mondains: ceux-la sont les Druides:
Charlemagne s'esgaie entre ces vieux François,
Les Saliens auteurs de nos plus saintes loix:
Dans ces justes cerveaux entre ces mains fideles,
Les Princes étrangers deposoient leurs querelles,
Les procez plus douteux, & mesmes ceux en quoi
Ils avoient pour partie & la France & le Roi.

Voici venir après des modernes la bande,
Qui plus elle est moderne & moins se trouve grande.
Que rares sont ceux-la qui font au grand besoin
De l'outragé servir l'adresse de tefmoin!
Vous y voyez encor un vieil juge d'Alsace
Auquel l'ami privé ne peut trouver de grace.
Du perfide larcin que par un sage tour
Ce Daniel second mit de la nuit au jour.
Encor les nations de ces Alpes cornues,
De ces fermes cerveaux ne sont pas despourveues.

Un Sforce continent est au rang des Anciens,
 Et de cet ordre on void les libres Venitiens,
 Le bon Prince de Melphe apparôist d'avantage
 Excellent ornement, mais rare de nôstre aage:
 Un indigne mari força de sa moitié
 Par larmes le grand cœur, l'honneur par la pitié;
 Un Tyran fit sa foy & le coupable pendre,
 Diffamant un renom: lors sceut le Prince rendre
 Justice entiere à Dieu, vengeance à la douleur,
 L'honneur à la surprise & la mort au voleur.

De la fille du Ciel telle poroist lescorte,
 A plus d'heur que d'esclat, moins pompeuse, plus forte
 Avec tels serviteurs & fidelles amis
 Rien n'arreste les pas de la blanche Themis:
 Son chariot vainqueur, effroiable & superbe
 Ne foule en cheminant ni le pavé ni l'herbe:
 Mais roule sur les corps & va faisant un bria
 Des monstres avortez par l'infidelle Vbris,
 Vbris fille d'Ate que les forces & fuittes
 N'ont peu sauver devant les poursuivantes Lites,
 Que le vrai Jupiter decoupla sur ses pas:
 Les joyaux de Mammon à cette fois n'ont pas
 Corrompu les soldats qui font cette jonchee:
 Ce sont les Cherubins par qui fut detranchee
 La grand force d'Assur, voyez comme ces corps
 De leurs boiaux crevez ne jettent que thresors!
 Quel grincement de dents & rechigneuses moies:
 Les visages mourans font sous les quatre roies!
 L'une des dextres prend au poinct du droit pouvoir,
 L'autre meine des loix la regle & le sçavoir

Des gauches la plus grande au point du faict s'engage,
Et va poussant la moindre ou est le tesmoignage.
La fille de la Terre & du Ciel met ses poix
En ses justes balances, & ses poix sont ses loix:
Elle a sous le bandeau sur les choses la veüe:
Mais la personne n'est à ses beaux yeux connue
Encor pour les presens ne s'ouvre le bandeau,
Son glaive tousjours prest n'est jamais au fourreau.
Elle met a la fangè & biens-faicts & injures.
Qui tiré ce grand Char? quatre licornes pures:
La vefve l'accompagne & l'orphelin la suit,
L'usurrier tire ailleurs, le Chicaneur la fuit,
Et fuit sans que derriere un des fuiards regarde,
De la formalité la race babillarde,
Tout interlocutoire, arrest, appointment,
A plaider, a produire un gros enfantement
De procez, d'intendits, de griefs, un compulsoire:
Puis le desrogatoire à un desrogatoire:
Visa pareatis, replicques, exceptions,
Revisions, duplique, objets, salvations,
Et hypothecques, guerer, deguerpir, prealables,
Fin de non recevoir. Fi des puants vocables
Qui m'ont changé mon style & mon sens à l'envers!
Cerchez les au parquet & non plus en mes vers:
Tout fuit, les uns tirans en basse Normandie,
Autres en Avignon où ce mal prit sa vie
Quand un contre-Antechrist de son style Romain
Paya nos Rois bigots qui lui tenoient la main,
Le craints bien que quelqu'un plus viste & plus habille
Dans le Poictou plaideur cherchera son azylle,

Vous ne verrez jamais le train que nous disons
 Se sauver en Suisse ou entre les Grisons,
 Nation de Dieu seul & de nulle autre serve,
 Et qui le droit divin sans autre droit observe
 Ces vices n'auront point de retraite pour eux
 Chez l'invincible Anglois, l'Ecossois valeureux:
 Car les Nobles & Grands la justice y ordonnent,
 Les estats non vendus comme charges se donnent:
 Heureuse Elizabet la justice rendant,
 Et qui n'as point vendu tes droits en la vendant!

Et puis que ce nom saint de tous bons Rois l'idée
 Prend sa place en ce rang qui lui étoit gardée
 Au roolle des Martyrs, je dirai en ce lieu
 Ce que sur mon papier dicte l'Esprit de Dieu.

La main qui te ravit de la geole en ta salle,
 Qui changea la sellette en la chaire Roiale,
 Et le seuil de la mort en un degré si haut,
 Qui fit un tribunal d'un funeste eschafaut:
 L'œil qui vid les desirs aspirans à la flamme
 Quand tu gardas ton ame en voulant perdre l'ame:
 Cet œil vid les dangers, sa main porta le faix,
 Te fit heureuse en guerre & ferme dans la paix:
 Le Paraclet t'apprit a respondre aux harangues
 De tous Ambassadeurs, mesme en leurs propres langues:
 C'est lui qui destourna l'encombre & le meschef
 De vingt mortels desseins du regne & de ton chef,
 T'acquiesce le cœur des tiens, & te fit par merveilles
 Tes lions au dehors domestiques oüilles:
 Ces braves abatus au throsne ou tu te sies,
 Sont les lions que tient prosterner à ses pieds

La tendre humilité: ton giron est la dorne
De la vierge à qui rend ses armes la licorne:
Tels antiques tableaux predisoient sans sçavoir
Ta vertu virginal & ton secret pouvoir:
Par cet esprit tu as repos en tes limites,
Tes haineux à tes bords brisent leurs exercices:
Les mers avec les vents, l'air haut, moien & bas,
Et le Ciel partizans liguez à tes combats,
Les foudres & les feux choquent pour ta victoire,
Quand les tonnerres sont trompettes de ta gloire,
Tes guerriers hazardoux perdent, joieux, pour toi
Ce que tu n'eus regret de perdre pour la foi.
La Rose est la premiere heureuse sans seconde:
Qui a repris ses pas circuissant le monde:
Tes triomphantes nef s vont te faire nommer
En tournoiant le tout grand' Roine de la mer:
Puis il faut qu'en splendeur neuf lustres te maintiennent,
Et qu'après septante ans (à quoy nos jours reviennent)
Debora d'Israël, Cherub sur les pervers,
Fleau des Tyrans, flambeau luisant sur l'Univers,
Pour regner bien plus haut tout achevé tu quitte
Dans les sçavantes mains d'un successeur d'eslisse,
Ton estat au dehors & dedans appuié
Le cœur saoulé de vivre & non pas ennuié.

Bien au rebours promet l'Eternel aux faussaires
De leur rendre sept fois & sept fois leur salaires.
Lisez persecuteurs le reste de mes chants,
Vous y pourrez goustier le breuvage aux meschants:
Mais, aspics, vous avez pour moi l'oreille close.
Or, avant que de faire à mon œuvre une pose,

Entendez ce qui suit, tant d'outrages commis.

Vous ne m'escoutez plus, Stupides endormis!

Debout ma voix, se taist: oyez sonner pour elle

La Harpe qu'animoit une force eternelle:

Oyez David esmeu sur des juges plus doux,

Ce qu'il dist a ceux-la nous l'adressons a vous.

Et bien vous Conseillers des grandes compagnies,

Fils d'Adam qui jouëz & des biens & des vies,

Dittes vrai, c'est à Dieu que compte vous rendez,

Rendez-vous la justice ou si vous la vendez?

Platoist ames sans loi, perjures desloiales,

Vos balances qui sont balances inesgales

Pervertissent la terre & versent aux humains

Violence & ruine, ouvrage de vos mains.

Vos meres ont conceu en l'impure matrice,

Puis avorté de vous tout d'un coup & du vice,

Le mensonge qui fut vostre lait au berceau,

Vous nourrit en jeunesse & abeche au tombeau.

Ils semblent le serpent à la peau marquetee

D'un jaune transparant de venin mouchetee,

Ou l'aspic embusché qui veille ex sommeillant

Armé de soi, couvert d'un tortillon gronillant:

A l'aspic cauteleux ceste bande est pareille,

Alors que de la queue il s'estoupe l'oreille:

Lui contre les jargons de l'Anchanteur sçavant,

Eux pour chasser de Dieu les paroles au vent.

A ce troupeau, Seigneur, qui l'oreille se bouche

Brise leurs grosses dents en leurs puantes bouches:

Pren ta verge de fer, fracasse de tes fleaux

La machoïere fumante a ces fiers lyonceaux,

Que comme l'eau se fond ces orgueilleux se fondent:
Au camp leurs ennemis sans peine les confondent:
S'ils bandent l'arc, que l'arc avant tirer soit las,
Que leur traits sans frapper s'en volent en esclats.

La mort dès leur Printemps ces chenilles suffoque
Comme le limaçon sèche dedans la coque,
Ou comme l'avorton qui n'aîst en perissant,
Et que la mort reçoit de ses mains en naissant.

Brûle d'un vent mauvais jusques dans leur racines
Les boutons les premiers de ces tendres espines:
Tout pourrisse, & que nul ne les prenne en ses mains,
Pour de ce bois maudit réchauffer les humains.

Ainsi faut que le juste après ses peines voye
Desploier du grand Dieu les salaires en joie,
Et que baignant ses pieds dans le sang des pervers
Il le jette dans l'air en esclattant ces vers.

Le bras de l'Eternel aussi doux que robuste,
Fait du mal au meschant & fait le bien au juste,
Et en terre ici bas exerce jugement
En attendant le jour de peur & tremblement.

La main qui fit sonner cette harpe divine
Frappa le Goliath de la gent Philistine,
Ne trouvant sa pareille au rond de l'Univers,
En duel, en bataille, en Prophetiques vers.

Comme elle nous crions, vien Seigneur & te hâste
Car l'homme de peché ton Eglise desgaste:
Vien, (dit l'esprit) accours pour deffendre le tien:
Vien dit l'esponse, & nous avec l'esponse, vien.



LES FEUX

LIVRE III.



*Oici marcher de rang par la porte doree,
L'enseigne d'Israel dans le Ciel arboree,
Les vainqueurs de Siō, qui au pris de leur
sang* (blanc:

Portans l'escharpe blanche ont pris le caillou

*Ouvre, Ierusalem, tes magnifiques portes,
Le Lion de Iuda suivi de ses cohortes
Veut regner, triompher & planter dedans toi
L'estendart glorieux, l'Auriflam de la foy.
Valeureux Chevaliers, non de la table ronde:
Mais qui estes devant les fondemens du Monde
Au roolle des estus, allez, suivez de rang
Le fidelle, le vray, monté d'un cheval blanc:
Le Paradis est prest, les Anges sont vos guides,
Les feux qui vous brusloient vous ont rendus candides:
Tesmoins de l'Eternel, de gloire soyeZ ceints,
Vestus de cresse net (la justice des Saints)
De ceux qui à Satan la bataille ont livree,
Robe de nopce ou bien casaque de livree.*

*Condui mon œuvre, ô Dieu, à ton nom: donne moy
Qu'entre tant de Martyrs, Champions de la foy,
De chasque sexe, estat ou aage à ton saint temple
Je puisse consacrer un tableau pour exemple.*

Dormant sur tel dessein en mon esprit ravi:
Reus un songe au matin parmi lequel je vi
Ma conscience en face ou au moins son image,
Qui au visage avoit les traits de mon visage:
Elle me prend la main en disant, Mais comment
De tant de dons de Dieu ton foible entendement
Veut-il faire le choix? oses-tu bien eslire
Quelques Martyrs choisis, leur triomphe descrire?
Et laisser à l'oubli comme moins valeureux
Les vainqueurs de la mort comme eux victorieux?
J'ai peur que cette bande ainsi par toi choisie
Serv' au style du siècle & à sa Poësie,
Et que les rudes noms d'un tel style ennemis
Aie entre les pareils la différence mis.

Je responds, Tu sçais bien que mentir je ne t'ose,
Miroüer de mon esprit, tu as touché la cause
La premiere du choix; joinct que ma jeun' ardeur
A de ce haut dessein espoissonné mon cœur
Pour au siècle donner les boutons de ces choses
Et l'envoier ailleurs en amasser ces roses:
Que si Dieu prend à gré ces premices, je veux
Quand mes fruits seront meurs lui paier d'autres vœux,
Me livrer aux travaux de la pesante histoire,
Et en prose coucher les hauts faits de sa gloire:
Alors ces heureux noms sans estüte & sans choix
Luiront en mes escrits plus que les noms des Rois.
Ainsi je fis la paix avec ma conscience:
Je m'avance au labeur avec cette assurance
Que plus riche & moins beau, j'escriis fidèlement
D'un style qui ne peut enrichir l'argument.

Ames dessous l'autel, victime des Idolles,
 Il presté à vos courroux le fiel de mes paroles,
 En attendant le jour que l'Ange delivrant
 Vous aille les portaux du Paradis ouvrant.

De qui puis-je choisir l'exemple & le courage?
 Tous courages de Dieu, j'honorerai vostre aage:
 Vieillards de qui le poil a donné lustre au sang
 Et de qui le sang fut décoré du poil blanc.
 Hus, Hyerome de Prague, images bien cogneües
 Des tesmoins que Sodome a traisné par ses rues:
 Couronnez de papier, de gloire couronnez
 Par le siege qui a d'or mitrez & ornez
 Ceux qui n'estoient pasteurs qu'en papier & en tilires,
 Et aux Evesques d'or faict de papier les mitres:
 Leurs cendres qu'on jetta au vent, à l'air, en l'eau
 Profiterent bien plus que le puant moncean
 Des charognes des Grands que, morts, on emprisonne
 Dans un marbr' ouvrage: le vent leger nous donne
 De ces graines par tout, l'air presq'en toute part
 Les esparpille, & l'eau à ses bords les despart.

Les pauvres de Lyon avoient mis leur semence
 Sur les peuples d'Albis l'invincible constance
 Des Albigeois frappez, de deux cens mille morts
 S'espannit par l'Europe, & en peupla ses bords:
 L'Angleterre eut sa part, eut Gerard & sa bande,
 Condamnez de mourir à la rigueur plus grande
 De l'impiteux hyver, sans que nul cœur esmeu
 Leur osast donner pain, eau ny couvert ny feu:
 Ces dixhuit tous nuds a Londres par les rues
 Ravirent des Anglois les esprits & les veües,

Et chanterent ce vers jusqu'au point de mourir.

Heureux qui pour justice à l'honneur de souffrir.

Ainsi la verité par ces mains devoilee

Dans le Septentrion estendit sa volée :

Dieu ouvrit sa prison & en donna la clef,

La clef de liberté a ce viellard Vviclef :

De luy fut l'ouverture aux tefmoins d'Angleterre,

Encor' plus honnoree en martyre qu'en guerre.

Là on vid un Bainam qui de ses bras pressoit

Les fagots embrasés, qui mourant embrassoit

Les outils de sa mort, instrumens de sa gloire,

Baisant, victorieux, les armes de victoire :

D'un celeste brasier ce chant brasier esmeu

Renflamma ces fagots par la bouche de feu.

Fricht après l'imita, quand sa main deliée

Fut au secours du feu, il print une poignée

De bois & la baiza, tant luy semblerent beaux

Ces eschallons du Ciel comm' ornemens nouveaux.

Puis l'Eglise acoucha comme d'une ventree

De Thorb, de Beverland, de l'invaincu Sautree,

Les uns doctes prescheurs, les autres Chevaliers,

Tous adroict couronnez de celestes lauriers.

Bien que trop de hauteur esbranlaît ton courage,

(Comme les monts plus hauts souffrent le plus d'orage)

Ta fin pourtant me fait en ce lieu te nommer

Excellent Conseiller & grand Primat Krammer,

Pour ta condition plus haute & plus aimable :

La vie te fut douce & la mort detestable.

A quoy semblent les cris dont esclatent si fort

Ceux qui a col retors sont trainez à la mort,

*Si non aux plaintes qu'ont les enfans à la bouche
Quand ils quittent le jeu pour aller à la couche?
Les laboureurs laissez trouvent bien à propos
Et plus doux que le jeu le temps de leur repos.
Ainsi ceux qui sont las des langoureuses vies
Sont ravis de plaisir quand elles sont ravies:
Mais ceux de qui la vie à passé comme un jeu,
Ces cœurs ne sont point cœurs à digerer le feu:
C'est pourquoy de ces grands les noms dedans ce temple
Ne sont pour leur grandeur: mais pour un rare exemple
Rare exemple de Dieu, quand par le chaz estroict
D'un aiguille il enfile un cable qui va droict.*

*Poursuivons les Anglois qui de succez estranges
Ont faict nommer leur terre à bon droict terre d'Anges:
Tu as icy ton rang, ô! invincible Haux,
Qui pour avoir promis de tenir les bras haults
Dans le milieu du feu, si du feu la puissance
Faisoit place à ton Zele & à ta souvenance:
Sa face estoit bruslee, & les cordes des bras
En cendres & charbons estoient cheutes en bas,
Quand Haux en octroyant aux freres leur requeste
Des os qui furent bras fit couronne à sa teste.*

*O quels cœurs tu engendre! ô quels cœurs tu nourris,
Isle saincte qui eus, pour nourriceon Norris!
On dict que le Chrestien qui à gloire chemine
Va le sentier estroict qui est jonché despine:
Cettuy-ci sans figure a, pieds nuds, cheminé
De l'huis de sa prison au supplice ordonné:
Sur ces tapis aigus ainsi jusqu'à sa place
A ceux qui la suivront. it à rongé la trace,*

Vraye trace du Ciel, beau tapis, beau chemin,

A qui veut emporter la couronne à la fin:

Les pieds deviennent cœur, l'ame du Ciel apprise

Fait mespriser les sens, quand le Ciel les mesprise.

Dieu vid en mesme temps (Car le prompt changement
De cent ans, de cent lieux ne luy est qu'un moment)

Deux rares cruautéz, deux constances nouvelles

De deux cœurs plus que d'homme en sexe de femmes,

Angloises toutes deux, deux précieux tableaux,

Deux spectacles piteux, mais specieux & beaux:

L'une croupit long temps en la prison obscure,

Contre les durs tourmens elle fut la plus dure:

Elle fit honte au Diable & aux noires prisons:

Elle alloit appuyant d'exemple & de raisons

Les esprits desfaillans: nul inventeur ne treuve

Nul tourment qui ne soit surmonté par Askenue,

Quand la longueur du temps, la laide obscurité

Des cachots eut en vain sondé sa fermeté:

On presente à ses yeux l'effroyable gehenne,

Et elle avoit pitié en souffrant de la peine,

De ces faux justiciers qui ayans essayé

Sur son corps delicat leur courroux desployé

Elle se tint, & lors furent bien entendues

Au lieu d'elle crier les cordes trop tendues,

Achevè tout l'effort de tout leur appareil,

Non pas troublé d'un pleur le lustre de son œil,

(Oeil qui fiché au Ciel, au tourment qui la tue

Ne jette un seul regard pour eslongner sa veüe

Du seul bien qu'elle croit, quelle aspire & pretend)

Le juge se despite, & luy mesme retend.

La corde à double nœud, il met à part sa robe:
L'inquisiteur le suit: la passion desrobe
La pitié de leur yeux: ils viennent remonter
La gehenne, tourmentez en voulant tourmenter:
Ils dissipent les os, les tendons & les veines:
Mais ils ne touchent point à l'ame par les gehennes:
La foy demeure ferme & le secours de Dieu
Mit les tourmens à part, le corps en autre lieu:
Sa plainte seulement encor ne fut ouïe,
Hors l'ame toute force en elle esvanouie,
Le corps fut emporté des prisons comme mort,
Les membres desfaillans, l'esprit devint plus fort:
Du liêt elle instruisit & consola ses freres
Du discours animé de ses douces miseres:
La vie la reprit & la prison aussi:
Elle acheva le tout, car aussi tost voici
Pour du faux justicier couronner l'injustice,
De gloire le Martyr, on dresse le supplice.
Quatre Martyrs trembloient au nom mesme du feu,
Elle leur despartit des presens de son Dieu,
Avec son ame encor elle mena ces ames
Pour du feu de sa foy vaincre les autres flames.
Où est ton aiguillon? où est ce grand effort?
O Mort! où est ton bras? (disoit elle a la mort),
Où est ton front hideux dequoy tu espouvantes
Les hures des Sangliers: les bestes ravissantes?
Mais c'est ta gloire ô Dieu, il n'y a rien de fort,
Que toy qui sçays tuer la peine avec la mort:
Voicy les Cieux ouverts, voicy son beau visage:
Freres ne tremblez pas, courage amis, courage.

(Elle disoit ainsi) & le feu violens

Ne brusloit pas encor son cœur en la bruslant::

Il court par ses costez, en fin, leger, il vole

Porter dedans le Ciel & l'ame & la parolle.

Or l'autre avec sa foy garda aussi le rang;

D'un esprit tout Royal comme Royal le sang:

Vn Royaume l'attend, un autre Roy luy donne

Grace de mespriser la mortelle couronne

En cherchant l'immortell', & luy donna des yeux:

Pour troquer l'Angleterre au Royaume des Cieux:

Car elle aimra bien mieux regner sur elle mesme;

Plustost que vaincre tout surmonter la mort blesme::

Prisonniere ça bas: mais Princesse la haut;

Elle changea son Throsne empour un eschaffaut.

Sa chaire de parade en l'infime sellete,

Son carrosse pompeux en l'infame charrette,

Ses perles d'Orient, ses brassarts esmaillez

En cordeaux renouez & en fers tous rouillez:

Ce beau chef couronné d'opobres & d'iniures

Et ce corps enlazzé de chaines pour ceintures

Par miracle fit voir que l'amour de la croix

Au sang des plus chetifs mesla celui des Roys.

Le peuple gemissant portoit part de sa peine

En voyant demi mort mourir sa jeune Reyno,

Qui dessus l'eschaffaut se voyant seulement

Ses gands & son livret pour faire testament,

Elle arrache ses mains & maigres & menues

Des cordes avec peine, & de ses deux mains nues

Fit present de ses gands à sa Dame d'atour,

Puis donna son livret aux gardes de la tour.

Avec ces mots escrits. Si l'ame deschargée
 Du fardeau de la terre au Ciel demi-changée
 Prononce verité sur le seuil du repos,
 Si tu fay quelque honneur à mes derniers propos,
 Et lors que mon esprit pour le monde qui laisse
 Desja vivant au Ciel tout plain de sa richesse
 Doibt monstrier par la mort qu'il ayme verité,
 Pren ce dernier present sceau de ma volonté:
 C'est ma main qui t'escriit ces dernieres parolles:
 Si tu veux sçavoir Dieu fuy de loïn les Idôles,
 Hay ton corps pour l'aimer, aprens à le nourrir
 De façon que pour vivre il soit prest de mourir,
 Qu'il meure pour celuy qui est rempli de vie,
 N'ayant pourtant de mort ni crainte ni envie:
 Tous-jours regle à la fin de ton vivre le cours,
 Chascun de tes jours tende au dernier de tes jours:
 De qui vent vivre au Ciel l'aize soit la souffrance
 Et le jour de la mort celuy de la naissance:
 Ces doïds victorieux ne graverent ceci
 En cire seulement, mais en l'esprit aussi:
 Et faut que se gardant captif de sa captive
 Bien tost à mesme cause & mesme fin la suive:
 Achevant ces presens l'executeur vilain
 Pour la joindre au posteau voulut prendre sa main:
 Ell'eut horreur de rompre encor la modestie
 Qui insqu'au beau mourir orna sa belle vie:
 Ell'aprehenda moins la mort & le couteau
 Que le (alle. toucher d'un infame bourreau:
 Elle appelle au secours ses pastes Damoiselles
 Pour decouvrir son col, ces fillettes nouvelles

Au funeste mestier : ces piteux instrumens
Sentirent jusqu'au vif leur part de ses tourmens.

Cesar voyant, sentant sa poitrine blessée
Et son sa gravité par le fer abaissée,
Le sein & non l'esprit par les coups enfermé,
Le sang plus tost du corps que le sens retiré :
Par honneur il couvrit de sa robe percée
Et son cœur offensé & sa grace offensée,
Et ce cœur d'un Cesar sur le seuil inhumain
De la mort choisissoit non la mort mais la main :
Les mains qui la paroient la parerent encore :
Sa grace & son honneur quand la mort la devore
Nabandonnent son front, elle prend le bandeau :
Par la main on l'amene embrasser le posteau :
Elle demeure seule en agneau despoillée :
La lame du bourreau de son sang fut mouillée :
L'ame s'en vole en hault : les Anges gracieux
Dans le sein d'Abraham la ravirent aux Cieux.

Le ferme doigt de Dieu tint celui de Bilnee
Qui à sa penultime & craintive journée
Voulut prouver au soir s'il estoit assez fort
Pour endurer le feu instrument de la mort :
Le Geolier sur le soir en visitant le treuve
Faisant de la chandelle & du doigt son espreuve :
Ce feu lent & petit d'indicible douleur
A la premiere fois luy affoiblit le cœur :
Mais apres il souffrit brusler à la chandelle
La peau, la chair, les nerfs, les os & la moëlle.

Le vaillant Gardiner me contrainct cette fois
D'animer mon discours de ce courage Anglois :

Tout son sang escuma luy reprochant son aise
En souffrant adorer l'Idolle Portugaise :
Au magnifique apprest des nopces d'un grand Roy
La loy de Dieu luy fit mettre aux pieds toute loi,
Toute crainte & respect, les tourmens & sa vie,
Et puis il mit aux pieds & l'idolle & l'hostie
Du Cardinal sacrant : là entre mille fers
Il desdaigna le front des portes des Enfers:
Il vainquit en souffrant les peines les plus dures:
Les serfs des questions il lassa de tortures:
Contre sa fermeté rebouscha le tourment,
Le fer contre son cœur d'un ferme diamant:
Il avalla trois fois la serviette sanglante:
Les yeux qui le voyoient souffroient peine evidente:
Il beut plus qu'en humain les inhumanitez,
Et les supplices lents finement inventez:
On le traine au supplice, on coupe sa main dextre
Il la porte a la bouche avec sa main senestre,
La baise : l'autre poing luy est couppe soudain,
Il met la bouche abas & baise l'autre main:
Alors il est guindé d'une haute poulie
De cent nœuds à cent fois son ame se deslie:
On brusle ses deux pieds, tant qu'il eut le sentir
On cherche sans trouver en luy le repentir:
La mort à petit feu luy oste son escorce,
Et luy à petit feu oste à la mort la force.

Passeray-ie la mer de tant de longs propos
Pour enrooller icy ceux-là qui en repos
Sont morts sur les tourmens des gehennes debriçantes
Par la fin sans pitié, par les prisons puantes?

Les tenailles en feu, les enflambez tonneaux,
 Les pleurs d'un jeune Roy, trois Agnez, trois agneaux
 Ailleurs nous cueillerons ces fleurons d'Angleterre,
 Peuple qui à faict veoir aux peuples de la terre
 Des Anges en vertus: Mais ces vainqueurs Anglois
 Me donneront congé de détourner ma voix
 Aux barbares esprits d'une terre deserte.

Dieu poursuivit Satan & luy fit guerre ouverte
 Jusques en l'Amerique, où ces peuples nouveaux
 Ont esté spectateurs des faicts de nos bourreaux:
 Leurs flots ont sceu noyer, ont servi de supplices,
 Et leurs rochers hautains presté leurs precipices:
 Ces aigneaux eslongnez en ce sauvage lieu
 N'estoient pas esgaréz, mais dans le sein de Dieu,
 Lorsqu'eslevez si haut leurs languissantes veues
 Vers leur pais natal furent de loin tendues:
 Leurs desseings impuissants pour n'estre assez legers
 Eurent secours des vents, ces alez messagers
 En apportèrent l'air aux rives de la France:
 La mer ne devora le fruit de leur constance.
 Ce n'est en vain que Dieu desploya ses thresors
 Des bestes du bresil aux solitaires bords,
 Afin qu'il n'y ait cœur ni ame si sauvage
 Dont l'oreille il n'ait peu frapper de son langage:
 Mais l'œil du Tout-puissant fut en fin r'amené,
 Aux spectacles d'Europe, il la vit, retourné,
 A soy mesme estrangere, à ses bourgeois affreuse,
 De ses meurtres rouillée & des brasiers fumeuse:
 Son premier objet fut un labourneur caché
 Treize mois par moitie en un cachot panché,

Duquel la voute étroite avoit si peu de place
Qu'entre ses deux genoux elle ploioit la face
Du pauvre condamné : ce naturel trop fort
Attendit treize mois la trop tardive mort.

Venot quatre ans lié fut en fin six semaines
En deux vaisseaux pointus, continuelles gehennes:
Ses deux pieds contremont avoient ployé leurs os,
En si rude posture il trouva du repos:
On vouloit desrober aux peuples & aux veues
Vne si claire mort : mais Dieu trouva les grues
Et les tesmoins d'Irus, il demandoit à Dieu
Qu'au bout de tant de maux il peüst au beau milieu
Des peuples l'anoncer en monstrant ses merveilles
Aux regards aveuglez & aux sourdes oreilles;
Non que son cœur vogast aux flots de vanité,
Mais brulant il falloit luire à la verité.

L'homme est un cher flambeau, tel flambeau ne s'alume
Asin que sous le muys sa lueur se consume:
Le Ciel du triomphant fut le dais, le Soleil
Y presta volontiers les faveurs de son ail:
Dieu l'onit, le xança, & sa peine cachée
N'eust peu jamais trouver heure mieux recherchée
Il fut la belle entrée & spectacle d'un Roy,
Ayant Paris entier spectateur de sa foy.

Dieu des plus simples cœurs estoffa ses loüanges
Faisant revivre au Ciel ce qui vivoit aux fanges:
Il mit des cœurs de Rois aux seins des artisans,
Et aux cerveaux des Rois des esprits de Paisans
Il se choisit un Roy d'entre les brebiettes:
Il frappe un Pharaon par les mouches infectes,

Il esveilla celui dont les discours si beaux
Donnerent cœur aux cœurs des quatorze de Meaux;
Qui (en voyant passer la charrette enchainée
En qui la sainte troupe à la mort fut menée)
Quitta là son mestier, vint les voir, s'enquerir :
Puis instruit de leur droict les voulut secourir :
Se fit leur compagnon, & en fin il se jette
Pour mourir avec eux luy mesme en la charrette.

C'est Dieu qui point ne laisse au milieu des tourmens
Ceux qui souffrent pour luy : les Cieux, les Elements
Sont serfs de cettuy-la qui a ony le langage
Du Paumier d'Avignon logé dans une cage
Suspendue au plus hault de la plus haute tour :
La plus vive chaleur du plus chaud & grand jour
Et la nuit de l'hyver la plus froide & cuisante
Luy furent du Printemps une haleine plaisante :
L'appuy le plus douillet de ses rudes carreaux
Estoit le fer trenchant des endurcis barreaux :
Mais quand c'est pour son Dieu que le fidelle endure
Lors le fer s'amolit ou sa peau vient plus dure :
Sur ce corps nud la Bise attiedist ses glaçons,
Sur sa peau le Soleil rafraichist ses rayons,
Tefmoin deux ans six mois qu'en chaire si hautaine
Ce prescheur effraya ces Iuges de sa peine :
De vers continuels joyeux il loüoit Dieu.
S'il s'amassoit quelqu'un pour le voir en ce lieu :
Sa voix sorte preschoit : le franc & clair ramage
Des pures veritez sortoit de cette cage :
Mais sur tout on oyoit ses exhortations
Quand l'idolle passoit en ses professions

Soubs les pieds de son throsne, & le peuple prophan,
Trembloit à cette voix plus qu'à la tramontane:
Les hommes cauteleux vouloient laisser le tort
De l'inique sentence & de l'injuste mort
Au Ciel, aux vents, aux eaux, que de lair les injures
Servissent de bourreaux: mais du Ciel les mains pures
Se ployerent au sein, & les trompeurs humains
Parfirent le procez par leurs impures mains:
Au bout de trente mois estouffant cette vie
Qu'ils voyoient par les Cieux trop longuement cherie:
Mains que contre le Ciel arment les mutinez
Quand la faveur du Ciel couvre les condamnéz:
Non pas que Dieu ne puisse accomplir son ouvrage,
Mais cest pour reprocher à ces mutins leur rage.

Les Lyonnois ainsi résisterent à Dieu,
Lors que deux freres saincts se virent au milieu
Des feux estincelans, où le Ciel & la terre
Par contraires desseings se livrerent la guerre:
Vn grand feu fut pour eux aux Terreaux préparé,
Chacun donna du bois dont l'amas asserré
Sembloit devoir pousser la flamme & la fumée
Pour rendre des hauts Cieux la grande voute allumée
Ce qui fit monstrueux ce monceau de fagots,
C'est que deux Iacopins envainmez cagots
Crioyent, vrais escolliers du meurtrier Dominique,
Bruslons mesme le Ciel s'il fait de l'heretique:
Ces deux freres prioient quand pour rompre leur voix
Le peuple forçant porta le feu au bois:
Le feu leger s'enleve & bruyant se courrouce
Quand contre luy un vent s'esleve & le repousse

Mettant ce mont du feu & sa rage à l'escart:

Les freres achevant leurs prieres à part

Demeurent sans ardeur: la priere finie

Le peuple envenimé entreprend sur leur vie,

Perce de mille coups des fidelles les corps,

Les couvre de fagots: ceux qu'on tenoit pour morts

Quand le feu eut bruslé leurs cables se leverent,

Et leurs poulmons bruslans pleins de feu s'escrierent

Par plusieurs fois, Christ, Christ, & ce mot bien sonné

Dans les costes sans chair fit le peuple estonné.

Contre ces faicts de Dieu dont les spectateurs vivent

Estonnez non changez, leurs fureurs ils poursuivent.

Autre cinq de Lyon liez de mesme nœuds

Ne furent poinct dissous par les fers & les feux:

Au fort de leurs tourmens ils sentirent de l'aize,

Franchise en leurs liens, du repos en la braize.

L'amitié dans le feu vous sçent bien embrazer,

Vous baisates la mort tous cinq d'un saint baizer,

Vous baizates la mort: cette mort gracieuse

Fut de vostre union ardemment amoureuse.

Ce'sloient (ce diroit on) des hommes endurcis,

Acablez de labeurs & de poignans soucis:

Mais cerchons d'autres cœurs nez & nourris plus tendres,

Voyons si Dieu les peut endurcir jusqu'aux cendres:

Que rien ne soit exempt en ce terrestre lieu

De la force, du doigt & merveilles de Dieu.

Heureuse Graveron qui ne sceus ton courage,

Qui ne cogneus ton cœur non plus que ton voyage

L'hommage fut à Dieu qu'en vain tu aprestois

A un vain Cardinal, ce fut au Roy des Rois,

Qui en ta foy immorte, en ame si craintive
Trouva si brave cœur & une foy si vive:
Dieu ne donna sa force à ceux qui sont si forts,
Le present de la vie est pour les demi-morts.

Il despart les plaisirs aux vaincus de tristesse,
L'honneur aux plus honteux, aux pauvres la richesse:
Cette-cy en lisant avec frequents soupirs
L'incroyable constance & l'effort des Martirs
Doubtoit la verité en mesurant la crainte:
L'esprit la visita, la crainte fut esteinte:
Prise, elle abandonna des l'huis de sa prison
Pour les raisons du Ciel la mondaine raison:
Sa sœur la trouve en pleurs finissant sa priere,
Elle en se relevant dict en telle maniere,
Ma sœur voy tu ces pleurs, voy tu ces pleurs ma sœur:
Ces pleurs sont toute l'eau qui me restoit au cœur:
Ce cœur ayant jetté son humide foiblesse,
Tout feu saute de joye & volle d'allegresse:
La brave se para aux derniers de ses jours,
Disant, je veux jouir de mes saintes amours,
Ces joyaux sont bien peu, l'ame à bien autre gage
De l'espoux qui luy donne un si haut mariage.

Son visage luisit de nouvelle beauté
Quand l'arrest luy fut leu: le bourreau présenté,
Deux qui l'accompagnoient furent pressez de tendre
Leurs langues au couteau: ils les vouloient deffendre
Aux termes de l'arrest: elle les mit d'accord,
Disant, le tout de nous est sacré à la mort:
N'est-ce pas bien raison que les heureuses langues
Qui parlent avec Dieu, qui portent les harangues

Au sein de l'Eternel, ces organes que Dieu
 Tient pour les instrumens de sa gloire, en ce lieu,
 Qu'elles, quand tout le corps à Dieu se sacrifie
 Sautent dessus l'autel pour la première hostie:
 Nos regards parleront, nos langues sont bien peu
 Pour l'esprit qui s'explique en des langues de feu.
 Les trois donnent leur langue, & la voix on leur bouche:
 Les parolles de feu sortirent de leur bouche:
 Chaque goutte de sang que le vent fit voler
 Porta le nom de Dieu & aux cœurs vint parler.
 Leurs regards violans engraverent leurs zelles
 Aux cœurs des assistans hors-mis des infidelles.

Le feu tant méprisé par ces cœurs indomptés
 Fit à ces Leopards changer de cruautés,
 Et pour tout esprouver les inventeurs infames
 Pour un exquis supplice enterrent les femmes
 Qui, vives, sans passer & d'un cœur tout nouveau,
 D'un œil non effrayé regardoient leur tombeau,
 Prenoient à gré la mort dont cette gent saussaire
 Diffamoit l'estomac de la terre leur mere.
 Le feu avoit servi tant de fois à bruler,
 Ils avoient fait mourir par la perte de l'air,
 Ils avoient changé l'eau à devenir cruelle:
 Il falloit que la terre aussi fust leur bourrelle.

Parmy les roolles saints, dont les noms glorieux
 Reproches de la terre ont esjouy les Cieux,
 Je veux tirer à part la constante Marie
 Qui (voyant en mépris le tombeau de sa vie)
 Et la terre & le coffre & les barres de fer
 Où elle alloit le corps & non l'ame estouffer).

C'est (ce dict elle) ainsi que le beau grain deslité
Et s'enterre & se sème affin qu'il ressuscite:
Si la moitié de moy pourrit devant mes yeux,
Je diray que cela va le premier aux Cieux:
La belle impatience & le desir du reste
C'est de haster l'effect de la terre celeste.
Terre tu es legere & plus douce que Miel:
Sainte terre tu es le droict chemin du Ciel.
Ainsi la noire mort donna la claire vie,
Et le Ciel fut conquis par la terre ennemie.

Entre ceux dont l'esprit peut estre traversé
De l'espoir du futur, du loyer du passé,
Du Bourg aura ce rang, son cœur pareil à laage,
A sa condition l'honneur de son courage,
Son esprit indompté au Seigneur des Seigneurs
Sacrifia son corps, sa vie & ses honneurs:
Des promesses de Dieu il vainquit les promesses:
Des Rois & sage à Dieu des hommes les sages.
En allant à la mort tout plain d'autorité
Il prononça ces mots. O Dieu de vérité
Monstre à ces Juges faux leur stupide ignorance,
Et je prononceray condamné leur sentence.
Vous n'êtes, compagnons, plus Juges, mais bourreaux
Car en nous ordonnant tant de tourmens nouveaux,
Vous pressez vostre voix: vostre voix inhumaine,
Souffre peine en donnant la sentence de peine:
Comme à l'exécuteur le cœur s'oppose en vain
Au coup forcé qui sort de l'exécrable main:
Sur le siege du droict vos faces sont transies
Quand demi-vifs, il faut que vous ostiez les vies.

Qui seules vivent bien: ie prends tesmoins vos cœurs
Qui de la conscience ont resenti les pleurs:
Mais ce pleur vous tourmente & vous est inutile
Et ce pleur n'est qu'un pleur d'un traistre crocodile:
La crainte vous domine, ô! Juges criminels,
Criminels estes vous puis que vous estes tels:
Vous diètes que la loy du Prince publiee
Vous à lié les mains: l'ame n'est pas liée:
Le front du Juge droict, son severe sourcil
Deust-il souffrir ces mots? le Roy le veut ainsi.

Ainsi as-tu, Tyran, par ta fin miserable
En moy fini le coup d'un regne lamentable:
Dieu l'avoit abatu, & cette heureuse mort
Fut du persecuteur tout le dernier effort:
Il avoit faict mentir la superbe parole
Et fait voler en vain le jugement frivole
De ce Roy qui avoit juré que de ses yeux
Il verroit de Du-bourg & la mort & les feux:
Mais il faut avouer que près de la bataille
Ce cœur tremblant revint à la voix d'une Caille:
Pauvre femme mais riche, & si riche que lors
Vn plus riche trouva l'aumosne en ses Tresors.

O Combien d'efficace est la voix qui console,
Quand le Conseiller joint l'exemple à la parole,
Comme fit celle-la qui pour ainsi prescher
Fit en ces mesmes jours sa chaire d'un buscher.

Du-Bourg près de la mort sans qu'un visage blesmé
L'habillast en vaincu se devestit soy-mesme
La robe, en sescriant, cessez voz bruslemens,
Cessez, ô! Senateurs, tirez de mes tourmens

Ce proffit le dernier de changer de courage
 En repentance à Dieu, puis tournant son visage
 Au peuple, il dist, Amis, meurtrier je ne suis point:
 C'est pour Dieu l'immortel que je meurs en ce point:
 Puis comme on l'eslevoit, attendant que son ame
 Laisast son corps heureux au licol, à la flamme.
 Mon Dieu vray juge & pere, au milieu du trespas
 Je ne t'ay point laissé, ne m'abandonne pas:
 Tout puissant de ta force assiste ma foiblesse:
 Ne me laisse, Seigneur, de peur que je te laisse.

O François, à Flamens, (car je ne fay de vous
 Qu'un peuple qu'une humeur, peuple, benin & doux)
 Anvers, Cambray, Tournay, Mons & Valanciennes,
 De voz braves tesmoings nos histoires sont plaines:
 Pourrois-je desployer vos morts, vos brulemens
 Vos ténailles en feu, vos vifs enterremens!
 Je ne fay qu'un indice à un plus gros ouvrage
 Auquel vous ne pourrez qu'admirer davantage
 Comment ce peuple tendre à trouvé de tels cœurs,
 Si fermes en constance ou si durs en rigueurs.

Mais Dieu voulut encor à sa gloire immortelle
 Prescher dans l'Italie & en Rome infidelle,
 Donner à ces félons les cœurs de ses agneaux
 Pour mourir par leurs mains prophetes de leurs maux:
 Vous avez veu du cœur, voulliez-vous de l'adresse,
 Et veoir le fin Satan vaincu par la finesse.

Montalchine, l'honneur de Lombardie, il faut
 Qu'en ce lieu je t'esleve un plus brave eschafaut
 Que celui sur lequel aux portes du grand temple
 Tu fus Martyr de Dieu & des Martyrs l'exemple.

L'Antechrist descouvrant que peu avoient servi
 Les vies que sa main au jour avoit ravi:
 Voyant qu'au lieu publics de Dieu les tesmoignages,
 Au lieu de donner peur redoubloient les courages,
 Resolut de cacher ces meurtres deormais
 De la secrette nuit sous les voilles espais:
 Le Geolier qui alors detenoit Montalchine,
 Voyant que contre luy l'injustice machine
 Vne secrette mort, l'en voulut advertir:
 Ce viel soldat de Christ feignit un repentir:
 Fait ses juges venir & après la sentence
 Leur promet d'anonser lentielle repentance
 De ses fausses erreurs; & que publicquement
 Il se desisteroit de ce que faussement
 Il avoit enseigné: on assura sa vie,
 Et sa promesse fut de promesses suivie.
 Or, pour tirer de luy un plus notable fruit,
 On publia par tout sur les aïles du bruit
 L'heure & le lieu choisi: chacun vient pour s'instruire,
 Et Montalchie fut conduit pour se desdire
 Sur leschafaut dressé: là du peuple il fut veu
 En chemise tenant deux grands torches en feu:
 Puis ayant de sa main commandé le silence
 D'un grand peuple amassé, en ce point il commence.

Mes freres en amour & en soin mes enfans,
 Vous m'avez escouté-des-ja par divers ans
 Preschant & enseignant une vive doctrine,
 Qui a troublé vos sens; vous voicy Montalchine,
 Lequel homme & pecheur subiect à vanité
 Ne peut avoir toujours prononcé verité.

*Vous orrez sans murmure à la fin la sentence
Des deux opinions & de leur difference.*

*Trois mots feront par tout le vray département
Des contraires raisons, seul, seule & seulement.*

*J'ay presché que Iesus nous est seul pour hostie,
Seul sacrificateur, qui seul se sacrifie:*

*Les docteurs autrement disent que le vray corps
Est sans pain immolé pour les vifs & les morts,*

*Que nous avons besoin que le prestre sans cesse
Resacrifie encor Iesus Christ en la Messe.*

*J'ay dict que nous prenons, prenans le sacrement,
Cette manne du Ciel par la foy seulement:*

*Les Docteurs, que le corps en chair & en sang entre
Ayant souffert les dents aux offices du ventre.*

*J'ay dict que Iesus seul est nostre intercesseur,
Qu'a son pere l'accez par luy seul nous est seur:*

*Les docteurs disent plus, & veulent que lon prie
Les saints mediateurs & la vierge Marie:*

*J'ay dict qu'en la foy seule on est justifié,
Et qu'en la seule grace est le salut jé:*

*Les Docteurs autrement, & veulent que lon face
Les œuvres pour aider, & la Foy & la grace.*

J'ay dict que Iesus seul peut la grace donner.

Qu'autre que luy ne peut remettre & pardonner:

*Eux que le Pape tient sous ses clefs & puissances
Tous thresors de l'Eglise & toutes indulgences.*

*J'ay dict que l'ancien & nouveau Testament
Sont la seule doctrine & le seul fondement:*

*Les docteurs ont glosé ces regles tres-certaines,
Et veulent adjoûter les doctrines humaines.*

J'ay dicté que l'autre siecle. à deux lieux seulement,
 L'un le lieu des heureux, l'autre lieu de tourment:
 Les Docteurs trouvent plus & jugent qu'il faut croire,
 Le Lymbe des enfans, des grands le Purgatoire.
 J'ay presché que le Pape en terre n'est point Dieu,
 Et qu'il est seulement Evesque d'un seul lieu:
 Les Docteurs lay. donnans du Monde la maitrise
 Le font visible chef de la visible Eglise.

O Chrestiens choisissez: vous voyez d'un costé
 Le mensonge puissant, d'autre la verité;
 D'une des parts l'honneur, la vie & recompense:
 De l'autre ma premiere & derniere sentence:
 Soyez libres ou serfs sous les dernieres loix
 Ou du vray ou du faux: pour moy j'ay fait le choix.
 Vien Evangile vray, vatan fausse doctrine.
 Vive Christ, vive Christ: & meure Montalchine.

Les peuples tous esmeus commençoient à troubler:
 Il jette gayement ses deux torches en lair,
 Demande les liens, & cette ame ordonnée
 Pour l'estouffer de nuit triomphe de journée.

Tels furent de ce siecle en Sion les agneaux
 Armez de la priere, & non point des couteaux:
 Voyci un autre temps. quand des pleurs & des larmes,
 Israel irrité courut aux justes armes.

On vint des feux au fer. lors il s'en trouva peu,
 Qui de lions aigneaux vinssent du fer au feu.
 En voicy qui la peau du fier lion posèrent,
 Et celle des brebis encores espousserent.

Vous Gattive & Croquet, sortez de voz tombeaux:
 Icy je planteray voz chefs luisants & beaux:

Au milieu de vous deux je logeray l'enfance
De vostre commun fils, beau mirouer de constance
Il se fit grand docteur en six mois de prisons,
Dans l'obscur prison par les claires raisons
Il vainquit l'obstiné, redressa le debile,
Assuré de sa mort il prescha l'Evangile
L'escole de lumiere en ceste obscurité,
Donnoit aux enfermez l'entiere liberté
Son ame de l'Enfer au Paradis ravie,
Aux ombres de la mort eut la voix de la vie
A Dieu il consacra sa premiere fureur,
Il fut vif & joyeux: mais la jeune verueur
De son enfance tendre & l'aage coustumier
Aux folles gayetes n'eut sa vigueur premiere
Qu'a consoler les bons & s'ejouir en Dieu:
Cette estoile si claire estoit au beau milieu
Des compagnons captifs, quand du seuil d'une porte
Il se haussa les pieds pour dire en cette sorte,
Amis, voicy le lieu d'où sortirent jadis
De l'Enfer des cachots dans le hauts Paradis
Tant de braves tesmoins dont la mort fut la vie,
Les tormens les plaisirs, gloire l'ignominie:
Ici on leur donnoit nouvelle du trespas:
Marchons sur leurs desseins ainsi que sur leurs pas:
Nos pechez ont chassé tant de braves courages,
On ne veut plus mourir pour les saintes tesmoignages:
De nous sensuit la honte & s'aproche la peur:
Nous nous vantons de cœur & perdons le vray cœur:
Degeneres enfans à qui la fausse crainte
Dans le fouier du sein glace la braise esteinte,

Vous perdez le vray bien pour garder le faux bien,

Vous craignez un exil qui est rien, moins que rien.

Et, pensans conserver ce que Dieu seul conserve

Aux serfs d'iniquité vendez vostre ame serve.

Ou vous qui balancez dans le choisir douteux

De l'un ou l'autre bien cognoissez bien les deux.

Vous perdez la richesse & vaine & temporelle.

Choisissez: car il faut perdre le Ciel ou elle.

Vous serez appauvris en voulans servir Dieu,

Nestes vous point venus pauvres en ce bas lieu?

Vous aurez des douleurs, vos douleurs & vos doutes

Vous lairront sans douleur ou vous les vaincrez toutes.

Car de cette tourmente il n'y a plus de port

Que les bras estendus du havre de la mort.

Cette mort des Payens bravement desprisee,

Quoy qu'elle fust d'horreurs fierement desguisee,

Nespouvantoit le front, mais ils disoient ainsi.

Si elle ne fait mieux elle oste le souci,

Elle esteint nos tourmens si mieux ne peut nous faire

Et n'y a rien si doux pour estre necessaire.

L'ame cherche tousjours de sa prison les huis.

D'où, pour petits qu'ils soient, on trouve les pertuis.

Combien de peu de peine est grand aise ensuyvie

A moins de mal on sort que lon n'entre en la vie.

La coustume rend douce une captivité:

Nous trouvons le chemin bref à la liberté:

L'amere mort rendra toute amertume esteinte.

Pour une heure de mort avoir vingt ans de crainte!

Tous les pas que tu fais pour entrer en ce port.

Ce sont autant de pas au chemin de la mort.

Mais crains-tu les tourmens qui à ta dernière heure

Te font mourir de peur avant que tu te meure?

S'ils sont doux à porter la peine n'est qu'un jeu,

Où s'ils sont violens ils dureront fort peu:

Toy donc, disoit Seneque, avec tes larmes feintes

Qui vas importunant le grand Dieu de tes plaintes,

Par toy tes maux sont maux, qui sans toy ne sont tels:

Pourquoy te faches-tu? car entre les autels

Où tu ouvres de cris ta poitrine entamee,

Où tu gastes le bois l'encens & la fumee:

Venge-toy de tes maux, & au lieu des odeurs

Fais y fumer ton ame avec tous tes malheurs:

Par là ces braves cœurs devindrent autochires:

Les causes seulement manquoient à leurs martires:

Cet ignorant troupeau estoit precipité

De la crainte de craindre en l'autre extremité:

Sans sçavoir quelle vie iroit après leurs vies

Ils mouroient doucement pour leurs douces patries:

Par là Caton d'Utique & tant d'autres Romains

S'occirèrent (mais malheur!) car c'estoit par leurs mains:

Quels signalez tesmoins du mespris de la vie

De Lucretse le fer, les charbons de Porcie.

Le poison de Socrate estoit pure douceur:

Quel vin qui ait cherché la plus froide liqueur?

Des glaçons enterrez, & quelle autre viande

De cent desguisemens se fit onc si friande?

Mais vous qui d'autres yeux que n'avoient les Payens

Voyez les Cieux ouverts, les vrais maux, les vrais biens,

Quels vains noms de l'honneur de liberté, de vie

Où d'aïze vous ont peu troubler la fantasia?

Serfs de Satan le serf, estes vous en horreur?

Aurez-vous liberté enchainans vostre cœur?

Deslivrez-vous vos fils, vos filles & vos femmes

Les livrant à la gehenne, aux enfers & aux flames?

Si la prosperité dont le meschant jouit

Vous trompe & vous esmeut, vostre sens s'esbloüit,

Comme l'œil d'un enfant qui en la tragedie

Voit un coquin pour Roy: cet enfant porte envie

Aux habits empruntez que de peur de souiller

Mesme à la catastrophe il faudra despoüiller.

Ce meschant de qui l'heur à ton deuil tu compare

N'est pas en liberté, c'est qu'il court & s'esgare:

Car si tost qu'il pecha en ce temps, en ce lieu

Pour jamais il fut clos en la prison de Dieu:

Cette prison le suit qu'il couvre à la chasse,

Quoy que mille païs comme un cain il trasse,

Qu'il fende au gré du vent les fleuves & les mers,

Sa conscience n'est sans cordes & sans fers:

Il ne faut esgaller à l'eternelle peine,

Et aux souspirs sans fin un poinct de courte haleine.

Vous regardez la terre & vous laissez le Ciel!

Vous succez le poison & vous crachez le miel!

Vostre corps est entier & l'ame est entamee!

Vous sautez dans le feu esquivans la fumee?

Haïssez las meschans, l'exil vous sera doux:

Vous estes bannis d'eux, bannissez-les de vous:

Vous estes enferrez, ce qui plus vous consolle

L'ame le plus de vous ou elle veut s'enroulle:

S'ils vous ostent vos yeux, vos esprits verront Dieu,

Vostre langue s'en va, le cœur parle en son lieu:

Bail meure sans avoir eu peur de la mort blesme,
La langue soit couppee avant qu'elle blasphemme.
Or si d'exquises morts les rares cruautez
Si tormens sur tormens à vos yeux presenteZ
Vous troublent, c'est tout un quel front, quel esquipage
Rend à la laide mort encor plus laid visage ?
Qui mesprise la mort, que luy fera de tort
Le regard assésuré des outils de la mort ?
L'ame : des yeux du Ciel, void au Ciel l'invisible
Le mal horrible au corps : ne luy est pas horrible,
Les ongles de la mort n'apporteront que feu
A qui se souviendra que ce quelle oste est peu.
En ceterre nous peut ôster chose pareille,
Nous en perdons autant d'une douleur d'oreille,
Vne hameur corrompue, un petit vent mauvais,
Vne veine picquee ont de pareils effects :
Et ce fascheux apprest pour qui le poil nous dresse,
C'est ce qu'à pas conteZ traine à soy la vieillesse,
L'assassin condamné à souffrir seulement
Sur chasque membre un coup, pour languir longuement,
Demande le cinquiesme à l'estomach, & pense
Par ce coup plus mortel adoucir la sentences
Les severes Prevosts choisissans les tourmens,
Tiennent les courts plus doux, & plus durs les plus lents,
Et quand la mort à nous d'un brave coup se joie,
Nous desirons languir long temps sur nostre roie :
Le sang de l'homme est peu, son mespris est beaucoup,
Qui le mesprisera pourra voir tout à coup
Les canons, la sumee & les fronts des batailles :
Ou mieux les sers, les feux, les conteaux, les tenailles.

La rouë & les cordeaux, cettuy-la pourra voir,
 Le precipice bas dans lequel il doit choir:
 Mespriser la montagne, & de libre secousse,
 En regardant en haut sauter quand on le pousse:
 Nos freres bien instruits ont l'appel refusé,
 Et le Brun, Dauphinois, d'actement avisé:
 Quand il eut sa sentence avec plaisir ouye,
 Respondit qu'on l'avoit condamné à la vie.

Tien ton ame en tes mains: tout ce que les Tyrans
 Prennent n'est point la chose, ains seulement le temps:
 Que le nom de la mort autrement effroyable,
 Bien cogneu, bien pesé, nous devienne agreable.
 Heureux qui la cognoist! Or il faut qu'en ce lieu,
 Plain de contentement je donne gloire à Dieu.

O Dieu quand tu voudras cette charongne prendre,
 Par le couteau en piece ou par le feu en cendre,
 Dispose ô Eternel, il ny à nul tombeau,
 Qui à l'œil & au cœur ne soit beau s'il t'est beau.

Il faisoit ces leçons, quand le Geolier l'appelle,
 Pour recevoir sentence en la noire chappelle:
 L'œil de tous fut troublé, le sien en fut plus beau,
 Ses yeux devindrent feu ceux des autres de l'eau,
 Lors serenant son front, & le teint de sa face,
 Il rit à ses amis, pour à Dieu les embrasse,
 Et à peu de loisir, redonbloit ce propos.

Amis vous me voyez, sur le seuil du repos:
 Ne pleurez pas mon heur: car la mort inhumaine,
 A qui vaincre la sçait ne tient plus rang de peine:
 La douleur n'est le mal, mais la cause pourquoy:
 Or je voy qu'il est temps d'aller prouver par moy

Les propos de ma bouche, il est temps que je trouve
En ce corps bien-heureux la pratique & l'espreuve,
Il vouloit dire plus, l'huissier le pressa tant
Qu'il courut tout dispos vers la mort en sautant:
Mais dès le seuil de l'huis le pauvre enfant advise
L'honorable regard & la vieilleesse grise
De son pere & son oncle à un posteau liez:
Alors premierement les sens furent ployez:
L'œil si gay laisse en bas tomber sa triste veüe:
L'ame tendre s'esmeut, encores non esmeüe:
Le sang sentit le sang, le cœur fut transporté
Quand le pere rempli de mesme gravité
Qu'il eut en un Conseil, d'une voix grosse & grave,
Fit à son fils pleurant cette harangue brave.
C'est donc en pleurs amers que j'iray au tombeau
Mon fils mon cher espoir, mais plus cruel bourreau
De ton pere affligé: Car la mort passe & blesme
Ne brise point mon cœur comme tu fais toy mesme:
Regretteray-je donc le soing de te nourrir?
Nas tu peu bien vivant à prendre à bien mourir?
L'enfant rompi ces propos: seulement mes entrailles
Vous ont senti dit-il, & les rudes batailles
De la prochaine mort n'ont point espouvanté
L'esprit instruit de vous, le cœur par vous planté:
Mon amour est esmeu, l'ame n'est pas esmeüe,
Le sang non pas le sens se trouble à vostre veüe:
Vostre blanche vieilleesse a tiré de mes yeux
De l'eau, mais mon esprit est un fourneau de feux:
Feux pour brusler les feux que l'homme nous appreste,
Que puisse-je trois fois pour l'un & l'autre teste

De vous & de mon oncle, & plus jeun' & plus fort
Aller faire mourir la mort avec ma mort:

Done, diët l'autre viellard, ô que ta force est molle,

O Mort, à ceux que Dieu entre tes bras console!

Mon neveu ne plain pas tes peres perissans:

Ils ne perissent pas, ces cheveux blanchissans,

Ces vieilles mains ainsi en malfaiçteurs liees.

Sont de la fin des bons à leurs fins homorees:

Nul grade, nul estat ne nous leve si haut

Que donner gloire à Dieu au haut d'un eschafaut,

Mourons, peres, mourons, ce diët l'enfant à l'heure.

L'homme est si inconstant à changer de demeure,

La nouveauté luy plaist, & quand il est au lieu

Pour changer cette fange à la gloire de Dieu,

L'homme commun se plainët de pareille parolle:

Ils consolent leur fils, & leur fils les console.

Voicy entrer l'amas des sophistes docteurs,

Qui aux fronts endurcis s'aprochent seducteurs,

Pour vaincre de raisons les precieuses ames.

Que la raison celeste a mené dans les flames,

Mais l'esprit tous de feu du brave & docte enfant,

Faloit dessus l'erreur d'un sçavoir triumpant,

Et malgré leurs raisons, leurs fuites & leurs ruzes,

Il laissoit les caphards: sans mot & sans excuses,

La mort n'apeloit point ce bel entendement.

A regarder son front, mais sur chasque argument

Prompt, aigu, aduizé, sans double & sans refuge,

En les rendant transis, il eut grace de juge:

A la fin du combat, ces deux Eleazars.

Sur l'enfant à genoux couchent leurs chefs vieillards,

Sortirent les premiers du monde & des miseres,
Et leur fils en chantant courut après ses peres.

O cœurs mourans à vie indomptez & vainqueurs,
O combien vostre mort fit revivre de cœurs!

Notre grand Beroald à veu, docte Gastine,
Avant mourir ces traits fruiçts de sa discipline,
Ton privé compaignon descoles & de jeux
L'escript : le face Dieu ton compaignon de feux.

O bien-heureux celuy qui, quand l'homme le tue,
Arrache de l'erreur tant d'esprits par sa veüe:
Qui monstre les thresors & graces de son Dieu,
Qui butine en mourant tant d'esprits au milieu
Des spectateurs esleus : telle mort est suivie
Presque tousjours du gain de mainte belle vie,
Mais les Martyrs ont eu moins de contentement,
De qui la laide nuit cache le beau tourment:
Non que l'ambition y soit quelque salaire:
Le salaire est en Dieu à qui la nuit est claire,
Pourtant beau l'instrument de qui l'exemple sert
A gagner en mourant la brebis qui se perd.

Je ne t'oublieray pas, ô ame bien-heureuse,
Je tireray ton nom de la nuit tenebreuse,
Ton martyre secret, ton exemple caché
Sera par mes escrits des ombres arraché.

Du berceau, du tombeau je releve une fille,
De qui je ne diray le nom ni la famille:
Le Pere encor vivant plain de graces de Dieu,
En país estrange l'ira en quelque lieu
Quelle fut cette mort dont il forma la vie.

Le subject du massacre & non pas la furie,

Laissoit dedans Paris reposer les couteaux,
 Les lames, & non pas les ames des bourreaux:
 D'entre les sons piteux de la grand boucherie
 Vn pere avoit tiré sa miserable vie,
 Sa femme le suivit, & hors des feux ardants
 Sauva le moins aagé de trois de ses enfants:
 Deux filles qui cuidoient que le nœu de la race
 Au sein de leurs parens trouveroit quelque place,
 Se vont jetter aux bras de ceux de qui le sang
 De la tendre pitié devoit brusler le flanc:
 Ces parens, mais bourreaux, par leurs douces paroles,
 Par menaces apres, contraignoient aux idoles
 Ces cœurs voüez à Dieu, puis l'avengle courroux
 Des inutiles mots les fit courir aux coups:
 Par trente jours entiers ces filles deschirees
 De verges & fers chauds demeurent asseurees:
 La nuit on les espie, & leurs sanglantes mains
 Joinctes tendoient au Ciel: ces proches inhumains,
 Dessus ces tendres corps impiteux sendurcirent,
 Si que hors de l'esperoir de les vaincre ils sortirent:
 En plus noire mi-nuit, ils les jettent dehors,
 La plus jeune n'ayant place entiere en son corps:
 Est prise de la fièvre & tombe à demi-morte
 Sans poulx, sans mouvement sur le seuil d'une porte,
 L'autre s'enfuit deffroy, & ne peut ce discours
 Poursuivre plus avant le succes de ses jours.
 Le jour étant levé le peuple esmeu advise
 Cet enfant que les coups & que le sang desguise,
 Inconnu, pour autant qu'en la nuit elle avoit:
 Fuy de son logis plus loin quelle pouvoit.

On porte à l'hospital cette ame esvanouie,
 Mais si tost quelle eut pris la parole & la vie,
 Elle crie en son liét, ô Dieu double-ma foy,
 C'est par les maux aussi que les tiens vont à toy:
 Je ne t'oublieray poinet, mais mon Dieu fay en sorte
 Qu'ainsi que le mal croist je devienne plus forte.
 Ce mot donna soupçon, on pense incontinent
 Que les esprits d'erreur n'alloient pas enseignant
 Les enfans de neuf ans, pour de chansons si belles
 Donner gloire au grand Dieu au sortir des mamelles.
 Iesus-Christ vray berger sçait ainsi faire choix
 De ses tendres brebis, & les marque à la voix.
 Au bout de quelque mois des-ja la maladie
 Eut pitié de l'enfant, & luy laissez la vie:
 La fièvre s'ensuit, & le dard de la mort
 Laisse ce corps si tendre avec un cœur si fort.
 L'aveugle cruauté enflamma au contraire
 A commettre la mort que la mort n'a peu faire.
 Les gardes d'hospital, qui un temps par prescheurs,
 Par propos importuns d'impiteux seducteurs,
 Par menaces apres, par piquantes injures
 S'essayerent plonger cette ame en leurs ordures:
 L'enfant aux seducteurs disoit quelques raisons:
 Contre les menaçans se targuoit d'oraisons.
 Et comme ces tourmens changeoient de leur maniere,
 D'elle mesme elle avoit quelque propre priere:
 Pour dernier instrument ils osterent le pain,
 La vie à la mi-morte, en cuidant par la faim,
 En ses plus tendres ans l'attirer ou contraindre:
 Il fut plus malaisé la forcer que l'esteindre:

La vie & non l'envie ils presserent si fort
Quelle donne en trois jours les signes de la mort.
Cet enfant non, enfant, mais ame des-jà sainte
De quelque beau discours, de quelque belle plainte,
Estonnoit tous les jours & n'amolissoit pas
Les vilains instrumens d'un languissant trespas:
Il advint que ses mains encor deschirees
Receloient quelque sang aux playes demeurees:
A l'effort de la mort sa main gauche seigna,
Entiere dans son sang innocent se baigna:
En l'air elle haussa cette main degouttante,
Et pour derniere voix elle dist, gemissante,
O Dieu, prens-moy la main, prens-la Dieu secourant,
Soustien-moy, conduy-moy au petit demeurant
De mes maux achevez: il ne faut plus qu'une heure
Pour faire qu'en ton sein à mon-aise je meure,
Et que je meure en toy comme en toy j'ay vescu:
Le mal gaigne le corps, pren l'esprit invaincu:
Sa parole affoiblit, à peine elle profere
Les noms demi-sonnez, de sa sœur & sa mere,
D'un visage plus gay elle tourna les yeux
Vers le Ciel de son liēt, les plante dans les Cieux:
Puis à petis souspirs l'ame vive s'avance,
Et après les regards & après l'esperance:
Dieu ne refusa point la main de cet enfant,
Son œil vid l'œil mourant, le baisa triumpuant,
Sa main luy prit la main, & sa derniere halaine
Fuma au sein de Dieu, qui present à sa peine,
Luy sousteint le menton, l'esveilla de sa voix,
Il larmoya sur elle, il ferma de ses doigts

La bouche de loüange, achevant sa priere,
Baissant des mesmes doigts pour la fin la paupiere
L'air tonna, le Ciel plut, les simples elemens
Sentirent à ce coup tourment de ces tourmens.

O François desieglez, où logent vos polices
Puis que vos hospitaux servent à tels offices ?
Que feront vos bourdeaux & vos berlans pilleurs,
La forêt, le rocher, la caverne aux voleurs ?

Mais quoy ? des saints tesmoins la constance affermie
Avoit lassé les poings de la gent ennemie,
Noyé l'ardeur des feux, seché les cours des eaux,
Emoussé tous les fers, usé tous les cordeaux,
Quand des autels de Dieu, l'inextinguible Zele,
Mit en feu l'estomac de maint & maint fidele:
Sur tout de trois Anglois, qui en se complaignans
Que des affections le grand feu s'esteignant,
Avec luy s'estouffoit l'autre flamme ravie,
Qui est l'ame de l'ame & l'esprit de la vie,
Ces grands cœurs ne voulans que l'ennemi ruzé
Par un siecle de guerre eust plus fin desguizé.

En des combats de fer les combats de l'Eglise,
Poussez du doigt de Dieu ils firent entreprize,
D'aller encor livrer un assaut hâzardeux
Dans le nid de Satan: mais de ces trois les deux
Prescherent en secret, & la ruzé ennemie
En secret estouffa leur martyre & leur vie:
Le tiers après avoir essayé par le bruit
A cueillir sur leur cendre encore quelque fruit,
Rendit son coup public & publique sa peine.

Humains qui prononcez une sentence humaine,

Contre cette action nommans temerité

Ce que le Ciel despart de magnanimité.

Vous dictes que ce fut un effort de manie

De porter de si loin le thresor de sa vie,

Aller iusques dans Rome, & aux yeux des Romains

Attaquer l'Antechrist, luy arracher des mains

L'idole consacree, aux pieds layant foulée,

Consacrer à son Dieu son ame consolee,

Vous qui sans passion jugez les passions

Dont l'esprit tout de feu esprend nos motions,

Lians le doigt de Dieu aux principes ethiques:

Les tesmoignages saints ne sont pas politiques

Assez à vostre gré: vous ne cognoissez point

Combien peut l'Esprit saint quand les esprits il point.

Que blasmez vous ici? l'entreprise bouillante,

Le progres sans changer, ou la fin triomphante?

Est-ce entreprendre mal d'aller anoncer Dieu

Du grand siege d'errcur au superbe milieu?

Est-ce mal avancé la chose encommencee

De changer cinq cens lieux sans changer de pensee?

Est-ce mal achever de piller tant de cœurs

Dedans les seins tremblans des pasles spectateurs?

Nous avons veu les fruiets, & ceux que cette escole

Fit en Rome quitter & Rome & son Idole.

Ouy mais c'est desespoir avoir la liberté

En ses mains, & choisir une captivité:

Les trois enfans vivoient libres & à leur aises:

Mais l'aïse leur fut moins douce que la fournaise.

On refusoit la mort à ces premiers Chrestiens

Qui recherchoient la mort sans fers, & sans liens:

Paul mis en liberté d'un coup du Ciel refuse
La douce liberté, qui est-ce qui l'accuse ?
Apprenez cœurs transis, esprits lents, juges froids
A prendre loy d'enhaut, non y donner des loix:
Admirez le secret que l'on ne peut comprendre
En louant Dieu jettez des fleurs sur cette cendre.

Ce tefmoin endura du peuple esmeu les coups,
Il fut laissé pour mort non esmeu de courroux,
Et puis voyant chercher des peines plus subtiles,
Pour desguiser sa peine il dict cerchez, Perilles:
Cerchez quelques tourmens longs & ingenieux,
Le coup de l'Eternel n'en paroîtra que micux:
Mon ame contre qui la mort n'est gueres forte,
Aime à la mettre bas de quelque brave sorte:
Sur un asne on le lie, & six torches en feu
Le vont de rue en rue assechant peu à peu:
On brusle tout premier & sa bouche & sa langue:
A un des boutte-feux il fit cette harangue.
Tu n'auras pas l'esprit: qui ta chetif, appris
Que Dieu n'entendra point les voix de nos esprits?
Les flambeaux traversoient les deux joües rosties
Qu'on entendit. Seigneur pardonne à leurs folies:
Ils bruslent son visage, ils luy crevent les yeux
Pour chasser la pitié en le montrant hideux:
Le peuple s'y trompoit, mais le Ciel de sa place
Ne contempla jamais une plus claire face:
Jamais le paradis n'a ouvert ses thresors
Plus riant à esprit separé de son corps:
Christ luy donna sa marque, & le voulut faire estre
Imitateur privé des honneurs de son maistre,

Estant ainsi monté pour entrer tout en paix
Dans la Hierusalem permanente à jamais.

Oui, le Ciel arrosa ces graines espandues,
Les cendres que fouloit Rome parmi ses rues:
Tesmoin ce blanc viellard que trois ans de prisons
Avoient mis pardela le roolle des grisons:
Qui à ondes couvroit de neiges sans froidure
Les deux bras de cheveux, de barbe la ceinture.
Ce cygne fut tiré de son obscur estuy
Pour gagner par l'effroy ce que ne peut l'ennuy.
De près il vit briser sa douloureuse vie,
Et tout au lieu de peur anima son envie:
Le docte confesseur qui au feu l'assistait,
Changé, le lendemain en chaire presenta
Sa vie au mesme feu: maintenant l'innocence
De son viellard client: la paisible assistance
Sans murmure escouta les nouvelles raisons,
Apprit de son prescheur comment dans les prisons,
Celuy qui eut de solde un escu par ionnée,
Avoit entre les fers sa despence ordonnée,
Vivant d'un sob de pain: ainsi le prisonnier
En un pauvre croton le fit riche ausmosnier.
Ce peuple pour oïr ces choses eut oreilles,
Mais n'eut pour l'accuser de langue. Les merveilles
De Dieu sont quelquesfois en la constante mort
Ou en la liberté quelque fois leur effort.

De mesme escole vint après un peu despace
Le maigre Capucin: cestuicy en la face
Du Pape non Clement, l'appella Ante-Christ,
Faisant de vive voix ce qu'autre par escrit.

Il avoit recerché dedans le cloistre immonde
La separation des ordures du monde:
Mais y ayant trouvé du monde les retraits,
Quarante jours entiers il desploia les traits
En la chaire d'erreur de la verité pure,
La robbe de mensonge étant sa couverture:
Un sien juge choisi, par lui jugé, appris
Et depuis fugitif, nous donna dans Paris
La suite de ces morts, à esclorre des vies,
Pour l'honneur des Anglois contre les calomnies:
Mais il se ravissoit sur ce qu'avoit presché
L'esprit sans corps, par qui le corps bruste, seiché,
N'estoit plus sa maison, mais quelque tendre voile:
Comme un guerrier parfait campant dessous la toile.
Qu'on menasse de feu ces corps des-ja brisés:
O combien sont ces feux par ceux la mesprisez!
Ceux la battent aux champs, ces ames militantes,
Pour aller au combat mettent le feu aux tentes.

Le printemps de l'Eglise & l'esté sont passez,
Si serez vous par moi vers boutons amassez,
Encor, esclorrez vous, fleurs si franches, si vives,
Bien que vous paroissiez dernieres & tardives:
On ne vous lairra pas, simples, de si grand pris,
Sans vous voir & flairer au celeste pourpris.
Vne rose d'automne est plus qu'une autre exquise:
Vous avez esjouy l'automne de l'Eglise:
Les grands feux de la chienne oubloient à bruler,
Le froid du scorpion rendoit plus calme l'air,
Cet air doux qui tout autre en malices excède
Ne fit tiede vos cœurs en une saison tiede:

Ce fut lors que lon vid les lions s'embrazer
 Et chasser, barriquez, leur Nebucadnezer,
 Qui à son vieil Bernard remonstra sa contraincte
 De l'exposer au feu si mieux n'aymoit par feinte
 S'accommoder au temps: le vieillard chevelu
 Respond, Sire, i'estois en tout temps resolu
 D'exposer sans regret la fin de mes annees,
 Et ores les voyant en un temps terminees
 Ou mon grand Roy à dict, le suis contrainct, ces voix
 M'osteroient de mourir le dueil si i'en avois.
 Or vous & tous ceux-la qui vous ont peu contraindre,
 Ne me contraindrez pas, car je ne sçay pas craindre
 Puis que je sçay mourir. La France avoit mestier
 Que ce potier fust Roy, que ce Roy fust potier.
 Vous eustes ce vieillard Conseiller en vos peines,
 Compagnon de liens, ames parisiennes:
 On vous offrit la vie aux despens de l'honneur:
 Mais vostre honneur marcha sous-celuy du Seigneum
 Au triumphe immortel, quand du tyran la peine
 Plustost que son amour vous fit choisir la haine
 Nature s'employant sur cette extremité
 En ce jour vous para d'angelique beauté:
 Et pource qu'elle avoit en son sein preparees
 Des graces pour vous rendre en vos jours honorees,
 Prodigue, elle versa en un pour ses enfans
 Ce quelle reservoit pour le cours de vos ans.
 Ainsi le beau Solcil monstre un plus beau visage,
 Faisant un souter clair sous l'espais du nuage,
 Et se faitt par regrets, & par desirs aymer,
 Quand ses rayons du soir, se plongent en la mer.

On dit du perelin, quand de son lit il bouge,
Qu'il veut le matin blanc, & avoir le soir rouge.
Vostre naissance, enfance, ont eu le matin blanc:
Vostre couché heureux rougit en vostre sang.
Beutez, vous avanciez d'où retournoit Moïse
Quand sa face parut si claire & si exquise.
D'entre les couronnez, le premier couronné
De tels rayons se vid le front environné.
Tel en voyant le Ciel, fut ven, ce grand Estienne;
Quand la face de Dieu brilla dedans la sienne.
O astres bien-heureux, qui rendes à nostre œil
Ses mirours & rayons livrés du grand Soleil!

Dieu vid donc de ses yeux, d'un moment dix mil âmes
Rire à sa verité, en despitant les flammes:
Les uns qui tous chenues d'ans & de sainteté,
Mouroient blancs de la teste & de la pieté.
Les autres mesprisans au plus fort de leur âge
Leffort de leurs plaisirs, eurent pareil courage
A leurs virilitez, & les petis enfans
De qui l'ame n'estoit tendre comme les ans,
Donnoient gloire au grand Dieu, & de chansons nouvelles
S'en couroient à la mort au sortir des mamelles
Quelques uns des plus grands de qui Dieu ne voulut
Le salut impossible, & d'autres qu'il eslent,
Pour prouver par la mort constamment reserchée,
La docte verité comme ils l'avoient preschée:
Mais beaucoup plus à plain' qu'aux doctes & aux grands,
Sur les pauvres abjects saintement ignorans
Parut sa grand bonté, quand les braves courages
Que Dieu voulut tirer des fanges des villages,

Vindrent faire rougir devant les yeux des Rois

La folle vanité, l'esprit donna des voix:

Aux muets pour parler, aux ignorans des langues,

Aux simples des raisons, des preuves, des harangues,

Ne les fit que l'organe à prononcer les mots

Qui des docteurs du monde effaçoient les propos.

Des inventeurs subtils les peines plus cruelles,

N'ont attendri le sein des simples damoiselles:

Leurs membres delicats ont souffert en maint lieu

Le glaiue & les fagots en donnant gloire à Dieu:

Du Toutpuissant la force au cœur mesme des femmes

Donna vaincre la mort & combattre les flammes:

Les cordes des geoliers deviennent leurs carquans,

Les chaines des poteaux leurs mignards jaserans,

Sans plaindre leurs cheveux, leur vie & leurs delices,

Elles les ont à Dieu rendus en sacrifices.

Quand la guerre, la peste & la faim s'aprochoient,

Les trompettes d'Enfer plus eschauffez preschoient

Les armes, les fagots, & pour appaiser l'ire

Du Ciel on presentoit un fidelle au martyre.

Nous serions disoient-ils paisibles, saouls & sains,

Si ces meschans vouloient faire priere aux saintz:

Vous eussiez dict plus vray, langues fausses & soles,

En disant ce mal vient de servir aux Idoles:

Parfaicts imitateurs des abusez Payens,

Apaisez vous le Ciel par si tristes moyens?

Vous deschirez encor & les noms & les vies,

Des inhumanitez & mesmes calomnies

Que Romme la Payenne infidelle inventa

Lors que le fils de Dieu sa banniere y planta.

Nous sommes des premiers images veritables:
Imprudens vous prenez des Nerons les vocables:
Encontre ces Chrestiens tout s'esmeut par un bruiet
Qu'ils mangeoient les enfans, qu'ils s'assembloient la nuit
Pour tuer la chandelle & faire des meslanges
D'inceste, d'adultere & de crimes estranges:
Ils voyoient tous les jours ces Chrestiens accusez
Ne cercher que l'horreur des grands feux embrasez,
Et Ciprian disoit, les personnes charnelles
Qui aiment leurs plaisirs cherchent ilz des fins telles:
Comment pourroit la mort loger dans les desirs
De ceux qui ont pour Dieu la chair & les plaisirs?
Jugez de quel crayon de quelle coulcur vive
Nous portons dans le front l'Eglise primitive.

O bien heureux esprits qui en changeant de lieu
Changez la guerre en paix, & qui aux yeux de Dieu
Souffrez, mourez pour tel de qui la recompense
N'a le vouloir borné non plus que la puissance!
Ce Dieu là vous a veus & n'a aimé des Cicux:
L'indicible plaisir pour approcher ses yeux
Et sa force de vous: cette constance extreme
Qui vous a fait tuer l'enfer & la mort blesme,
Qui a fait les petits resister aux plus grands,
Qui a fait les bergers vainqueurs sur les Tyrans:
Vient de Dieu, qui present au milieu de vos flammes
Fit mespriser les corps pour delivrer les ames:
Aussi en ces combats ce grand chef souverain
Commande de la voix & combat de sa main:
Il marche au rang des siens, nul champion en peine
N'est sans la main de Dieu qui par la main le meine.

Quand Dieu eut tournoyé la terre toute en feu
Contre sa verité, & après qu'il eut veu
La souffrance des siens, au contraire il advise
Ceux qui tiennent le lieu & le nom de l'Eglise
Tours de sang, de vin, qui enflent au milieu
Du monde & des malheurs blasphément contre Dieu,
Presidants sur le fer, commandent à la guerre,
Possédants les grandeurs, les honneurs de la terre
Portoient la croix en l'or & non pas en leurs cœurs,
N'étoient persécutés mais bien persécuteurs:
Au conseil des tyrans ils eslevoient leurs crestes,
Signoient & refusoient du peuple les requestes,
Jugeoient & partageoient en grondans comme chiens
Des pauvres de l'Eglise & les droicts & les biens:
D'ailleurs, leurs fautes sont desouvertes & nues:
Dieu les vid à travers leurs feuilles mal cousues,
Se disans conseillers desquels l'ordre & le rang
Ne permet de tuer & de juger au sang:
Ceux là changeans de nom & ne changeans d'office,
Après solliciteurs non juge des supplices,
Furent trouvez sortans des jeux & des festins
Ronsler aux seins enflés de leurs pastes putains.

Dieu voulut en veoir plus, mais de regret & d'ire
Tout son sang escuma: il fuit, il se retire,
Met ses mains au devant de ses yeux en courroux,
Le Tout-puissant ne peut résider entre nous:
Sa barbe & ses cheveux de fureur herisserent,
Les sourcis de son front en rides s'enfoncerent,
Ses yeux changés en feu jetterent pleurs amers,
Son sein enflé de vent vomissoit des esclairs.

Il se repentit donc d'avoir formé la terre:
Tantost il prit au poing une masse de guerre,
Vne boëste de peste & de famine un vent,
Al vent mesler la mer & l'air en un moment
Pour faire encor un coup en une arche recloze,
L'eslection des siens : il pense, il se propose
Son alliance sainte : il veut garder sa foy
A ceux qui n'en ont point, car ce n'est pas un Roy
Tel que les Tyranneaux qui remparent leur vie
De glaives, de poisons & de la perfidie:
Il tient encor serrez les maux, les eaux, les feux,
Et pour laisser combler le vice au vicieux
Souffrit & n'aima pas, permit & ne fut cause
Du reste de nos maux : puis d'une longue pause
Pensant profondement courba son chef dolent,
Finit un dur penser d'un sanglot violent:
Il croisa ses deux bras, vers le Ciel les releve:
Son cœur ne peut plus faire avec le monde treve:
Lors d'un pied dépité restrapant par sept fois
La poudre, il fit venir quatre vents sous les loix
D'un chariot volant, puis sans ouvrir sa veüe
Il sauta de la terre en l'obscur de la nuë:
La terre se noircit d'espais aveuglement,
Et le Ciel rayonna d'heureux contentement.



LES FERS

LIVRE V.



DIEU retira ses yeux de la terre ennemie :
 La justice & la foy, la lumiere & la vie
 S'envolerent au Ciel : des tenebres l'espace
 Jouissoit de la terre & des hommes en paix :
 Comme un Roy justicier quelquesfois abandonne

*La royalle cité siege de sa couronne
 Pour en faisant le tour de son royaume entier
 Voir si ses vices-rois exercent leur mestier :
 Aux lieux plus eslongnez refrener la licence
 Que les peuples mutins prennent en son absence :
 Puis, ayant parfourni sa visite & son tour,
 S'en reva desiré en son premier sejour :
 Son Parlement, sa Cour, son Paris ordinaire
 A son heureux retour ne sçavent quelle chere
 Ne quels gestes mouvoir pour au Roy tesmoigner
 Que tout plaisir voulut avec luy s'eslongner,
 Tout plaisir retourner au retour de sa face.
 Ainsi (sans disfnir de l'Eternel la place,
 Mais comme il est permis aux tesmoignages saincts
 Comprendre le celeste aux termes des humains)
 Ce grand Roy de tous Rois, ce Prince de tous Princes
 Lassé de visiter ses rebelles Provinces,*

Se rassist en son throsne, & d'honneur couronné
 Fit aux peuples du Ciel voir son chef rayonné,
 Les celestes bourgeois affamez de sa gloire,
 Volent par millions à ce palais d'ivoire :
 Les habitans du Ciel comparurent à l'œil
 Du grand Soleil du monde & de ce beau Soleil;
 Les Seraphins ravis le contemploient à veüe,
 Les Cherubins couverts (ainsi que d'une nue)
 L'adoroient sous un voile : un chacun en son lieu
 Extatic reluisoit de la face de Dieu.

Cet amas bien-heureux mesloit de sa presence
 Clarté dessus clarté, puissance sur puissance :
 Le haut pouvoir de Dieu sur tout pouvoir estoit,
 Et son throsne eslevé sur les throsnes montoit.

Parmi les purs esprits survint l'esprit immonde,
 Quand Satan haletant d'avoir tourné le monde,
 Se glissa dans la presse : aussi tost l'œil divin
 De tant desprits benins tria l'esprit malin.
 Il n'esbloüit de Dieu la clarté singuliere
 Quoy qu'il fust desguisé en Ange de lumiere :
 Car sa face estoit belle & ses yeux clairs & beaux,
 Leur fureur adoucie, il desguisoit ses peaux,
 D'un voile pur & blanc de robes reluisantes :
 Sur ses reins retroussiez les penne blanchissantes
 En alles se croisoient sur l'eschine en repos :
 Ainsi que ses habits il farda ses propos,
 Et composoit encor sa contenance douce
 Quand Dieu l'empoigne au bras, le tire, se courouce,
 Le separe de tous & l'interroque ainsi.
 D'où viens-tu faux Satan ? que viens-tu faire icy ?

Lors le trompeur trompé d'asseuré devint blesmé,
 L'enchanteur se trouva desenchanté luy mesme,
 Son front se seillonna, ses cheveux herissez,
 Ses deux yeux en la teste horribles, enfoncez,
 Le cresse blanchissant qui les cheveux luy cœuvre
 Se change en mesme peau que porte la couleur
 Qu'on appelle coëffee, ou bien en telle peau
 Que le serpent mué despoüille au temps nouveau.
 La bouche devint paste, un changement estrange
 Luy donna front de Diable & oïta celuy d'Ange.
 L'ordure le flestrit, tout au long se repent,
 La teste se descoëffe & se change en serpent.
 Le pennache luisant & les plumes si belles
 Dont il contrefaisoit les Angeliques alles,
 Tout ce blanc se ternit, ces alles peu à peu
 Noires se vont tachans de cent marques de feu
 En Dragon Affriquain, lors sa peau mouchetee
 Comme un ventre d'aspic se trouve marquetee.
 Il tomba sur la voule, ou son corps s'alongea
 De diverses couleurs & venin se changeant,
 Le ventre jaunissant & noiraistre la queüe
 Pour un Ange trompeur mit un serpent en veüe.
 La parole luy faut, le front de l'effronté
 Ne pouvoit supporter la sainte majesté.
 Qui à ven quelquesfois prendre un coupeur de bourse
 Son œuvre dans ses mains, qui ne peut à la course
 Se fauver, desguisant ou niant son forfait?
 Satan n'a plus les tours desquels il se desfait:
 S'il fuit, le doit de Dieu par tout le monde vole:
 S'il ment, Dieu preuve tout & connoist sa parole.

Le criminel pressé, repressé plusieurs fois,
 Tout enroué trouva l'usage de la voix,
 Et répond en tremblant : Je vien de voir la terre.
 La visiter, la ceindre & y faire la guerre,
 Tromper, tenter, ravir, tascher à decevoir
 Le riche en ses plaisirs, le pauvre au desespoir :
 Je vien de redresser emprise sur emprise,
 Les fers après les feux encontre ton Eglise.
 Je vien des noirs cachots tristes d'obscurité,
 Piper les foibles cœurs du nom de liberté,
 Fasciner le vulgaire en estranges merveilles,
 Assieger de grandeur des plus grands les oreilles,
 Peindre aux cœurs amoureux le lustre des beautés,
 Aux cruels par mes feux doubler les cruantez,
 Apaiser (sans saouler) le vicieux de vice,
 D'honneurs l'ambition, de presens l'avarice.

Pourtant (dit l'Eternel) si tu as essrouvé
 La constance des miens. Satan, tu as trouvé
 Toute confusion sur ton visage blesme,
 Quand mes saints champions en tuant la mort mesme
 Des cœurs plus abrutis arrachent les soupirs :
 Tu as grincé les dents en voyant ces Martyrs
 Te détruire la chair, le monde & ses puissances
 Et les tableaux hideux de leurs noires offences
 Que tu leur affrontois, & quand je t'ay permis
 De les livrer aux mains de leurs durs ennemis,
 La peine & la douleur sur leur chair augmentee,
 A veu le corps détruit, non l'ame espouvantee.

Le calomniateur répondit : Je sçay bien
 Qu'à un vivre fascheux la mort est moins que rien.

Ces cerveaux à qui l'heur & le plaisir tu ôtes
 Sechez par la vapeur qui sort des fausses costes
 S'affligent de terreurs, font en soy des prisons:
 Qui ferment le guichet aux humaines raisons:
 Ils sont chassés par tout & si las de leur fuite
 Qu'au repos des crotons la peine les invite:
 On leur ôte les biens, ils sont pressés de faim,
 Ils aiment la prison qui leur donne du pain:
 Puis vivants sans plaisir n'auroient ilz point envie
 De guerir par la mort une mortelle vie?
 Aux cachots estouffez on les va secourir
 Quand on leur va donner un peu d'air pour mourir:
 La pesanteur des fers quand on les en delivre
 Leur est quelque soulas au changement de vivre:
 L'obscur de leurs prisons à ces desesperés
 Faict desirer les feux dont ilz sont esclairés:
 Mais si tu veux tirer la preuve de ces ames,
 Ôste-les des couteaux, des cordeaux & des flames:
 Laisse l'aize venir, change l'adversité:
 Au favorable temps de la prospérité,
 Mets-les à la fumee & au feu des batailles,
 Verse de leurs haineux à leurs pieds les entrailles,
 Qu'ilz manient du sang, enflame un peu leurs yeux:
 Du nom de conquerans ou de victorieux,
 Pousse les Gouverneurs des villes & Provinces,
 Mette dans leurs troupeaux l'excellence des Princes,
 Qu'ils soient sollicités de l'honneur & du bien,
 Meslons l'estat des Rois un peu avec le tien,
 Le vent de la faveur passe sur ces courages,
 Que je les ploye au gain & aux maquerelages?

Qu'ils soient de mes prudens, & pour le faire conté
Je leur montre le Ciel au miroûr de la Court:
Puis après tout soudain que ta face changée
Abandonne sans cœur la bande encouragée,
Et lors pour essayer ces haults & braves cœurs
Laisse les chatouiller d'ongles de massacreurs,
Laisse-les deschirer, ils auront leur fiance
En leurs princes puissans & non en ta puissance:
Des Princes les meilleurs aux combats periront,
Les autres au besoin lasches les trahiront,
Ils ne cognoîtront plus ni la foy ni la grace,
Ains te blasphemeront, Eternel, en ta face:
Si tout ne reüssit i'ay encor un tison
Dedans mon arcenal qui aura sa saison,
C'est la guerre d'argent qu'après tout je prépare
Quand le regne sera hors-les mains d'un avaré:
De tant de braves cœurs & d'excellens esprits
Bien peu refuseront du sang juste le pris:
C'est alors que je tiens plus seure la deffaitte
Quand le mal d'Israel viendra par le prophete.
Deschaine-moy les poings, remets entre mes mains
Ces Chrestiens obstinez qui parmi les humains
Font gloire de ton nom, si ma forme est esteinte!
Lors je confesseray que ton Eglise est saincte.
Je te permets Satan (dist l'Eternel alors)
D'esteindre par le fer la plus-part de leur corps:
Fay selon ton dessein, les ames reservees
Qui sont en mon conseil avant le temps sauvees:
Ta ruse n'enclorra que les abandonnez
Qui furent nez pour toy premier que fussent nez:

Mes champions vainqueurs, vaisseaux de ma victoire
Feront servir ta ruse & ta peine à ma gloire.

Le Ciel pur se fendit, se fendant il s'élance
Ceste peste du Ciel aux pestes de la France:
Il trouble tout, passant : car à son devaler
Son precipice esment les malices de l'air,
Leur donne pour tambour & chamade un tonnerre:
L'air qui étoit en paix confus se trouve en guerre:
Les esprits des humains agitez de fureurs
Eurent part au changer des corps superieurs:
L'esprit dans un Thiphon piroüettant arrive
De Seine tout-poudreux à l'ondoyante rive.

Ce que premier il trouve à son advenement
Fut le preparatif du brave bastiment

Que desseignoit pour lors la peste ————,
De dix mille maisons il voula la ruine
Pour étoffe au dessein : le serpent captieux
Entra dans cette ————, & pour y entrer mieux
Fit un corps aéré de colonnes parfaites,
De pavillons hantains, de folles giroüettes,
De domes accomplis, d'escaliers sans noyaux,
Fenestragés dorés, pilastres & portaux,
De sales, cabinets, de chambres, galeries,
En fin d'un tel projet que font les Thuilleries:
Comme idee il gaigna l'imagination,
Du chef de cette ———— il prit possession,
L'ardent desir logé avorte d'autres vices,
Car ce que peut troubler ces desseins d'edifices.
Est condamné à mort par ces volans desirs
A qui le sang n'est cher pour servir aux plaisirs.

Ce butin conquis, cet œil ardent descouvre
Tant de gibier pour soy dans le palais du Louvre:
Il s'acharne au pillage & l'enchanteur ruzé,
Tantost en conseiller finement desguisé,
En prescheur, penitent & en homme d'Eglise,
Il mutine aisément, il conjure, il attize
Le sang, l'esprit, le cœur & l'oreille des grands:
Rien ne luy est fermé, mesme il entre dedans
Le conseil plus estroit: pour mieux filer sa trame
Quelquesfois il se vest d'un visage de femme,
Et pour piper un cœur s'arme d'une beauté:
S'il faut s'autoriser il prend l'autorité
D'un visage chenu qu'en rides il assemble,
Panchant son corps vouté sur un baston qui tremble,
Donne au proverbe, vieux ce que peut faire l'art.
Pour y accommoder le style d'un viellard:
Pour l'œil d'un fat bigot l'affronteur hypocrite
De chapelets s'enchaîne en guise d'un Hermite,
Chausé de capuchons & de frocs incognus.
Se fait palir de froid, par les pieds demi nus
Se fait Frere-ignorant pour plaire à l'ignorance,
Puis souverain des Rois par poincts de conscience,
Fait le sçavant, despart aux siecles la vertu,
Ment le nom de Iesus, de deux robes vestu.
Il fait le justicier pour tromper la justice,
Il se transforme en or pour vaincre l'avarice,
Du grand temple Romain il estève aux hauts lieux:
Ses esclaves gaignez, les fait roüer des yeux,
Les precipite au mal ou c'est esprit immonde
D'un haut mont leur promet les Royaumes du monde.

Il desploye en marchand à ses jeunes Seigneurs
 Pour traffic de peché de France les honneurs:
 Cependant visitant l'ame de maint fidelle,
 Il pippe un zelateur de son aveugle zelle:
 Il desploye, piteux, tant de mal-heurs passez,
 En donne un goust amer à ces esprits lassez:
 Il desespere l'un, l'autre il perd d'esperance:
 Il estrangale en son liét la blanche patience:
 Et cette patience il reduit en fureur,
 Il monstre son pouvoir d'efficace d'erreur:
 Il fait que l'assaillant en audace persiste,
 Et l'autre à la fureur par la fureur resiste.

Ce project establi, Satan en toutes parts
 Des regnes d'Occident despescha ses soldats:
 Les ordres legions d'Ange noirs s'envolerent
 Que les Enfers esmeus à ce poinct decouplerent:
 Ce sont ces esprits noirs qui de subtils pinceaux
 Ont mis au Vatican les excellens tableaux,
 Où l'Antechrist saoulé de vengeance & de playe
 Sur l'effect de ses mains en triomphant s'esgaye.

Si l'enfer fut esmeu le Ciel le fut aussi,
 Les esprits vigilans qui ont tousjours soucy
 De garder leurs agneaux, le camp sacré des Anges
 Destournoit des Chrestiens ces accidents estranges.
 Tels contraires desseins produisirent ça bas
 Des purs & des impurs les assidus combats.
 Chacun des esprits saincts ayant fourni sa tasche,
 Et retourné au Ciel comme à prendre relasche
 Representoit au vif d'un compas mesuré
 Dans le large parvis du haut Ciel azuré.

Aux yeux de l'Eternel d'une science exquise
 Les hontes de Satan , les combats de l'Eglise:
 Le paradis plus beau de spectacles si beaux
 Ayma le parement de tels sacrez tableaux:
 Si que du vif esclat de couleurs immortelles
 Les voutes du beau Ciel reluisirent plus belles:
 Tels serviteurs de Dieu peintres ingenieux
 Par ouvrage divin representoient aux yeux
 Des Martyrs bien-heureux une autre saison pire:
 Que la saison des feux n'avoit fait le Martyre:
 En cela fut permis aux esprits triomphans
 De voir l'estat piteux ou l'heur de leurs enfans:
 Les peres contemploient l'admirable constance
 De leur posterité qui en tendrette enfance
 Pressoient les mesmes pas qu'ils leur avoient tracez:
 Autres voyoient du Ciel leurs portraits effacez
 Sur leur race douteuse , en qui l'ame deteste
 Les degeneratez cœurs jacoit qu'il ne leur reste
 De passion charnelle , & qu'en ce sacré lieu
 Il n'y ait zele aucun que la gloire de Dieu.
 Encor pour cette gloire à leurs fils ils prononcens
 Le redoutable arrest de celui qu'ils renoncent.
 Comme les dons du Ciel ne vont de rang en rang
 S'attachans à la race , à la chair. & au sang:
 Tantost ils remarquoient le bras pesant de Moïse,
 Et d'Israel fuyant l'enseigne en terre mise:
 Puis Dieu leve ses bras , & cette enseigne alors
 Qu'afoiblis aux moyens par foy nous sommes forts:
 Puis elle deperit quant orgueilleux nous sommes
 Sans le secours de Dieu secours par les hommes.

Les zelateurs de Dieu les citoyens peris
 En combattant pour Christ les loix & le pays
 Remarquoient aisément les batailles, les bandes,
 Les personnes à part & petites & grandes:
 Ceux qui de tels combats passerent dans les Cieux,
 Des yeux de leurs esprits voient leurs autres yeux:
 Dieu met en ceste main la plume pour escrire
 Ou un jour il mettra le glaive de son ire:
 Les conseils plus secrets, les heures & les jours,
 Les actes & le temps sont par songneux discours
 Ajoutez au pinceau: jamais à la memoire
 Ne fut si doctement sacré une autre histoire:
 Car le temps s'y distingue, & tout l'ordre des faitz
 Est si parfaitement par les Anges parfaictz
 Escript, desdûict, compté, que par les mains sçavantes
 Les plus vieilles saisons encor y sont presentes:
 La fureur, l'ignorance, un Prince redouté,
 Ne font en ces discours tort à la verité.

Les yeux des bien-heureux aux peintures advisent
 Plus qu'un pinceau ne peut, & en l'histoire lisent
 Les premiers fers tirez & les emotions
 Qui brusloient d'un subiect diverses nations:
 Dans le Ciel desguisé historien des terres
 Ils lisent en leur paix les efforts de nos guerres:
 Et les premiers objectz de ses yeux saintz & beaux
 Furent au rencontrer de ces premiers tableaux.

Ils contemplent s'enfler une puissante armee
 Remarquable de fer de feux & de fumee
 Où les Reistres couverts de noir & de fureurs
 Despartent des François les tragiques erreurs:

Les deux chefs y sont prins & leur dure rencontre,
 La desfaveur du Ciel à l'un & l'autre monstre,
 Vous voyez la victoire en la pleine de Dreux
 Les deux favoriser pour ruiner les deux.
 Comme en large chemin le pantelant yvrongne
 Ondoye çà & là s'aprochant il s'esloigne:
 Ainsi les deux costez heurte & fuit à la fois
 La victoire troublee yvre de sang François:
 L'insolente parmi les deux camps se pourmeine,
 Les faiët vaincre vaincus tout à la Cadmecne:
 Dieu eut à desplaisir tels moyens pour les siens,
 Affoiblit leurs efforts pour monstrier ses moyens:
 Comme on voit en celuy qui prodigua sa vie
 Pour tuer Holoferne assiegeant Bethulie,
 Ou quand les abatus succomboient sous le faix
 La mort des turbulents donne vie à la paix.

L'homme sage pour soy fait quelque paix en terre,
 Et Dieu non satisfait commence une autre guerre:
 L'homme pense eviter les fleaux du Ciel vengeur
 N'ayant la paix à Dieu ni la paix en son cœur.

Vne autre grand peinture est plus loing arrangee
 Où pour le second coup Babel est assiegee.
 Vn fort petit troupeau peu de temps, peu de lieu
 Font de tresgrands effets: celuy qui trompoit Dieu,
 Son Roy & ses amis, son sang & sa patrie,
 Perdit l'estat, l'honneur, le combat & la vie.
 Là vous voyez comment la chrestienne vertu
 Par le doit du grand Dieu a si bien combatu,
 Que les meschans troublez de leur succès estranges
 Penferent, esbahis, faire la guerre aux anges.

Voicy renaistre encor des ordres tous nouveaux,
 Des guerres ici bas & au Ciel des tableaux,
 Où s'est peu voir celuy qui là doublement Prince
 Mesprise sous ses pieds le regne & la Province:
 Il remarque Iarnac, & contemple, joyeux,
 Pour qui, comment & quel il passe dans les Cieux:
 Il voit comme il perça une troupe pressée,
 Brisant encor sa jambe auparavant cassée,
 Aile de sa vertu il volle au Ciel nouveau.
 Et son bourreau demeure à soy-mesme bourreau

Les autres d'autrepart marquent au vis rangees
 Mille tronpes en feu, les villes assiegees,
 Les assauts repoussez & les saccagemens,
 Escarmouches, combats, meurtres, embrasemens:
 Puis en grand marge luit sans qu'un seul trait y faille
 Du sanglant Montcontour la tragique bataille.
 Là on joua de sang, là le fer inhumain
 Insolent besongna dans l'ignorante main,
 Plus à souffrir la mort qu'à la donner habille,
 Moins propre à guerroyer qu'à la fureur civile:
 Dieu fit la force vaine & l'appuy vain perir
 Quand l'Eglise n'eut plus la marque de souffrir,
 Connoissant les humains qui n'ont leur esperance
 En leur puissant secours que vaincus d'impuissance.
 Ainsi d'autres combats moindres mais violans
 Amolissent la cœur des Tyrans insolens:
 Des camps les plus enflex les rencontres mortelles
 Tournent en desaveur & en deuil aux fidelles,
 Mais les petits tronpeaux favorisez des Cieux
 Choisis des Gedeons chantent victorieux.

Aussi Dieu n'a pas mis ses vertus enfermées
 Au nombre plus espais des puissantes armées:
 Il veut vaincre par soy & rendre consolez
 Les camps tous ruinez & les cœurs desolez:
 Les tirer du tombeau afin que la victoire
 De luy & non de nous eternize la gloire:
 C'est pourquoy Dieu maudit les Rois du peuple Hebreu
 Qui contoiënt leurs soldats non la force de Dieu.
 Mais je voy Navarrin: sa delivrance estrange
 Fait sonner de Bearn une voix de loüange:
 Le haut Ciel aujourdhny à peint en ses pourpris
 Dix mille hommes desfaits, vint & deux canons pris,
 Vne ville, un chasteau, dans l'effroy du desordre
 Soubs trente Cavalliers perdre l'honneur & l'ordre:
 Un seul Soleil esclaire à seize cens Soldats
 Qui conduits d'un lion rendent tous ces combats,
 Lussou tu y es peint avec la troupe heureuse
 Qui dès le poinct du jour chante victorieuse:
 Tes cinq cens renfermez dans l'estroit de ce lieu
 Paroissent à genoux levan les mains à Dieu:
 Ils en rompent cinq mil choisis par excellence
 Soubs les deux drapeaux blancs de Piedmont & de France.
 Ainsi voy-je un combat de plus de dix contre un,
 Les Suisses vaincus de la main de Montbrun:
 Montbrun qui n'a receu du temps & de l'histoire
 Que Cesar & François compagnons de victoire.
 Encor ay-je laissé vers le Rosne bruyant
 Vne ville assiegée & un camp s'enfuyant:
 La fleur de l'Italie ayant quitté Saint-Gille,
 Là trois cens & les eaux en font perir six mille.

D'un autrepart au Ciel en spectacles nouveaux
Luiſſoient les cruautez vives en leurs tableaux,
En tableaux éternels afin que l'ire eſmeue
Du Tout-puiſſant vainqueur fume par telle veüe:
Ce ne ſont plus combats, le ſang verſé plus doux
Eſt d'odeur plus amere au celeſte courroux.

On void au bout d'un rang une troupe fidelle
Qui oppoſe à la peur la pieté, le zelle,
Qui au nez de Satan voulant louer ſon Dieu
Sacrifie en chantant ſa vie au triſte lieu
Où la bande meurtriere arrive impitoiable,
Farouſche de regards & d'armes effroyable,
Deſchire le troupeau qui, humble, ne deſſend
Sa vie que de cris: l'un perce, l'autre fend
L'eſtomach & le cœur & les mains & les teſtes
Qui n'ont fer que le pleur ny boucliers que requêtes!
Les autres de flambeaux embrasent en cent lieux
Le temple à telle fin que les aveugles feux
Ne ſentent la pitié des faces gemiſſantes
Qui troublent ſans changer les ames paſſiſſantes:
Là meſme on void flotter un ſcurve dont le flanc
Du Chreſtien eſt la ſource & le flot eſt le ſang:
Un Cardinal ſanglant les trompettes, les preſtres
Aux places de Vaſſi & au haut des fenestres
Attifent leur ouvrage, & meurtriers de la voix
Guettent les eſchappez pour les montrer aux doigts:
Les grands qui autrefois avoient gravé leurs gloir.
Au dos de l'Eſpagnol, recherchent pour victoires
Les combats ſans parti, recevans pour eſbats
Un monceau deſcoupé de teſtes & de bras:

Ei de peur que les voix tremblantes, lamentables,
 Ne tirent la pitié des cœurs impitoiables,
 Comme au taureau d'airain du subtil Phalaris,
 L'airin de la trompette oste l'air à leurs cris.

Après se void encor une grand troupe armée
 Sur les agneaux de Dieu qui passe, envenimée,
 La vielleſſe, l'enfant & les femmes au fil
 De leur acier trenchant: celui est plus subtil,
 Le plus loué de tous qui sans changer de face
 Pousse le sang au vent avec meilleure grace,
 Qui brise sans courroux la loi d'humanité.
 L'on void dedans le sein de l'enfant transporté
 Le poignard obaut qui sort des poulmons de la mere:
 Le fils s'oppose au plomb foudroyé pour le pere,
 Donne l'ame pour l'ame, & ce trait d'amitié
 Des brutaux impiteux est moqué sans pitié.

Et toy ſens incensé, tu appris à la Seine
 Premier à s'engraisſer de la substance humaine,
 A faire sur les eaux un baſtiment nouveau,
 Presser un pont de corps, les premiers cheus dans l'eau,
 Les autres sur ceux-là: la mort ingenieuſe
 Froiſſoit de teſts les teſts, ſa maniere doubteuſe
 Faiſoit une diſpute aux playes du Martyr
 De l'eau qui veut entrer du ſang qui veut ſortir.

Agén ſe monſtre là, puante, enuironnée
 Des charongnes des ſiens, bien pluſtoſt eſtonnée
 De voir l'air peſtifere empoisonné de morts
 Qu'elle ne fut puante à eſtrangler les corps.

Cahors y repreſente une insolente audace
 D'un peuple desbauché, une nouvelle face

Dès ruisseaux cramoisis, la paille mort courant
Qui crie à despescher son foible demeurant:
Puis Satan eschauffant la bestise civile
A fouler sous les pieds tout l'honneur de la ville
N'espargne le couteau sur ceux mesme des leur
Qui malheureux cuidoient moderer le malheur.
Mais du tableau de Tours la marque plus hideuse
Effaçoit les premiers, auquel impetueuse
Conroit la multitude aux brutes cruautés
Dont les Scytes gelez feussent espouvantés.
Là de l'œil tout puissant brilla la claire veüe
Pour remarquer la main & le couteau qui tue:
C'est là qu'on voit tirer d'un temple des faux-bourgs
Trois cens liez mi-morts affamez par trois jours,
Puis delivrez ainsi: quand la bande bouchere
Les assomma complez au bord de la riviere:
Là les tragiques voix, l'air sans pitié fendoient,
Là les enfans dans l'eau un escu se vendoient,
Arrachez aux marchans mouroient sans cognoissance
De noms, erreurs & temps, marques & difference:
Mais quel crime avant vivre ont ils peu encourir?
C'est assez pour mourir que de pouvoir mourir:
Il faut faire goustier les coups de la tuerie
A ceux qui n'avoient pas encor gousté la vie
Ainsi bramans, tremblans, trainez dessus le port
Du fleuve & de leurs jours estalez à la mort,
Ils avisoient percer les tetins de leurs meres,
Embrassoient les genoux des tueurs de leurs peres,
Leurs petis pieds fuyoient le sang non plus les eaux,
D'un nenny, d'un jamais, ils chantoient aux bourreaux

Que la verge sans plus supplice d'un tel aage
 Les devoit anoblir du sang & du carnage
 Des meres qu'on fendoit un enfant avorté
 S'en alla sur les eaux, & sur elles porté
 Autant que les regards le pouvoient loin conduire
 Leva un bras au Ciel pour appeler son ire:
 Quelques uns par pitié vont reperçant les corps
 Où les esprits & cœurs ont des liens trop forts:
 Ces fendans ayant faict rencontre d'un visage
 Qui de trop de beauté affligeoit leur courage,
 Vn moins dur laissa cheoir son bras & puis son fer,
 Vn autre le releve, & tout plain de l'Enfer
 Desfiant la pitié de pouvoir sur sa veüe
 Despoüilla la beauté pour la déchirer nue,
 Print plaisir à souiller la naïve couleur
 Voyant ternir en mort cette vive blancheur:
 Les jeunes gens repris autresfois de leur vice
 Fouilloient au ventre vif du chef de la justice
 Lors qu'ils pensoient caché, comme on vïd les Romains
 Desmesler des Juifs les boyaux de leurs mains.

Puis on void esclater montant cette riviere
 Vn feu rouge qui peint Loire autrefois si claires:
 L'eau d'Orleans devint un palais embrazé
 Par les cœurs attisez esprits & attisé:
 Ils brisent leurs prisons & leur loix violes:
 Pour y faire perir les ames desolees
 Des plus paisibles cœurs qui cerchoient en prison
 Logis pour ne se voir tachez de trahison,
 Trouvans dedans les bras de la fausse justice
 Pour ausci de refuser ausci de sacrifier.

Là vous voyez jeter des esclaves orneaux
 Par les meres les fils guettez en des manteaux
 L'arquebusier tenant celle qui prend envie
 De laisser après soy une orpheline vie:
 Puis les piquiers bandes tellement affustez
 Qu'ils recevoient aux fers les corps precipitez.

Tout ce que Loire, Seine & que Garonne abreuve
 Estoit par rang despeint comme va chaque fleuve:
 Cinquante effects pareils flamboyent en leurs lieux
 Attirans jusqu'à soy par la suite les yeux.
 Le Rosne n'est exempt qui par sa fin nous guide
 A juger quelle beste est un peuple sans bride,
 Laisse à part un pont rempli de condamnés,
 Un Gouverneur ayant ses amis festinés
 Qui leur donne plaisir de deux cens precipices.
 Nous voyons de tels sauts represailles, justices,
 En suivant l'œil arrive ou deux divers portraits
 Representent un peuple armé de divers traits
 Bandez pour deschirer, l'un Mouvant, l'autre Tende,
 Il faut que la justice & l'un & l'autre rende:
 Aux ongles acharnés des affamez mutins:
 Ceux-là veulent offrir leurs bergers aux mastins,
 Mais les chiens respectans le cœur & les entrailles:
 Furent comme Chrestiens punis par ces canailles
 Qui en plusieurs endroits ont rôsti & masché,
 Savouré avalé, tels cœurs en plain marché:
 Si quelqu'un refusoit c'ettoit à son dommage
 Qu'il n'estoit pas bien né pour être Antropophage.

Point ne sont effacez encor qu'ils soient plus vieux
 Les traits de Merindol & Cabriere en feux:

L'œil suivant les desirs aux montagnes s'eslongne
Qu'il voyoit tapisser des beaux combats d'Angrongne:
Il contemploit changer en lions les Agneaux
Quand celuy qui jadis fut berger des troupeaux
De l'agneau faiët lyon, Amiral admirable,
Sachant en aurrepart la suite espouventable
Des succès de sa mort : à ce poinët arriva
Que le troupeau ravi sur ses erres trouva,
Mais il leur fit quitter pour venir à nos aages
Tels spectacles entiers, qui d'image en images,
De pas en pas menoit les celestes bourgeois
A voir Zischa, Boheme, en fin les Albigeois:
Ils quittent à regret cette file infinie
Des merweilles de Dieu, pour voir la tragedie
Qui efface le reste, estans arrivez là
De Prophetique voix son ame ainsi parla.

Venez voir comme Dieu chastia son Eglise
Quand sur nous non sur luy sa force fut asise,
Quand devenus prudens la paix & nostre foi
Furent pour fondement la promesse du Roy:
Il se monstra fidele en l'orde perfidie
De nos haineux, & fit en nous ostant la vie
Rester si abbatu & foible son troupeau
Qu'en terre il ne trainoit que les os & la peau,
Nous voulions contraster du peuple les fineses,
Nous enfans du royaume, & Dieu mit nos sageses
Comme folie au vent, encor l'homme obstiné
Voyant tout ce qui est de l'homme condamné
Et les effets du Ciel loin de son esperance
Ne peut jamais tirer du mortel sa fiance.

Et humains insensez ! ô fols entendemens !

O decret bien certain des divins jugemens !

Telle resta l'Eglise aux sangliers eschappee

Que d'un champ tout foullé la face dissipée,

Dont les riches espis tous meurs & jaunissans

Languissent sous les pieds des chevaux fracassans :

Ou bien ceux que le vent & la foudre & la gresle

Ont haché à morceaux paille & grain pestle-mesles

Rien ne se peut sauver du milieu des seillons :

Mais bien quelques espics lèvez des tourbillons

Dans les buissons plus forts sous qui la vive guerre

Que leur ont fait les vents les a fichés en terre :

Ceux-ci dessous l'abri de ces haliers espais

Prennent vie en la mort, en la guerre la paix,

Se gardent au printemps, puis leurs branches dressées

Des tuteurs anépins rudement caressées

Font passer leurs espics par la fascheuse main

Des buissons ennemis & parviennent en grains :

La branche qui s'oppose au passer de leur testes

Les fasche & les retiens, mais les sauve des bestes :

C'est ainsi que serons gardez des inhumains.

Pour resemer l'Eglise encore quelques grains

Armez d'afflictions, grains que les mains divines

Font naître à la faveur des poignantes espines,

Moisson de grand espoir : car c'est moisson de Dieu,

Qui la fera renaître en son temps, en son lieu.

La les vives splendeurs de diversitez peintes

Tiroient à l'aprocher : les yeux des ames saintes,

L'aspect en arrivant plus fier apparoissoit,

L'esclatante lueur près de l'œil acroissoit.

Premierement entroit en Paris l'infidelle,
Une troupe funebre : on void au milieu d'elle
Deux Princes des Chrestiens l'humain & foible espoir,
Pour presage & pour marque ils se paroient de noir,
Sur le coup de poison qui de la tragedie
Joïa l'acte premiet en arrachant la vie
A nôstre Debora : après est bien despiné
Le sumptueux apprest, l'amas, l'appareil feint,
La pompe, les festins de doubles mariages
Qui desguisoient les cœurs & masquoient les visages.
La flute qui joïa fut la publique foy,
On pipa de la paix & d'amour de son Roy,
Comme un pescheur, chasseur, ou oïseleur appelle
Par l'appast le gaignage ou l'amour de femelle,
Soubz l'herbe dans la nasse, aux cordes, aux gluaux
Le poisson abusé, les bestes, les oïseaux.
Voicy venir le jour, jour que les destinees
Voyoient à bas sourcilz glisser de deux années,
Le jour marqué de noir, le terme des appas :
Le Soleil s'arresta, voulut tourner ses pas,
A regret il tira son front pasle des ondes
Transi de se mirer en nos larmes profondes,
De rougir ses raions : le par & beau Soleil
Y presta condamné la torche de son œil :
Encor pour n'y montrer le beau de son visage
Tira le voile en l'air d'un lousche & noir nuage,
Satan n'attendit pas son lever, car voici,
Le front des spectateurs s'advise a coup transi
Qu'en paisible minuiet, quand le repos de l'homme
Les labeurs & le soin en silence consomme :

Comme si du profond des esveilleux Enfers
Groüillassent tant de feux, de meurtriers & de fers:
La cité où jadis la loy fut reveree,
Qui à cause des loix fut jadis honoree,
Qui dispensoit en France & la vie & les droicts
Où fleurissoient les arts, la mere de nos Rois
Vit & s'ouffrit en soy la populace armee
Trepigner la justice à ses pieds diffamee.
Des brutaux desbridez les monceaux herissez,
Des œuvriers mechanics les scadrons amassez
Diffament à leur gré trois mille cheres vies,
Tesmoins, juges & Rois, & bourreaux & parties:
Ici les deux partis ne parlent que François,
Les chefs qui redoubtez avoient fait autrefois
Le marchand delivré de la crainte d'Espagne
Avoir libre au traffic la mer & la campagne:
Par qui les estrangers tant de fois combattus,
Le Roy de prisonné de peur de leurs vertus,
Qui avoient entamé les batailles rangees,
Qui n'avoient aux combats cœurs ni faces changees,
L'appuy des vrais François, des traistres la terreur,
Moururent delaissez de force & non de cœur,
Ayant pour ceps leurs liets detenteurs de leurs membres,
Pour geolier leur hoste & pour prison leurs chambres,
Par les lieuvres fuyards armez à millions
Qui trembloient en tirant la barbe à ces lions,
De qui la main poltronne & la craintive audace
Ne les pouvoit liez tuer de bonne grace,
Dessous le nom du Roy parricide des loix
On destruisoit les cœurs par qui les Rois sont Rois:

Le coquin possesseur de Royale puissance

Dans les fanges trainoit les Senateurs de France:

Tout riche estoit prescript, il ne falloit qu'un mot

Pour ronger son despit sous le nom d'Huguenots

Des procès ennuyeux fut la longueur finie:

La fille oste à la mere & le jour & la vie:

Là le frere sentit de son frere la main,

Le cousin esprouva pour bourreau son Germain:

L'amitié fut sans fruit, la cognoissance esteinte,

La bonne volonté utile comme feinte.

D'un visage riant nostre Caton tendoit

Nos yeux avec les siens & le bout de son doigt

A se voir transpercé, puis il nous monstra comme

On le coupe à morceaux, sa teste court à Rome,

Son corps sert de jouet aux badaux amenez

Donnant le bransle au cours des autres nouveutez,

La cloche qui marquoit les heures de justice,

Trompette des voleurs, ouvre aux forçaiets la lice:

Ce grand palais du droit fut contre droit choisi

Pour arborer au vent l'estendart cramoisi:

Guerre sans ennemi ou l'on ne trouve à fendre:

Cuirasse que la peau ou la chemise tendre:

L'un se deffend de voix, l'autre assaut de la main:

L'un y porte le fer, l'autre y porte le sein:

Difficile à juger qui est le plus astorge:

L'un à bien esgorger, l'autre à tendre la gorge:

Tout pendant parle haut, tout equitable craint,

Exalte ce qu'il hait, qui n'a crime le feint.

Il n'est garçon, enfant qui quelque sang n'espanche

Pour n'estre venimeux, non aller la main blanche.

Les prisons, les palais, les chasteaux, les logis,
Les cabinets sacrez, les chambres & les lits
Des Princes, leur pouvoir, leur secret, leur sein mesme
Furent marquez des coups de la tuërie extreme:
Rien ne fut plus sacré quand on vit par le Roy
Les autels violez, les pleiges de la foy,
Les Princesses s'en vont de leurs lits, de leurs chambres
D'horreur, non de pitié pour ne toucher aux membres
Sanglants & detranchez que le tragique jour
Mena chercher la vie au nid du faux amour.
Libithine marqua de ses couleurs son siege
Comme le sang des fans rouille les dents du piege;
Ces lits pieges fumans, non pas lits mais tombeaux
Où L'Amour & la Mort troquerent de flambeaux.
Ce jour voulut monstrier au jour par telles choses
Quels sont les instrumens, artifices & causes
Des grands arrests du Ciel. Or des-ja vous voyez
L'eau couverte d'humains, de blessez mi-noyez,
Bruyant contre ses bords la detestable Seine,
Qui des poisons du siecle à ses deux chantiers pleine,
Tient plus de sang que d'eau, son flot se rend caillé,
A tous les coups rompu, de nouveau resouillé,
Par les precipitez: le premier monceau noyé,
L'autre est tué par ceux que derniers on envoie:
Aux accidens meslez de l'estranger forfait
Le tranchant & les eaux debatten qui l'a fait:
Le pont jadis construit pour le pain de sa ville
Devint triste eschafaut de la fureur civile:
On voit à l'un des bouts l'huis funeste choisi
Pour passage de mort marqué de cramoisi:

*La funeste vallée à tant d'agneaux meurtrière,
Pour jamais gardera le tiltre de Misère.*

*Ton nom demeure vif, ton beau teint est terny
Pitense diligente & devote Tverny,
Hôtesse à l'étranger, des pauvres aumônier,
Garde de l'hospital, des prisons trésorier:
Point ne t'a cet habit de nonnain garenti
D'un patin incarnat trahi & dementi:*

*Car Dieu n'approuva pas que sa brebis destitue
Devestit le mondain pour vestir l'hypocrite,
Et quand il veut tirer du sepulchre les siens,
Il ne veut rien de sâlle à conférer ses biens.*

*Mais qu'est-ce que je voi? un chef qui s'entortille
Par les volans cheveux autour d'une cheville
Du pont tragique un mort qui semble encore beau,
Bien que pâle & transi demi caché en l'eau.
Ses cheveux arrestans le premier precipice
Levent le front en haut qui demande justice:
Non ce n'est pas ce point que le corps suspendu
Par un sort bien conduit a deux jours attendu,
C'est un sein bien aimé qui traîne encor en vie
Ce qu'attend l'autre sein pour chère compagne:
Aussi voy-je mener le mari condamné,
Percé de trois poignards aussi tost qu'améné,
Et puis poussé en bas où sa moitié pendue
Recent l'aide de luy qu'elle avoit attendue:
Car ce corps en tombant des deux bras l'empoigna,
Avec sa douce prise accouplé se baigna:
Trois cens precipitez droit en la mesme place
N'ayant pu recevoir ni donner cette grace.*

*Appren homme de sang, & ne t'esforce point
A des-unir les corps que le Ciel à conjoint.*

*Je voy le viel Rameau à la fertile branche,
Chappes caducs rougir leur perruque si blanche:
Brion de pieté comme de poil tout blanc,
Son viel col embrassé par un Prince du sang
Qui aux coups redoublez s'opose en son enfance:
On le perce au travers de si foible deffence:
C'estoit faire perir une nef dans le port,
Desrober le mestier à l'aage & à la mort.*

*Or cependant qu'ainsi par la ville on travaille:
Le Louvre retentit, devint champ de bataille,
Sert après deschafaut, quand fenestres, creneaux
Et terrasses servoient à contempler les eaux
Si encores sont eaux: les dames mi coiffées
A plaire à leurs mignons s'essayent eschauffées,
Remarquent les meurtris, les membres, les beantez
Bouffonnent sallement sur leurs infirmittez:
A l'heure que le Ciel fume de sang & d'ames
Elles ne pleignent rien que les cheveux des Dames
C'est à qui aura lieu à marquer de plus près
Celles que l'on esgorge & que l'on jette après:
Les unes qu'ils forçoient avec mortelles pointes
D'elles mesmes tomber, pensant avoir esteintes.
Les ames quand & quand que Dieu ne pouvant voir,
Le martyre forcé prendroit pour desespoir
Le cœur bien esperant. Nôstre Sardanapale
Ridé, hideux, changeant, tantost feu tantost pastle,
Spectateur par ses cris tous enroïez servoit,
De trompette aux maraux: le hasardeux avoit*

Armé son lasche corps : sa valeur estonnée
 Fut au lieu de conseil de putains entournée:
 Ce Roy non juste Roy, mais juste harquebuser,
 Giboyoit aux passans trop tardifs à noyer,
 Vantant ses coups heureux, il deteste, il renie
 Pour se faire vanter à telle compagnie:
 On voyoit par l'Orchestre en tragique saison
 Des comiques Gnatons des Tais un Trazon:
 La mere avec son train hors du L'œuvre s'estlongne,
 Vent joüir de ses fruits, estimer la besongne:
 Vne de son troupeau trotte à cheval trahir
 Ceux qui sous son secret avoient pensé fuir:
 En tel estat la Cour au jour d'esjoüissance
 Se pourmene au travers des entrailles de France.

Cependant que Neron amusoit les Romains
 Au theatre & au Cirque à des spectacles vains,
 Tels que ceux de Bayonne ou bien des Tuilleries,
 De Bloys, de Barle-duc, aux forts, aux mommeries,
 Aux ballets, à carroufels, barrières & combats,
 De la guerre naissant les berceaux, les esbats,
 Il fit par bouttefeux Romme reduire en cendre:
 C'est appetit brutal print plaisir à entendre
 Les hurlemens divers des peuples affolez,
 Rioit sur l'affligé, sur les cœurs desolez,
 En attisant tousjours la braise mi-esteinte
 Pour sur les os cendreux tyranniser sans crainte.
 Quand les feux non son cœur furent saouls de malheurs,
 Par les pleurs des Martyrs il appaisa les pleurs
 Des Romains abusez : car des prisons remplies
 Arrachant les Chrétiens il immola leurs vies

Holocaustes nouveaux pour offrir à ses Dieux,
Les saints expiateurs & cause de ses feux:
Les esbats coutumiers de ses après-dînees
Estoient à contempler les faces condamnées,
Des chers tesmoins de Dieu pour plaisir consummés,
Par les feux; par les dents des lions affamés.

Ainsi l'embrasement des mesures de France
Humilie le peuple, esleve l'arrogance
Du Tyran car au pris que l'impuissance n'aist,
Au pris peut il pour loy prononcer, il me plaist.
Le peuple n'a des yeux à son mal, il s'applique
A nourrir son voleur en cherchant l'heretique:
Il fait les vrais Chrestiens cause de peste & faim,
Changeans la terre en fer & le Ciel en airin,

Ceux-la servent d'hostie, injustes sacrifices
Dont il faut expier de nos Princes les vices,
Qui, fronçants en ce lieu l'espais de leurs sourcils,
Resistent aux soupirs de tant d'hommes transis:
Comme un Domitian pourveu de telles armes
Des Romains qui trembloient effouantoit les larmes
Devoiant la pitié, des tournant antrepart

Les yeux à contempler son flambloiant regard,
Charles tournoit en peur par des regards semblables
De nos Princes captifs les regrets lamentables,
Tuoit l'espoir en eux en leur faisant sentir
Que le front qui menace est loin du repentir:
Aux yeux des prisonniers le fier changea de face
Oubliant le desdain de sa fiere grimace,
Quand après la semaine il sauta de son lit
Esveilla tous les siens pour entendre à minuit

L'air abayant de voix, de tel esclat de plaintes
Que les Tyrans cuidant les fureurs non esteintes
Et qu'après les trois jours pour le meurtre ordonnez
Se seroient les felons encores mutinez.

Il despescha par tout inutiles deffences,
Il void que l'air seul est l'écho de ses offenses
Il tremble, il faict trembler par dix ou douze naictz
Les cœurs des assistans quels qu'ils fussent, & puis
Le jour effraye l'œil quand l'incensé descouvre
Les corbeaux noircissans le pavillon du Louvre.

Catherine au cœur dur par feinte s'esjoïit,
La tendre Elizabeth tombe & s'esvanoïit:
Du Roy jusqu'à la mort la conscience immonde
Le ronge sur le soir, toute la nuit luy gronde,
Le jour siffle en serpent, sa propre ame luy nuit,
Elle mesme se craint, elle d'elle s'enfuit.

Toy Prince prisonnier tefmoin de ces merveilles,
Tu as de tels discours enseigné nos oreilles,
On a veu à la table en publicq tes cheveux
Herisser en contant tels accidents affreux:
Si un jour oubliex tu en perds la memoire
Dieu s'en souviendra bien à ta honte, à sa gloire:
L'homme ne fut plus homme, ains le signe plus grand
D'un excez sans mesure aparut quant & quant:
Car il ne fut permis aux yeux forcez du pere
De pleurer sur son fils, sans parole la mere
Voyoit traîner le fruit de son ventre & son cœur:
La plainte fut sans voix, muette la douleur:
L'espion attentif redoublé prenoit garde
Sur celui qui d'un œil moins furieux regarde

L'oreille de la mousche, espie en tous endroicts
 Si quelque bouche preste à son ame la voix,
 Si quelqu'un va chercher en la barge commune
 Son mort, pour son tesmoin il ne prend que la Lune,
 Aussi bien au clair jour ses membres destranchez
 Ne se discernent plus fidèlement cerchez;
 Que si la tendre fille ou bien l'espouse tendre
 Cherchent pere ou mary crainte de se mesprandre
 En tirent un semblable, & puis disent, je tien,
 Je baise mon espoux ou du moins un Chrestien.

Ce fut crime sur tout de donner sepulture,
 Aux repoussés des eaux, somme que la nature,
 Le sens, le sang, l'honneur, la loy d'humanité,
 L'amitié, le devoir & la proximité,
 Tout esprit & pitié delaisés par la crainte
 Vixent l'ame immortelle à cette fois esteinte.

A ce luisant patron au grand commandement
 Pressé par les Amans porté legerement
 Mille folles cités à face desguisees
 Se trouvent aussi tost à tuer embrazees:
 Le mesme jour esmut à mesme chose Meaux
 Qui, pour ce delecter de quelques traits nouveaux,
 Parmi fix cens noyez, victimes immolees,
 Vit au pas de la mort vingt femmes violees.

On void Loire incognu tant farouche laver
 Les pieds d'une cité qui venoit d'achever
 Seize cens poignardés attachez à douzaines:
 Le palais d'Orleans en vid les sales plaines
 Dont l'amas fit une isle, une chaussee, un mont
 Lequel fit refouler le fleuve contremont.

Et dessus & dessous & les mains & les villes
 Qui n'avoient pas trempé dans les guerres civiles
 Troublent à cette fois Loire d'un teint nouveau,
 Chacun ayant gagné dans ce rang un tableau.

Lyon tous les lions reffuzerent l'office,
 Le vil executeur de la haute justice,
 Le soldat, l'estrange, les braves garnisons
 Dirent que leur valeur ne s'exerce aux prisons,
 Quand les bras & les mains, les ongles detesterent
 D'estre les instrumens qui la peau deschirerent,
 Ton ventre te donna dequoy percer ton flanc,
 L'ordure des boyaux se creva dans ton sang.

Voila Tournon, Viviers & Vienne & Valence
 Poussant avec terreur de Lyon l'insolence
 Troublez de mille corps qu'ils estoignent, & puis
 Arles qui n'a chez soy ne fontaines ne puis
 S'ouffrit mourir de soif, quand du sang le passage
 Dix jours leur deffendit du Rosne le breuvage,
 Puis ces coups tant blasmez-en fin par ces citez
 Furent à moins de nombre à regret imitez.

Seine le renchery, ses deux cornes distantes
 Ne souffrirent leurs gens demeurer innocentes,
 Troye d'un bout, Roüan de l'autre se font voir
 Qui ouvrent leurs prisons pour un funeste espoir,
 Et puis par divers jours & par le rolle ils nomment
 Huict cens testes qu'en ordre & desordre ils assomment.

Thoulouze y adjousta la foy du parlement,
 Fit crier la feurté pour plus desloyaument
 Conserver le renom de Royne des cruelles.

Mais tant d'autres cités y furent égales

De qui l'air ou les arts amolissent les cœurs,
De qui la mort bannie haïssoit les douceurs
N'ont en fin résisté aux dures influences
Qui leur donne le branle aux communes cadances.

Angers tu l'as senti, mere des escoliers,
Tu l'as senti courtois & delicat Poictiers,
Favorable Bordeaux, le nom de favorable
Se perdit en suivant l'exemple abominable.

Dax suivit mesme jeu: Leurs voisins belliqueux.
Prirent autre patron & autre exemple qu'eux.
Tu as (dis-tu) soldats & non bourreaux Bayonne,
Tu as de liberté emporté la couronne,
Couronne de douceur qui en si dur meschef
De cloux de diamants est ferme sur ton chef.

Où vouldrez-vous, mes yeux, courir ville après ville
Pour descrire des morts jusques à trente mille,
Quels mots trouverez-vous quel style pour nommer
Tant de flots renaissans de l'impiteuse mer?
Oeil qui as leu ces traits, si tu escoute, oreille,
Encor un peu d'haleine asçavoir la merveille
De ceux que Dieu tira des ombres du tombeau,
Nous changeons de propos: voy encor ce tableau
De Bourge, on y connoit la brigade constante
De quelques citoyens bien contez pour quarante
Et recontez après afin qu'il n'arrivast
Que par mesgarde aucun condamné se sauvast;
Au naistre du Soleil un à un on les tue,
On les met cinq à cinq exposez à la veüe
Du transi magistrat, le conte bien trouvé
Acertena la mort que rien n'estoit sauvé.

Cette injuste justice au tiers jour amassée
Oit le son estouffé la voix triste & cassée
D'un gosier languissant, ceux qui par plusieurs fois
Cercherent curieux d'où parloit cette voix
Descouvrent à la fin qu'un vieillard plain d'envie
D'alonger les travaux, les peines de la vie
S'estoit precipité dans un profond pertuis:
La faim fit resonner l'abysme de son puis,
Estant un des bouchers depeché en sa place:
Ces juges contemploient avec craintive face
Du siecle un vray portrait, du malheur le miroir,
Il luy donne du pain pour en luy faire voir
Comment Dieu met la vie aux perils plus extremes
Parmi les es & nerfs de la mort passe & blesme,
Releve l'estonné, affoiblit le plus fort
Pour donner au meurtrier par son couteau la mort.

Caumont qui à douze ans eus ton pere & ton frere
Pour cuirasse pesante, appren ce qu'il faut faire,
Quel Prince t'a tiré, quel bras fut ton secours:
Tes peres & freres sont dessus toy tous les jours:
Nature vous forma d'une mesme substance,
La mort vous assemblea comme fit la naissance,
Consu, mort avec eux & vif tu as dequoy
Tes compagnons de mort faire vivre par toy:
Ton sein est pour jamais teint du sang de tes proches,
Dieu t'a sauvé par grace ou bien c'est pour reproches
Grace en mettant pour luy l'esprit qui t'a remis
Reproche en te faisant serf de tes ennemis.

De pareille façon on void couché en terre
Celuy qu'en trente lieux son ennemi enferme

Vne troupe y accourt dont chacun fut lassé
 De repercer encor le sein des-sa percé:
 Puis l'ennemi retourne & couché face à face
 Il met de son poignard la pointe sur la place
 Où il juge le cœur en redoublant trois fois
 Du gosier blasphémant luy sortir cette voix.
 Vatan dire à ton Dieu qu'il te salue à cette heure:
 Mais, homme, tu mentis, car il faut que tu meure
 Premier que ton meurtri: certes le Dieu vivant
 Pour ame luy donna de sa bouche le vent,
 Et cette voix que Dieu & ses forces deffie
 Donne mort au meurtrier & au meurtri la vie.

Koicy de peur d'Achas un Prophete caché
 En un lieu hors d'accez, en vain trois jours cerché:
 Vne poulle le trouve, & sans faillir prend cure
 De pondre dans sa main trois jours sa nourriture.
 O Chrestiens fugitifs, redoublez-vous la faim?
 Le pain est don de Dieu qui sçait nourrir sans pain:
 Sa main depeschera commissaires de vie
 La poulle de Merlin ou les corbeaux d'Helic.

Reniers eut tel secours & vid un corbeau tel
 Quand Vesins furieux, son ennemi mortel,
 Luy fit de deux cens lieues escorte & compagnie;
 Il attendoit la mort dont il receut la vie,
 N'ayant tout le chemin ni propos ni devis
 Sinon au separer ce magnifique advis.
 Je te reprocheray, Reniers, mon assistance
 Si du faict de Paris tu ne prens la vengeance.

Moy qui rallie ainsi les eschapez de mort
 Pour prester voix & mains au Dieu de leur support,

*Qui chante à l'advenir leurs frayeurs & leurs peines,
Et puis leurs libertez, me terray-je des miennes?*

*Parmi ces apres temps l'esprit ayant laissé
Aux assassins mon corps en divers lieux percé
Par l'Ange consolant mes ameres blessures,
Bien qu'impur, fut mené dans les regions pures
Sept heures luy parut le celeste pourpris
Pour voir les beaux secrets & tableaux que j'escriis,
Soit qu'un songe au matin m'ait donné ces images,
Soit qu'en la pamoison l'esprit fit ces voyages,
Ne t'enquiers (mon lecteur) comment il vid & fit,
Mais donne gloire à Dieu en faisant ton profit,
Et cependant qu'en luy extaticq je me pisme
Tourne à bien les chaleurs de mon enthousiasme.*

*Doncques le front tourné vers le Midi ardent.
Paroissoit du zenit panchant vers l'Occident,
Les spectacles passez qui tournoient sur la droite,
Ce qui est audevant est cela qui s'exploite:
Là esclatent encor cent portraits eslongnez,
Où se monstrent les fils du siecle embesongnez:
On void qu'en plusieurs lieux les bourreaux refuserent
Ce que bourgeois, voisins & parens acheverent,
L'esprit lassé par force advisa le monceau
Des Chrestiens condamnez qui (nuds jusqu'à la peau)
Attendent par deux jours quelque main ennemie
Pour leur venir oster la faim avec la vie:
Puis voicy arriver secours aux enfermez,
Les bouchers aux bras nuds au sang accoustumez,
Armez de leurs couteaux qui apprestent les bestes,
Et ne font qu'un corps mort de bien quatre cens testes.*

Les temples des Baalins estoient remplis de cris
De ceux de qui les corps comme vuides d'esprits
Vivans du seul sentir par force, par parolles,
Par menaces, par coups s'enclinoient aux idoles,
Et à pas regrettez les infirmes de cœur
Pour la pœur des humains de Dieu perdoient la pœur.
Ces desolez transis par une aveugle envie
D'un vivre malheureux quittoient l'heureuse vie,
La plupart preparans en ce faisant ce tort
Les ames à la gehenne & les corps à la mort,
Quand Dieu juste permit que ces piteux exemples
N'alongeassent leur jours que sur le seuil des temples.
Non pourtant que son œil de pitié fust osté,
Que le Sainct-Esprit fust blezé d'infirmité:
Sa grace y met la main, tels estoient les visages
Des jugemens à terme accomplis en nos aages.

A la gauche du Ciel au lieu de ces tableaux
Esbloïssent les yeux les astres clairs & beaux
Infinis millions de brillantes estoilles.
Que les vapeurs d'embas n'offusquent de leurs voilles.
Font par lignes & ronds caractères parfaits
Desquels nous ne lisons d'icy bas les effects:
L'Ange m'en fait leçon (disant) Voila les restes
Des hauts secrets du Ciel: là les bourgeois celestes
Ne lisent qu'aux rayons de la face de Dieu,
C'est de tout l'advenir le registre, le lieu.
Où la harpe royale estoit lors esleeve
Qu'elle en sonna ces mots. Pour iamaïs engravée
Est dedans le haut ciel que tu creas iadis
La vraye eternité de tout ce que tu dis.

Tout y est bien marqué, nul humain ne l'explique
 Ce livre n'est ouvert qu'à la troupe Angelique,
 Puis aux es lens de Dieu quand en perfection
 L'ame & le corps goustiront la resurrection:
 Cependant ces portraits leur mettent en presence
 Les biens & maux presens de leur treschere engence.
 Je romps pour demander, Quoy? les ressusitez
 Pourront ils discerner de leurs proximites,
 Les visages, les noms, se souvenans encore
 De ceux-la que la mort oublieuse devore.
 L'Ange respond. L'estat de la perfection
 Ravit à l'Eternel toute l'affection:
 Mais puis qu'ils sont parfaicts en leur comble faut écrire
 Parfaicte cognoissance & parfaicte memoire.

Cependant sur le poinct de ton heureux retour,
 Esprit qui as de Dieu eu le zele & l'amour,
 Voi-tu ce rang si beau de luisants caracteres?
 C'est le cours merveillex le succez de tes freres,
 Voila un camp maudit à son malheur planté
 Aux bords de l'Ocean abayant la cité,
 La Sainte Bethulie, aux agnelets defence,
 Des petis le bouclier, des hautains la vangeance:
 Là finissent leur jours, l'espoir & les fureurs,
 Tuez, mais non au liét vingt mille massacreurs:
 Dieu fit marcher voulant delivrer sans armee,
 La Rochelle pondreuse & Sancerre affamee,
 Les visages nouveaux des Sarmates razez
 Secourables aux bons, pour eux mal advisez.

Voi-tu dessous nos pieds une flamme si nette,
 Vne estoille sans nom, sans cheveux un comette;

Phanal sur Bethleem, mais funeste flambeau
 Qui mene par le sang Charle-Herode au tombeau:
 — par prisons & par prisons besongne
 Pour sur le throsne voir le fuitif de Poulongne:
 Il trouve à son retour non des agneaux craintifs,
 Mais des lions trompez, retraits aux fugitifs.

De la mer du midi & des Alpes encore
 L'esprit va resveiller qui en esprit adore
 Aux costaux de la Clergue, aux Pirenes gelez
 Aux Scevenes d'Auvergne: en voila d'appellez
 Les cailloux & les rocs prennent & forme & vie
 Pour guerroyer de Dieu la lignee ennemie,
 Pour estre d'Abraham tige continuel,
 Et relever sur pieds l'enseigne d'Israël
 Conduicts par les bergers destituez de Princes
 Partagent par moitie du regne les Provinces,
 Contre la vanité les fils des vanitez
 S'arment, leurs confidents par eux sont tourmentez,

Je voy l'amas des Rois & conseillers de terre
 Qui changent une paix au progres d'une guerre,
 Vn Roy mangeant l'hostie, l'idole va jurant
 D'achever des Chrestiens le foible demeurant,
 Ni espargner le sang du peuple ni la vie,
 Les promesses les voix, la foy, la perfidie.

François, mauvais françois de l'affligé troupeau
 Se fait le conducteur, & puis traistre & bourreau
 Porte au Septentrion ses infidelles trames,
 Vaincu par les agneaux il engage les ames
 Complices des auteurs de ses desseins pervers
 A paver en un jour de charongnes Anvers,

Car Dieu faict tout mentir : menaces & injures
 Tant de subtils conseils font tous ces Rois parjures,
 Frappez d'estonnement, & bien punis dequoy
 Ils ont mis en mespris la parole de foy:

Par la force il les rend perfides à eux mesmes,
 Le vent fit un joiet de leurs braves blasphemes.

Voila vers le midy trois Rois en pieces mis,
 Les ennemis de Dieu pris par ses ennemis.

Le venin de la cour préparé s'achemine
 Pour mener à Sanfon Dalida Philistine.

Vn Roy cherchant secours parmi les serfs n'a rien
 Que pour rendre vainqueur le grand Iberien:

Celuy-la prend de l'or, en faict une semence

Qui contre les François reconjure la France:

Ses peuples tost après contre luy conjurez,

Par contrainctes vertus vangez & delivrez:

Celuy qui de regner sur le monde machine

S'engraisse pour les poux caree à la vermine

Voy deux camps dont l'un prie & soupire en s'armant,

L'autre presumptueux menace en blasphemant:

O Contras ! combien tost cette petite pleine

Est de cinq mille morts & de vengeance pleine?

Voicy Paris armé sous les loix du Guyfard,

Il chasse de sa cour l'hypocrite renard,

Qui tire son chasseur après en sa taniere:

Les noyeurs n'ont tombeau que la trouble riviere,

Les maistres des tueurs perissent de poignards,

Les supports des brusleurs par les brusleurs sont ards,

Loire qui fut bourrelle aura le soing de rendre,

Les brins esparpillés de leur infame cendre:

Aussi tost leur boucher de ses bouchers pressé,
 Des prescripts secours, se void des siens laissé:
 Son Procureur jadis des Martyrs la partie
 Procure & mene au Roy le trancheur de sa vie
 Au mois, jour & logis, à la chambre & au lieu
 Où à mort il jugea la famille de Dieu,
 Fait gibier d'un cagot vilain porte-bezace
 Il quitte au condamné ses fardeaux & sa place.

Arques n'est oublié ny le succès d'ury,
 Conois par qui tu fus victorieux, Henry:
 Tout ploye sous ton heur, mais il est predit comme
 Ce qu'on devoit à Dieu fut pour le Dieu de Rome.

Paris tu es reduitte à digerer l'humain,
 Trois cens mille des tiens perissent par la faim
 Dans le tour des dix lieux qu'à chasque paix frivole
 Tu donnois pour limite au pain de la parole.

Si tu pouvois conoistre ainsi que je conois
 Combien je voy lier de Princes & de Rois
 Par les venins subtils de la bande hypocrite,
 Par l'arsenic qu'espand l'engeance Loyolite:
 O Sucde! ô Mosco! Poulongne, Autriche, hélas
 Quels changemens premier que vous en soyez-las!

Que te diray-je plus? ces estoilles obscures
 Escrivent à regret les choses plus impures.
 O qu'après long travail, long repos, longue nuit
 La lassitude en France & à ses bords produit!
 Que te proffitera, mon enfant, que tu voye
 Quelque peu de fumee au fond de la Savoye,
 Vn sursaut de Geneve, un catharreux sommeil,
 Venise voir du jour une aube sans Soleil?

*Quoy plus ? la main de Dieu douce , docte & puis rude
A parfaire trente ans l'entiere ingratitude,
Et puis à la punir : ô funestes apprests !*

Flambeau luisant esteint ne voy rien de plus près.

*Tu verrois bien encor après un tour de Sphere,
Vn double deuil forcé, le fils de L'adultere,
Berceau, tombeau captifs, goûter tout & vomir,
Albion desirieux non puissant de dormir,
Révolte en l'Occident, au plus loin de la terre,
Les François impuissans & de paix & de guerre,
Les Bataves pipez, Ottoman combatu,
Les Allemâns par eux contraincts à la vertu:
Voy de Ierusalem la nation remîze,
L'Antechrist abbatu, en triumphe l'Eglise.*

*Hola : car le grand juge en son throsne est assis
Si tost que l'Aere joinct à nos mille trois six.*

*Retourne à ta moitié, n'attache plus ta veüe
Au loisir de l'Eglise, au repos de Capue:
Il te faut retourner, satisfait, en ton lieu
Employer ton bras droict aux vengeances de Dieu:
Je t'ay guidé au cours du celeste voyage,
Escripts fidèlement que jamais autre ouvrage
Bien que plus delicat ne te semble plaisant
Au pris des hauts secrets du firmament luisant:
Ne chante que de Dieu, n'oubliant que luy mesme
T'a retiré : voila ton corps sanglant & blesme
Recueilly à Thalcy sur une table seul
A qui on a donné pour suaire un linceul:
Rapporte luy la vie en l'amour naturelle
Que son meste tu dois porter à ta femme*

Ta main m'a delivré je te loueray, mon Dieu,
Te chanteray ton los & ta force au milieu
De tes sacrez parvis, je feray tes merveilles,
Ta deffence & tes coups retentir aux oreilles
Des Princes de la terre, & si le peuple bas
Sçaura par moy comment les Tyrans tu abas:
Mais premier que d'entrer à prévoir & descrire
Tes derniers jugemens, les arrests de ton ire
Il faut faire une pose & finir ces discours
Par une vision qui couronne ces jours
L'esprit ayant encor congelé par son extaze
De ne suivre escrivant du vulgaire la phrazè.

L'Océan donc estoit tranquille & sommeillant
Au bout du sein Breton qui s'enfle en recueillant
Tous les fleuves François, la tournoyante Seine,
La Gironde, Charente & Loire & la Vilaine:
Ce vieillard refouloit ses cheveux gris & blonds
Sur un liét relevé dans son paisible fonds,
Marqueté de coral & d'unions exquises,
Les sachets d'ambre-gris: deffoubs ses tresses grises:
Les vents les plus discrets luy chatoïillent le dos,
Les Lymphes de leurs mains avoient fait ce repos,
La paillasse de mousse & le matras desponge:
Mais ce proffond sommeil fut resveillé d'un songe:
La lame de la mer étant comme du lait,
Les nids des Alcions y nageoient à souhait:
Entre les flots sallez & les ondes de terre
S'esment par accidens une subite guerre:
Le dormant pense oïr un contraste de vents

Qui du bout de la mer jusqu'aux sables mouvants

Troubloient tout son Royaume & sans qu'il le consente
Vouloient à son desceu ordonner la tourmente.
Comment ? (dist le vieillard) l'air volage & leger
Ne sera il jamais lassé de m'outrager,
De ravager ainsi mes Provinces proffondes ?
Les ondes font les vents comme les vents les ondes,
Ou bien l'air pour le moins ne s'anime en sureurs
Sans le consentement des corps superieurs:
Il pousse les vapeurs causes de la tourmente,
L'air soit content de l'air, l'eau de l'eau est contente:
Le songe le trompoit, comme quand nous voyons
Un soldat s'afuster, aussi tost nous oyons
Le bruit d'une fenestre ou celui d'une porte
Quand l'esprit va devant les sens : en mesme sorte
Le songeur print les sons de ces flots mutinez
Encontre d'autres flots jappans, enfelonnez,
Pour le trouble de l'air & le bruit de tempeste !
Il esleve en frottant sa venerable teste:
Premier un fer pointu paroist, & puis le front,
Ses cheveux regrissez par sa colere en rond,
Deux testes de Dauphins & les deux balais sortent
Qui nagent à fleur d'eau & sur leur dos le portent:
Il trouva cas nouveau lors que son poil tout blanc
Ensanglanta sa main : puis voyant à son flanc
Que l'onde refuiant laissoit sa peau rougie:
A moy, (dist il) à moy pour me charger d'envie,
A moy ! qui dans mon sein ne souffre point les morts,
La charongne, l'ordure, ains la jette à mes bords:
Bastardes de la terre & non filles des nues,
Fievres de la nature allons testes cornues

De mes beliers armez repoussez les, hurtez
Qu'ils s'en aillent ailleurs purger leurs cruautez,
Ainsi la mer alloit faisant changer de course
Des gros fleuves à mont vers la coupable source
Dont sortit par leurs bords un deluge de sang
A la teste des siens : l'Océan au chef blanc
Vid les cieux s'entrouvrir & les Anges à troupes
Fondre de l'air en bas ayans en main des coupes
De précieux rubis, qui plongeZ dedans leau,
En chantant rapportoient quelque present nouveau,
Ces messagers ailes, ces Anges de lumiere
Trioient le sang meurtri d'avec l'onde meurtriere
Dans leurs vases remplis qui prenoient, heureux, lieu
Aux plus beaux cabinets du Palais du grand Dieu:
Le Soleil qui avoit mis un espais nuage
Entre le vilain meurtre & son plaisant visage
Ores de chauds rayons exale à soy le sang
Qu'il faut qu'en ronge pluye il renvoye à son rang:
L'Océan du Soleil & du troupeau qui vole
Ayant prins sa leçon change advis & parole.

Venez, enfans du ciel, (s'escria le vieillard)
Heritiers du Royaume à qui le ciel despart
Son champ pour cimetiere : ô Saints que je repousse!
Pour vous non contre vous, juste, je me courrouce:
Il s'avance dans Loire, il rencontre les bords,
Les sablons cramoisis bien tapissez de morts:
Curieux, il assemble, il enleve, il endure
Cette chere despoüille au rebours de nature:
Ayant tout arrangé il tourne avec les yeux
Et le front Serené ces paroles aux cieux.

Je garderay ceux-cy tant que Dieu me commande
 Que les fils du bon heür à leur bon heür je rende:
 Il n'i à rien d'infect, ils sont purs, ils sont nets:
 Voici les paremens de mes beaux cabinets:
 Terre qui les trahis tu estois trop impure
 Pour des saintës & des purs estre la sepulture.
 A tant il plonge au fond l'eau rid en mille rais,
 Puis aiant faict cent ronds crache le sable après.

Ha que nos cruautez fussent ensevelies
 Dans le centre du monde ! ha que nos ordes vies
 N'eussent empuanti le nez de lestranger.
 Parmi les estrangers nous irions sans danger,
 L'œil guay, la tæste hault, d'une brave assurance)
 Nous porterions au front l'honneur ancien de France.

Estrangers irritez, à qui sont les François
 Abomination, pour Dieu faictes le choix
 De celuy qu'on trahit & de celuy qui tue,
 Ne caressés ches vous d'une pareille veüe
 Le chien fidelle & doux & le chien enragé,
 L'atheïste affligeant, le Chrestien affligé.
 Nous sommes plains de sang, l'un en pert, l'autre en tire,
 L'un est persecuteur, l'autre endure martyre:
 Regardés qui reçoit ou qui donne le coup,
 Ne criés sur l'agneau quand vous criés au loup.
 Venés, justes vangeurs: vienne toute la terre
 A ces Cains François d'une immortelle guerre
 Redemander le sang de leurs freres occis:
 Qu'ils soient connus par tout aux visages transis,
 Que l'œil lousche, tremblant, que la grace estonnée
 Par tout produise en l'air leur ame empoisonnée:

Estourdis qui pensez que Dieu n'est rigoureux,
 Qu'il ne sçait foudroier que sur les langoureux,
 Respirez d'une pause en soupirant pour suivre
 La rude catastrophe & la fin de mon livre.

Les Fers sont mis au vent. venés savoir comment
 L'Eternel faiët à poinët justice & jugement:
 Vous sçatures que tous-jours son ire ne sommeille,
 Vous le verres debout pour rendre la pareille,
 Partager sa vervaine & sa barre de fer
 Aux uns portes du Ciel, aux autres de l'Enfer.



Virtutem claudit carcere, pauperies.



VENGEANCES.

LIVRE VI.



*Ouvre tes grâds thresors, ouvre ton Sâctuaire,
 Ame de tout, Soleil qui aux astres esclaire,
 Ouvre ton tēple saint à moy, Seigneur, qui veux
 Ton sacré, ton secret enfumer de mes vœux:
 Si je n'ay or ne myrrhe à faire mon offrende*

*Je l'apporte du laiët: sa douceur est si grande
 Que de mesme œil & cœur tu vois & tu reçois
 Des Bergers le donx laiët & la myrrhe des Rois:
 Sur l'autel des chetifs ton feu pourra descendre
 Pour y mettre le bois & l'holocauste en cendre,
 Tournant le dos au Grands, sans oreilles sans yeux
 A leurs cris esclatans, à leurs dons precieux.*

*Or soient du Ciel riant les beautez descouverte
 Et a l'humble craintif ces grands pertes ouvertes:
 Comme tu as promis, donne en ces derniers ans
 Songes a nos vieillards, visions aux enfans:
 Fay paroistre aux petis les choses inconnues,
 Du vent de ton Esprit trouße les noires nues,
 Ravis-nous de la terre au beau pourpris des Cieux
 Comménçant de donner autre vie, autres yeux
 A l'aveugle mortel: car sa masse mortelle
 Ne pourroit vivre & voir une lumiere telle.*

Il faut être vieillard, caduc, humilié,
 A demy mort au monde, à luy mortifié:
 Que l'esprit recommence à retrouver sa vie
 Sentant par tous endroicts sa maison desmolie,
 Que ce corps ruyné de breches en tous lieux
 Laisse voler l'esprit dans le chemin des Cieux,
 Quitter jeunesse & jeux, le monde & les mensonges,
 Le vent, la vanité pour songer ces beaux songes.
 Or je suis un enfant sans aage & sans raison
 Ou ma raison se sent de sa neuve prison,
 Le mal bourgeonne en moy, en moy fleurit le vice,
 Vn printemps de pechés espineux de malice:
 Change-moy, refai-moy, exerce ta pitié,
 Rens moy mort en ce monde, oste la mauvaistié
 Qui possède à son gré ma jeunesse premiere,
 Lors je songeray songe & verray ta lumiere.

Puis il faut être enfant pour voir des visions,
 Naître & renaître après net de polutions,
 Ne sçavoir qu'un sçavoir, se sçavoir sans science
 Pour consacrer à Dieu ses mains en innocence:
 Il faut à ces yeux clairs estre net, pur & blanc,
 N'avoir tache d'orgueil, de rapine & de sang:
 Car nul n'heritera les hauts Cieux desirables
 Que ceux-la qui seront à ces petis semblables,
 Sans fiel & sans venin: donc qui sera-ce, ô Dieu,
 Qui en des lieux si laids tiendra un si beau lien?
 Les enfans de ce siecle ont Sathan pour nourrice,
 On berce en leurs berceaux les enfans & le vice,
 Nos meres ont du vice avec nous accouché,
 Et en nous concevant ont conçu le peché.

Que si d'entre les morts (Pere) tu as envie
 De m'esveiller, il faut mettre à bas l'autre vie
 Par la mort d'un exil, fay moy revivre à toy,
 Separé des meschans, separe-moy de moy:
 D'un saint enthousiasme appelle aux Cieux mon ame,
 Mets au lieu de ma langue une langue de flame.
 Que je ne sois qu'organe à la celeste voix
 Qui l'oreille & le cœur anime des François:
 Qu'il n'y ait sourd rocher qui entre les deux poles
 N'entende clairement magnifiques paroles
 Du nom de Dieu. Iescrips à ce nom triomphant
 Les songes d'un vieillard, les fureurs d'un enfant:
 L'esprit de verité despoüillé de mensonges
 Ces fermes visions, ces veritables songes:
 Que le hant Ciel s'accorde en douces unissons
 A la sainte fureur de mes vives chansons.

Quand Dieu frappe l'oreille, & l'oreille n'est prest
 D'aller toucher au cœur, Dieu nous frappe la tesse:
 Qui ne fremit au son des tonnerres grondans
 Fremira quelque jour d'un grincement de dents.

Ici le vain lecteur des-ja en lair s'esgare,
 L'esprit mal preparé fantastique se prepare
 A voir quelques discours de monstres inventés,
 Vn spectre imaginé aux diverses clartez
 Qu'un nuage conçoit quand un rayon le touche
 Du Soleil cramoisi qui bizarre se couche:
 Ou bien il cuide ici rassasier son cœur
 D'une vaine caballe, & ses esprits d'erreur
 Ici ne saouleront l'ignorance maline:
 Ainsi dict le Sauveur: Vous n'aurez point de signe,

Vous n'aurez de nouveau (frimds de nouveauté)

Que des abysses creux, Jonas ressuscité,

Vous y sereZ trompez, la fraude profitable

Au lieu du desiré donne le desirable:

Et comme il renvoya les Scribes amasseZ

Pour voir des visions aux spectacles passeZ,

Ainsi les visions qui seront ici peintes

Seront exemples vrais de noz histoires saintes,

Le roolle des Tyrans de l'ancien Testament,

Leur cruauté sans fin, leur infini tourment:

Nous verrons deschirer d'une couleur plus vive

Ceux qui ont deschiré l'Eglise primitive:

Nous donnerons à Dieu la gloire de noz ans

Où il n'a pas encor espargné les Tyrans.

Puis une pause apres clairons de sa venue

Nous les ferons oir dans l'esclair de la nue

Encor fiant il Seigneur, ô Seigneur qui donne

Vn courage sans peur à la peur de Jonas,

Que le doit qui esmeut cet endormi Prophete

Resveille en moy le bien qu'à demy je souhaite,

Le zelle qui me faict du fer de verité

Fascher avec Sathan le fils de vanité.

J'ay fuy tant de fois, j'ay desrobé ma vie,

Tant de fois j'ay suyvi la mort que j'ay fuyé,

J'ay fait un trou en terre & caché le talent,

J'ay senti l'esguillon, le remors violent

De mon ame blessée, & ouy la sentence

Que dans moy contre moy chantoit ma conscience:

Mon cœur vouloit veiller, je l'avois endormi,

Mon esprit estoit bien de ce siecle ennemi:

Mais au lieu d'aller faire au combat son office
Satan le destournoit au grand chemin du vice:
Je m'enfuyois de Dieu, mais il enfla la mer,
M'abysma plusieurs fois sans du tout m'abysmer:
J'ay veu des creux Enfers la caverne profonde,
J'ay esté balancé des orages du Monde,
Aux tourbillons venteux des guerres & des Cours,
Insolent, j'ay usé ma jeunesse & mes jours:
Je me suis pleu au fer, David m'est un exemple
Que qui verse le sang ne bastit pas le Temple,
J'ay adoré les Rois, servi la vanité,
Estouffé dans mon sein le feu de verité,
J'ay esté par les miens précipité en l'onde,
Le danger m'a sauvé en sa panse profonde,
En monstre de labours à ce coup m'a craché
Aux rives de la mer tout souillé de peché:
Le doit de Dieu me leve & l'ame encore vive
M'anime a guerroyer la puante Ninive,
Ninive qui n'aura sac ne gémissement.
Pour changer le grand Dieu qui n'a de changement.
Voicy l'Eglise encor en son enfance rendre,
Satan ne faillit pas d'essayer à surprendre
Ce berceau consacré, il livra mille assaux.
Et feit de sa jeunesse à l'enfant mille maux.
Les Anges la gardoient en ces peines estranges,
Elle ne fut jamais sans que le camp des Anges
La conduisist par tout, soit lors que dessus l'eau
L'arche d'eslection luy servoit de berceau,
Soit lors qu'elle espousa la race de Dieu sainte,
Ou soit lors que de luy elle fuyoit enceinte.

*Aux lieux inhabitez, aux effroyans deserts,
 Chassée & non vaincue en despit des Enfers:
 La Mer la circuit, & son espoux luy donne
 La Lune sous les pieds, le Soleil pour couronne.*

*O bien-heureux Abel ! de qui premier au cœur
 Cette vierge esprouva sa premiere douleur:
 De Caïn fugitif & d'Abel je veux dire
 Que le premier bourreau & le premier martyr,
 Le premier sang versé on peut veoir en eux deux:
 L'estat des agneaux doux, des loups outrecuideux,
 En eux deux on peut voir (beau pourtrait de l'Eglise)
 Comme l'ire & le feu des ennemis s'attize
 De bien-fort peu de bois & s'augmente beaucoup:
 Satan fit ce que fait en ce siecle le loup
 Qui querelle l'agneau buvant a la riviere,
 Luy au haut la source & de l'agneau plus arriere,
 L'Antechrist affamé dit-il pas que son eau
 Se trouble au contreflot par l'innocent agneau?
 La source des grandeurs & des biens de la terre
 Descoule de leur chefs, & la paix & la guerre
 Balacent a leur gré dans leurs impures mains:
 Et toutesfois alors que les loups inhumains
 Veulent couvrir de sang le beau sein de la terre,
 Les pretextes communs de leur injuste guerre
 Sont nos autels sans fard, sans feinte, sans couleurs
 Que Dieu ayme d'enhaut l'offerte de de nos cœurs:
 Cela leur croist la soif du sang de l'innocence
 Ainsi Abel offroit en pure conscience
 Sacrifices à Dieu, Caïn offroit aussi:
 L'un offroit un cœur doux, l'autre un cœur endurci,*

L'un fut au gré de Dieu, l'autre non agreable:
Caïn grinça les dents, palit, espouvantable,
Il massacra son frere, & de cet agneau doux
Il fit un sacrifice à son amer courroux:
Le sang fuit de son front & honteux se retire
Sentant son frere sang que l'aveugle main tire:
Mais quand le coup fut fuiët sa premiere pâlleur
Au prix de la seconde estoit vive couleur:
Ses cheveux vers le Ciel herissez en furie,
Le grincement de dents en sa bouche flestrie,
L'œil sourcillant de peur descouvroit son ennuy:
Il avoit peur de tout, tout avoit peur de luy:
Car le Ciel s'asseubloit du manteau d'une nue
Si tost que le transi au Ciel tournoit la veüe:
S'il fuyoit au desert, les rochers & lès bois
Effrayez abayoient au son de ses abois:
Sa mort ne peut avoir de mort pour recompence:
L'Enfer n'eut point de morts à punir cette offence,
Mais autant que de jours il sentit de tressas:
Vif il ne vescu point, mort il ne mourut pas:
Il s'enfuit effrayé, transi, tremblant & blesme,
Il fuit de tout le monde, il s'enfuit de soy-mesme:
Les lieux plus asseurez luy estoient des hazards,
Les fucilles, les rameaux & les fleurs des poignards,
Les plumes de son liët des esguilles piquantes,
Ses habits plus aisez des renailles serrantes,
Son eau jus de ciguë & son pain des poisons,
Ses mains le menacoient de fines trahisons:
Tout image de mort, & le pis de sa rage
C'est qu'il cherche la mort & n'en voit que l'image:

De quelqu'autre Cain il craignoit la fureur:
 Il fut sans compagnon & non pas sans frayeur:
 Il possédoit le monde & non une assurance,
 Il estoit seul par tout hors mis sa conscience,
 Et fut marqué au front afin qu'en s'enfuiant
 Aucun n'osât tuer ses maux en le tuant.

Meurtriers de vostre sang, apprehendez ce juge,
 Apprehendez aussi la fureur du deluge:
 Superbes, eventés, tiercelets de Geants,
 Du monde espouvantaux, vous braves de ce temps,
 Outrecuidez galans ô fols à qui il semble
 Qu'en regardant le Ciel, que le Ciel de vous tremble:
 Jadis vos compagnons, compagnons en orgueil,
 (Car vous estes moins forts) virent venir à l'enfil
 Leur salaire des Cieux: les Cieux dont les ventailles
 Sans se forcer gaignoient tant de fortes batailles,
 Babilon qui devoit mipartir les hauts Cieux,
 Aller baiser la Lune & se perdre des yeux
 Dans la voute du Ciel, Babel de qui les langues
 Firent en mesme jour tant de sottes harangues:
 Sa hauteur n'eust servi ny les plus forts chasteaux,
 Ni les cedres gravez ni les monts les plus hauts:
 L'eau vint pas après pas combattre leur stature,
 Va des pieds aux genoux, & puis à la ceinture:
 Le sein enflé d'orgueil soufpire au submerger,
 Ses bras roides meurtriers se lassent de nager,
 Il ne reste sur l'eau que le visage blesmé:
 La mort entre dedans la bouche qui blasphème,
 Et ce pendant que l'eau s'enflé sur les enflés
 En un petit troupeau les petits assemblés.

Se joient sur la mort pilotez par les Anges,
Quand les Geants hurloyent ne chantoient que loüanges,
Dieu fit en son courroux pleuvoir des mesmes Cieux,
Comme un deluge d'eaux un deluge de feux:
Cet arsenal d'enhaut où logent de la guerre
Les celestes outils couvrit toute une terre
D'artifices de feu pour punir des humains
Par le feu le plus net les pechez plus vilains:
Un pays abruty plain de crimes estranges
Vouloit après tout droict violer jusqu'aux Anges:
Ils pensoient souiller Dieu: ces hommes desreiglez
Pour un aveugle feu moururent aveuglez:
Contr'eux s'esmeut la terre encores non esmeüe,
Si tost qu'elle eut appris sa leçon de la nue:
Elle fondit en soy & cracha en un lieu
Pour marquer à jamais la vengeance de Dieu,
Un lac de son boubier: là mit à la mesme heure
La mer par ses conduicts ce qu'elle avoit d'ordure:
Et pour faire sentir la mesme ire de l'air
Les oiseaux tombent morts quand ils pensent voler
Sur ces noires vapeurs dont l'essesse fumee
Monstre l'ire celeste encores allumee.

Venez, celestes feux, courez, feux eternels,
Volez, ceux de Sodome oncques ne furent tels:
Au jour du jugement ils leveront la face
Pour condamner le mal du siecle qui les passe,
D'un siecle plus infect: notamment il est dict
Que Dieu de leurs pechez tout le comble attendit:
Empuantissez l'air, ô vengeances celestes
De poizons, de venins & de volantes pestes,

Nos pechez sont au comble, & jusqu'au Ciel montez
Par dessus le boisseau versent de tous costez.

Terre qui sur ton dos porte à peine nos peines,
Change en cendre & en os tant de fertiles plaines,
En bourbe nos gazons, nos plaisirs en horreurs,
— En souffre nos querets, en charongne nos fleurs.
Deluges retournez, vous pourrés par vostre onde
Noyer non pas laver les ordures du monde.

Mais ce fut vous encor ô justicières eaux
Qui sceustes distinguer les lions des agneaux:
Moïse l'esprouva qui pour Arche seconde
En un tissu de joncs se jona dessus l'onde:
Eaux qui devinstes sang & changeastes de lieu,
Eaux qui oyez tres-clair quand on parle de Dieu,
Ce fut vous puis apres l'ors que les maladies,
Les gresles & les poux & les bestes choisies
Pour de petits moyens abbattre les plus grands
Quand la peste, l'obscur & les eschecs sanglants
De l'Ange foudroyant n'eurent mis repentence
Aux cœurs des Pharaons poursuivans l'innocence:
Ce fut vous saintes eaux, eaux qui fistes de vous
Un pont pour les agneaux, un piege pour les loups.
Le Jordan vostre fils entr'ouvrit ses entrailles
Et fit à vostre exemple au peuple des murailles.

Les hommes sont plus sourds à entendre la voix
Du Seigneur des Seigneurs, du Monarque des Roys,
Que la terre n'est sourde & n'est dure à se fendre
Pour dans ses gouffres noirs les faux parjures prendre:
Le feu est bien plus prompt à partir de son lieu
Pour mettre à rien le rien des rebelles à Dieu:

Dathan & Abiron donnerent tesmoignage
 De leur obeissance & de leur prompt ouvrage.
 L'air fut obeissant à changer ses douceurs
 En poison respiree aux braves ravisseurs
 De la chere alliance : & Dieu en toute sorte
 Par tous les elements a monsté sa main forte.

Quoy? même les Demons quoy que grinçans les dents
 A la voix du grand Dieu logerent au dedans
 De Saül l'enragé: quelles rouges tenailles
 Sont-telles que l'Enfer qui fut en ses entrailles?

Princes un tel Enfer est logé dedans vous
 Quand un cœur de caillon d'un fusil de courroux
 Vous faict persecuter d'une haine mutine
 Vos Davids triumpans de la gent Philistine.

Donne gloire au grand Dieu & te monstre a ton rang,
 Isabel, alteree & puis jure de sang,
 Flambeau de ton pays, piege de la noblesse,
 Peste des braves cœurs: que servit ta finesse,
 Tes ruses, tes conseils, & tes tours ———?
 Les chiens se sont soulez des superbes tetins
 Que tu enflois d'orgueil, & cette gorge unie
 Et cette tendre peau fut des mastins la vie:
 De ton sein sans pitié ce chau cœur fut ravi,
 Luy qui n'avoit esté de meurtres assourvy.
 Ha! les chiens assourvis: de ton fiel le carnage
 Aux chiens osta la faim & leur donna la rage:
 Vivante tu n'avois aymé que le combat,
 Morte tu attisois encore du debat
 Entre les chiens grondans qui donnoient des batailles
 Au butin dissipé de tes vives entrailles,

Le dernier appareil de ta feinte beausé

Ne te servoit de rien & fut precipité

Aussi bien que ton corps de ton fier edifice,

Ton ame & ton estat d'un mesme precipice.

Quand le baston qui sert pour attiser le feu

Travaille a son mestier, il brusle peu à peu,

Il vient si noir, si court qu'il n'y a plus de prise,

On le jette en la braize & un autre l'attise.

Athalia suivit le train de cette-cy,

Elle attisa le feu & fut bruslee aussi.

Après de ce troupeau je sacre à la memoire

L'effroyable discours, la veritable histoire

De cet arbre eslevé refoulé par les Cieux,

De qui les rameaux longs s'estendoient ombrageux

D'Orient au Couchant, du Midy à la Bise:

La terre large estoit en son ombre comprise,

Et fut ce pavillon de superbes rameaux

Des bestes le grand parc, le grand nid des oyseaux;

Ce tronc est esbranché, ce monstre est mis a terre;

Ce qui logeoit dedans miserablement erre

Sans logis, sans retraite: un Roy victorieux

De cent Princes l'idole, enflammé, glorieux,

Ne cognoissant plus rien digne de sa conqueste

Levoit contre le Ciel son orgueilleuse teste:

Dieu ne daigna lancer un des mortels esclats

De ses foudres volans: mais ploya contre-bas

Ce visage esteué, ce triumpbant visage

Perdit la forme d'homme & de l'homme l'usage,

Nos petits geanteaux pour estre furieux

Font un bizarre orgueil d'ongle & de cheveux,

Et Dieu sur cettuy-ci pour une peine dure
 Mit les ongles crochuz, & la grand chevelure,
 Apprenez de luy, Rois, Princes & Potentats,
 Quelle peine a le Ciel à briser vos Estats.
 Ce Roy n'est donc plus Roy, de Prince il n'est plus Prince,
 Un desert solitaire est toute sa Province:
 De noble il n'est plus noble, & en un seul moment
 L'homme des hommes Roy n'est homme seulement;
 Son Palais est le souil d'une puante boüe,
 La fange est l'oreiller parfumé pour sa joüe:
 Ses chantres les crapaux compagnons de son liët,
 Qui de cris enrrouez le tourmentent la nuit:
 Ses vaisseaux d'or ouvrez furent les ordes fentes
 Des rochers serpenteux, son vin les eaux puantes:
 Les faisans qu'on faisoit galopper de si loin
 Eurent les glans amers la racine & le foin:
 Les orages du Ciel roullent sur la peau nue,
 Il n'a daix, pavillon ni tente que la nue,
 Les loups en ont pitié, il est de leur troupeau,
 Et il envie en eux la durté de la peau:
 Au bois où pour plaisir il se mettoit en quête
 Pour se jouer au sang d'une innocente beste,
 Chasseur il est chassé: il fit fuir, il fuit:
 Tel qu'il a poursuivi maintenant le poursuit:
 Il fut Roy abruti, il n'est plus rien en somme
 Il n'est homme ne beste & craint la beste & l'homme.
 Son ame raisonnable irraisonnable fut:
 Dieu refit ceste beste un Roy quand il luy pleut:
 Merveilleux jugement & merveilleuse grace
 De l'oster de son lieu, le remettre en sa place!

*Le doigt qui escrivit devant les yeux du fils
De ce Roy abesti que Dieu avoit prefix
Ses vices & ses jours, sceut l'advenir escrire
Luy mesme executant ce qu'il avoit peu dire.*

*O Tyrans, apprenez, voyez, resolvez vous
Que rien n'est difficile au celeste courroux,
Apprenez, abbatus, que le Dieu favorable
Qui verse l'eslevé, hausse le miserable,
Qui faiët fondre de l'air, d'un Cherub le pouvoir
De qui on sent le fer & la main sans la voir:
L'œil d'un Sennacherib voit la lame enflammee
Qui faiët en se jouant un hachis d'une armee:
Que c'est celuy qui faiët par secrets jugemens
Vaincre, Eſſer en mespris, les favoris Amans:
Sur le seuil de la mort & de la boucherie
La chetive reçoit le throne avec la vie:
L'autre mignon d'un Roy tout à coup s'est trouvé
Enlevé au gibet qu'il avoit eslevé:
Ainsi le fol malin journellement appreste
Pour la teste d'autrui ce qui frappe sa teste.*

*Ainsi le doigt de Dieu avoit coupé les doigts
D'un Adonibefec, comme a septante Rois
Il les avoit coupezz, j'ay laissé les vengeances
Que ce doigt exerça par les foibles puissances
Des femmes, des enfans, des vaillets desreglez,
Des Gedeons choisis, des Samsons aveuglez:
Le despoir d'Antioch & sa prompte charongne,
Mon vol impetueux d'un chaud desir s'eslongne
A la seconde Eglise, & laisse entre les mains
Des Sainctz le jugement aux tesmoignages sainctz.*

Sortez persecuteurs de l'Eglise premiere,
Et marchez enchainez au pied de la banniere
De l'Agneau triumpant, vos sourcils indomptez,
Vos fronts, vos cœurs si durs, ces fieres majestez
Du Lion de Juda honorent la memoire
Trainez au charriot de l'immortelle gloire.

Haussé du bas Enfer l'aigreur de tes accents,
Hurle en grinçant les dents, des enfans innocens
Herode le boucher, leve ta main impure
Vers le Ciel du profond de ta demeure obscure:
Aujourd'huy comme toy les abusez Tyrans
Pour blesser l'Eternel massacrent ses enfans,
Et sont imitateurs de ta forcenerie
Qui pensois ployer Dieu parmy la boucherie:
Les cheveux arrachez, les effroyables cris
Des meres qui pressoient à leur sein leurs petits:
Ces petits bras liez aux gorges de leurs meres,
Les tragiques horreurs & les raisons des peres,
Les voix non encor voix bramantes en tous lieux
Ne sonnoient la pitié dans les cœurs impiteux.
Des tueurs resolu point ne furent ouyes
Ces petites raisons qui demandoient leurs vies
Ainsi qu'elles pouvoient: quand ils monstroient leurs mains,
Ces menottes monstroient par signe aux inhumains,
Cela n'a point peché; cette main n'a ravié
Jamais nulle rançon & jamais nulle vie:
Mais ce cœur sans oreille & ce sein endurcy
Que la tendre pitié & que l'amier soucy
N'avoient sçeu transpercer fut transpercé d'angoisses,
Ses cris, son hurlement, son soucy, ses adresses

Ne servirent de rien. Ces indomptez esprits
 Qui n'oyent point crier en vain jettent des cris.
 Il fit tuer son fils & par luy fut esteinte
 Sa noblesse, de peur qu'il ne mourut sans plainte:
 Sa douleur fut sans pair, L'autre Herode, Antipas,
 Apres ses cruantez & avant son trespas.
 Souffrit l'exil, la honte, une crainte Caine
 La pauvreté, la fuite & la fureur Divine,
 Puis le tiers triomphans eslevé sur le haut
 D'un peuple adorateur & d'un brave eschafaut
 Au poinct que l'on cria. O voix de Dieu non d'homme,
 Vn gros de vers & poux l'attaque & le consume:
 La terre qui eut honte esventa tous les creux,
 Où elle avoit les vers, l'air lui creva les yeux,
 Luy mesme se pourrit & sa peau fut changée
 En bestes dont la chair de dessous fut mangée:
 Et comme les Demons d'un organe enroué
 Ont le saint & Sauveur par contraincte advoüé,
 Cettuy-ci s'escria au fonds de ses miseres,
 Voicy celuy que Dieu vous adoriez nagueres.
 Somme au lieu de ce corps idolatré de tous
 Demeurent ses habits un gros amas de poux,
 Tout regrouille de vers le peuple esmeu s'eslongne
 On adoroit un Roy, on suit une charongne.
 Charongnes de Tyrans balancés en haut lieu,
 Fantastiques rivaux de la gloire de Dieu,
 Vous estes tous subjects ainsi que nous le sommes.
 A repaistre les vers des delices des hommes.
 Neron tu mis en poudre & en cendre & en sang
 Le venerable front & la gloire & le flanc.

De ton vieux précepteur, ta patrie & ta mere,
 Trois que ton destin fit avorter en vipere:
 Chasser le docte esprit par qui tu fuſſes ſçavant,
 Mettre en cendre ta ville & puis la cendre au vent,
 Arracher la matrice à qui tu dois la vie!
 Tu devois à tes trois la vie aux trois ravie:
 Miroüer de cruauté duquel l'infame nom
 Retentira cruel quand on dira Neron:
 Homme tu ne fuſſes point à qui t'avoit fait homme,
 Tu ne fuſſes pas Romain envers ta belle Rome:
 D'où l'ame tu receus l'ame tu fit sortir,
 Si ton ſens ne ſenſoit le ſang devoit ſentir:
 Mais ton cœur pût vouloir & pût ta main meurtriere
 Tuer, brûſſer, meurtrir précepteur, ville & mere.
 Bourreau de tes amis, du meurtre ſeul amy,
 Ta mort n'a ſçeu trouver amy ny ennemy,
 Il falut que ta main à ta fureur extreme
 Après tout violé te violaſt toy-meſme.

Domitian morgueur, qui pris plaifir à voir
 Combien la cruauté peut contre Dieu pouvoir,
 Quand tu oyois gemir le peuple pitoyable,
 Spectateur des mourans tu ridois effroyable
 Les fillons de ton front, tu fronçois les ſourcis
 Aux yeux de ta fureur, les viſages tranſis
 Laiſſoient là le ſupplice, & les tremblantes face
 Adoroient la terreur de tes fieres grimaces,
 Subtil, tu deſrobois la pitié par la peur,
 On te nommoit le Dieu, le Souverain Seigneur,
 Où fut ta Deité quand tu te vis, infame,
 Dejeté par les tiens, condamné par ta femme,

Ton visage foulé des pieds de tes valets.
 Le peuple despoilla tes superbes Palais
 De tes infames noms, & ta bouche & ta joie
 Et l'œil adoré n'eut de tombeau que la boie.

Tu sautois de plaisir, Adrian, une fois
 A remplir de Chrestiens jusqu'à dix mille croix.
 Dix mille croix après dessus ton cœur plantées
 Te firent souhaitter les peines inventées.
 Sanglant ton sang coula, tu recherches en vain
 Les moyens de fuir les douleurs par ta main:
 Tu cries, on rioit; la pitié t'abandonne,
 Nul ne t'en avoit fait, tu n'en fis à personne.
 Sans plus on delassa les ongles à ta peau,
 Alteré de poison tu manques de couteau.
 On laissa dessus toy jouer la maladie,
 On refusa la mort ainsi que toy la vie.

Severe fut en tout successeur d'Adrian
 En forfait & en mort. Après Herminian
 Armé contre le Ciel sentit en mesme sorte
 La vermine d'Herode encores n'estre morte,
 Perissant, mi-mangé, de son dernier trespas
 Les propos les derniers furent: Ne dites pas
 La façon de mes maux à ceux qui Christ avoient,
 Que Dieu mon ennemy mes ennemis ne loient.

Tyrans vous dresserez sinon au Ciel les yeux,
 Au moins l'air sentira herisser voſ cheveux:
 Si quelqu'un d'entre vous à quelque heure contemple
 Du vieux Valerian le specieux exemple
 N'agueres Empereur d'un Empire si beau,
 Aussi tost marchepied, le fangeux escabeau.

Du Perse Sapovès, quand ces abominable
Avoit sa face en bas au montoier de l'estable,
Se souvenoit il point qu'il avoit tant de fois
Des Chrestiens prosterner messprisé tant de voix,
Que son front eslevé si voisin de là terre
Contre le fils de Dieu avoit ozé la guerre,
Que ces mains, ores pieds, n'avoient saict leur devoir.
Lors qu'elles emploient contre Dieu leur pouvoir?

Princes, qui manies dedans voz mains impures,
Au lieu de la justice une fange d'ordurés,
Ou qui s'il faut ouvrir les plaines de vos seins,
Voyez de quel mestier devindrent ces deux mains:
Elles changeoient d'usage en traictant l'injustice,
La Justice de Dieu à changé leur office
Plus luy devoit peser sang sur sang, mal sur mal,
Que ce Roy, sur son dos qui montoit à cheval,
Qui en fin l'escorcha vif le despouillant comme
Vif il fut despoüille des sentimens de l'homme.

Le haut Ciel t'advertit pervers Aurelian,
Le tonnerre parla ô Diocletian,
Ce trompette enroué de l'effroyant tonnerre
Avant vous guerroyer vous denonça la guerre,
Ce Heraut vous troubla & ne vous changea pas,
Il vous fit chanceler mais sans tourner vos pas,
Avant que se vanger le Ciel cria vengeance,
Il vous causa la peur & non la repentance.

Aurelian traittoit les hommes comme chiens,
Ce qu'il fit envier Dieu il le reçut des siens.
Et quel Prince à bon droit se pourra plaindre d'estre,
Nescogneu par les siens s'il mescognoit son maistre?

Mesmes mains ont meurtri & servi cettuy-ci,
 Le second fut vaincu d'un trop ardent soucy,
 L'impuissant se tua, abattu de la rage
 De n'avoir peu dompter des Chrestiens le courage.

Maximiam, les feux de vingt mille enfermez,
 La ville & les bourgeois en un tas consumez
 Firent un si grand feu que l'espece fumee
 Dans les nareaux de Dieu esmeu l'ire enflammee:

Des Citoyens meurtris la charongne & les corps
 Empuantirent tout de l'amas de ces morts,
 L'air estant corrompu te corrompit l'haleine,
 Et le flanc respirant la vengeance inhumaine:
 Ta puanteur chassa tes amis au besoin,
 Chassa tes serviteurs qui suivrent si loin
 Que nul n'oyoit tes cris, & faut que ta main torde
 L'infame nœud, le tour d'une villaine corde.

Aussi puant que toy Maximain frauduleux,
 Forgeur de fausse paix sentit saillir des yeux
 Sa prunelle eschappee, & commença par celle
 Qui ne vit onc pitie la part la plus cruelle:
 La premiere perit, on saoula de poisons
 Le cœur qui ne fut onc saoulé de trahisons.

Ces Bourreaux furieux eurent des mains fumantes,
 Du sang tiede versé, mais voicy des mains lentes,
 Voicy un froid meurtrier, un arseinc si blanc

Qu'on le goustâ pour sucre, & sans tache de sang
 L'ingenieux Tyran de qui la fraude a mise
 A plus dextremitez la primitive Eglise:

Il ne tacha de sang sa robe ne sa main,

Il avoit la main pure, & le cœur fut si plain

De meurtres desrobez: il n'allumoit les flammes:
 Ses couteaux & ses feux n'ataquoient que les ames:
 Il n'entamoit les corps mais privoit les esprits
 De pasture de vie: il semoit le mespris
 Aux plus volages cœurs, estouffant par la crainte
 La sainte Deité dedans les cœurs esteinte:
 Le Chevalier du Ciel au milieu des combats
 Descendit de si haut pour le verser abas.
 L'Apostat Iulian son sang fuitif empoigne,
 Le jette vers le Ciel, l'air de cette charongnee
 Empoisonné fuma: puis l'infidelle chien
 Cria, je suis vaincu, par toi, Nazarien.

Tu n'as point eu de honte impudent Libanie
 De donner à ton Roi tel patron pour sa vie,
 Exaltant & nommant cet exemple d'erreurs
 Des Philosophes Roi, maître des Empereurs.

Pacifiques meurtriers, Dieu descouvre sa guerre
 Et ne faict comme vous qui cuidez de la terre
 L'estouffer sans seigner, & de traistres appas
 Empoisonner l'Eglise & ne la blesser pas.

Je laisse arriere-moy les actes de Commode
 Et Valantinian, qui de pareille mode
 Depouillerent sur Christ leurs courroux aveuglez,
 Pareils en morts tous deux par valets estranglez.

Galerian aussi rongé par les entrailles,
 Et Decius qui trouve au milieu des batailles
 Un Dieu qui avoit pris le contraire parti,
 Puis le gouffre tout prest dont il fut englouti.

Je laisse encore ceux qu'un faux nom Catholique
 A logez dans Sion, un Zenon Izaurique

Vif enterré des siens, Honorique pervers,

Qui eschauffoit sa mort en nourrissant les vers.

*Constant par trop constant à suivre la doctrine
d'Arius qui versa en une orde latrine*

Ventre & vie à la fois, & luy en pareil lieu,

En blasphemes pareils creva par le milieu.

Tous ceux-là sont peris par des pestes cashées

Comme ils furent aussi des pestes embusquées,

Que le Sinon d'Enfer établit par moyens

En cheval Duratée au rempart des Troyens.

Quand Satan guerroyoit d'une ouverte puissance,

Contre le monde jeune & encor en enfance,

Il trompoit cette enfance, & ses traits découverts

A ce siecle plus fin decouvrir les Enfers:

Dès la premiere veüe, & faut que la malice

D'un plus espais manteau cache le fond du vice.

Nous verrons cy après les effets moins sanglants,

Mais des coups bien plus lourds & bien plus violants

En ce troisieme rang d'ennemis de l'Eglise,

Masquans leur noir courroux d'une douce feintise,

Satans vestus en Anges & Serpents enchanteurs

De Iulian le fin subtils imitateurs:

Ils n'ont pas trompé Dieu, leurs frivoles excuses,

La nuit qui les couvroit, les frauduleuses ruses,

Leur feinte pieté & masque ne pût pas

Rendre sèche leur mort, ni heureux leur trespas.

Il faut que nous voyons si les hautes vengeances,

S'endorment au gyron des Celestes puissances,

Et si (comme jadis) le veritable Dieu,

Distingua du Gentil son heritage Hebreu:

S'il separe aujourd'hui par les marques anciennes
Des troupes de l'Enfer l'eslection des siennes,

O Martyres aimez ! ô douce affliction
Perpetuelle marque à la sainte Sion,
Temoignage secret que l'Eglise en enfance
Eut au milieu du sein à sa pauvre naissance
Pour choisir du troupeau de ses bastardes sœurs
L'heritiere du Ciel au milieu des malheurs !

Qui a leu aux Romans les fatales miseres
Des enfans exposez de peur des belles meres,
Nourris par les forests, gardez par les mastins,
A qui la louve ou l'ourse ont porté leurs tetins,
Et les pasteurs après du lait de leurs oüailles
Nourrissent sans sçavoir un Prince & des merveilles ?
Au milieu des troupeaux on en va faire choix,
Le vallet des Bergers va commander aux Rois,
Une marque en la peau où l'oracle descouvre
Dans le parc des brebis l'heritier du grand Louvre.

Ainsi l'Eglise ainsi accouche de son fruit :
En fuyant aux deserts le Dragon la poursuit ;
L'enfant chassé des Rois est nourri par les bestes,
Cet enfant brisera de ces grands Rois les tetes
Qui l'ont proscript, banny, outragé, dejeté,
Blesse, chassé, battu, de faim, de pauvreté.

Venez donc pauvreté, faim, fuittes & blessures,
Bannissemens, prison, prescriptions, injures,
Vienne l'heureuse mort, marque pour tout jamais
De la faim, de la guerre & de la douce paix.
Fuyez triumphe vains, la richesse & la gloire,
Plaisirs, prosperité, insolente victoire,

O pièges dangereux & signes évidens

De l'éternel, joüir d'un grincement de dents!

Entrons dans une piste & plus vive & plus fraîche

Du temps qu'au monde impur la pureté se presche,

Où le siècle qui court nous offre & va contant

Autant de crâutes de jugemens autant

Qu'aux trois mille ans premiers de l'enfance du monde,

Qu'aux quinze cens après de l'Eglise seconde.

Que si les derniers traitts ne semblent à noz yeux

Si hors du naturel ne si malicieux

Que les plus estoignez, voyons que les oracles

Des vives voix de Dieu, les monstrueux miracles

N'ont plus esté frequents des que l'Eglise prit

En des langues de feu la langue de l'Esprit.

Si les pauvres Juifs les eurent en grand nombre,

Tres-apropos à eux qui esperoient en ombre,

Ces ombres profitoient, nous vivons en clarté,

Et à l'œil regardons le corps de verité.

Ou soit que la nature en jennesse, en enfance

Vit plus propre à souffrir le change & l'inconstance,

Que quand ces esprits vieux moins prompts, moins violants,

Jeunes, n'avortoient plus d'accidents insolents.

Où soit que nos esprits tous abrutis de vices

Les malices de l'air surpassent en malices:

Ou trop meslez au corps, ou de la chair trop plains,

Susceptibles ne soient d'enthousiasmes saints.

Encores trouvons-nous les exprés tesmoignages

Que nature ne peut avoier pour ouvrages:

Encores le Chrestien aura ici dedans.

Pour chanter, l'Atheïste en grincera les dents.

Archevesque Arondel, qui en la Cantorbrie
 Voulu boucher le cours des paroles de vie,
 Ton sein encontre Dieu enflé d'orgueil souffla,
 Ta langue blasphémante encontre toy s'enfla:
 Et lors qu'à verité le chemin elle bousche
 Au pain elle ferma le chemin & la bousche
 Tu fermas le passage au subtil vent de Dieu,
 Le vent de Dieu passa, le tien n'eut point de lieu
 Au ravisseur de vie en ce point fut ravie
 Par l'instrument de vivre & l'une & l'autre vie
 L'Eglise il affama Dieu luy osta le pain.

Voicy d'autres effects d'une bizarre faim,
 L'affamé qui voulut saouler sa folle rage
 Du nez d'un bon pasteur, l'arracher du visage,
 Le casser de ses dents & l'avaller après.
 Fut puny comme il faut: Car il sortit exprès
 Des bois les plus secrets un loup qui du visage
 Luy arrache le nez & luy cracha la rage:
 Il fut seul qui sentit la vengeance & le coup
 Et qui seul irrita la fureur de ce loup.
 C'est faire son profit de ces leçons nouvelles
 De voir que tous pecheurs ont les vengeancees telles,
 Que merite le faict, & que les jugemens
 Dedans nous, contre nous trouvent les instruments
 De voir comme Dieu peint par juste analogie
 Du crayon de la mort les couleurs de la vie.

Quand le Comte Felix (nom sans felicité)
 De colere & de vin yvre se fut vanté
 Qu'au lendemain ses pieds prenans couleurs nouvelles
 Rougiroient les esprons dans le sang des Fidelles,

Dieu entreprit aussi & jura à son rang,
 Ce sanglant dès la nuit estoiffa dans son sang.
 Le stupide Mesnier ministre d'injustice,
 Tout pareil en desirs sentir pareil supplice,
 Supplice remarquable : & pleust au juste Dieu
 Ne me sentir contrainct d'attacher en ce lieu
 Deux semblables portraits des Princes de nostre age,
 Princes qui comme jeu ont aimé le carnage,
 Encontre qui Paris & Anvers tous sanglants
 Sollicitent le Ciel de courroux violants:
 Leur rouge mort aussi fut marque de leur vie,
 Leur puante charogne & l'ame empuantie
 Partagerent sortans de l'impudique flanc
 Vne mer de forfaités & un fleuve de sang.

Aussi-bien qu'Adrian aux morts ils s'esjoüirent,
 Comme Maximian aux villes ils permirent
 Le sac : leur sang coula ainsi que d'Adrian,
 Ils ont eu des parfums du faux Maximian.
 Quel songe ou vision trouble ma fantasie,
 Me faict voir de Paris la fange cramoisie,
 Trainer le sang d'un Roy à la mercy des chiens,
 Roy qui eut en mespris le sang versé des siens?
 Qui veut sçavoir comment la vengeance Divine
 A bien sçeu où dormoit d'Herode la vermine
 Pour en persecuter les fiars persecuteurs:
 Qu'il voye le tableau d'un des inquisiteurs
 De Merindol en feu : sa barbarie extreme
 Fut en horreur aux Rois, aux persecuteurs mesme.
 Il fut banny, les vers suivirent son exil
 Et ne peut inventer cet inventeur subtil

Armes pour empescher cette petite armee
D'empoisonner tout l'air de puante fumee:
Ce chasseur deschassa ses compagnons au loin,
Si qu'un seul d'enterrer ce demi-mort eut soin,
Luy jetta un crochet & entraîna le reste
Des Diabes & des vers allumettes de peste
En un tron: la terre eut horreur de l'estouffer,
Cette terre à regret fut son premier Enfer,
Ce ver sentit les vers. La vengeance Divine
N'employa seulement les vers sur la vermine.

Du-Prat fut le gibier des mesmes animaux,
Le ver qui l'esueilloit, qui luy consoit ses maux,
Le ver qui de long temps picquoit sa conscience
Produisit tant de vers qu'ils percerent sa panse,

Voicy un ennemy de la gloire de Dieu
Qui s'esleve en son rang, qui occupe ce lieu:
L'aubepin qui premier d'une ambition fole
Cuida fermer le cours à la vive parole
Et qui bridant les dents par des baillons de bois
Aux mourans refusa le soulas de la voix,
Voyant en ces costez cette petite armee
Broüiller, l'ire de Dieu en son corps animée,
Choisit pour ses parrains les ongles de la faim
Lié par ses amis de l'une & l'autre main:
Comme il grinçoit les dents contre la nourriture
Ses amis d'un baillon en firent ouverture,
Mais avec les coulis dans sa gorge coula
Un gros amas de vers qui a coup le strangla.
Le Celeste courroux luy parut au visage,
Nul pour le deslier n'eut assez de courage:

Chacun trembla d'horreur & chacun estonné

Quitta ce baillonneur & mort & baillonné.

Petits soldats de Dieu, vous renaîtrez encore
Pour destruire bien tost quelque Prince mi-mort,
O Roy mespris du Ciel, terreur de l'univers,
Herodes glorieux, n'attens rien que les vers:
Hespagnol triomphant Dieu vengeur à sa gloire
Peindra de vers ton corps, de mes vers ta memoire.

Ceux dont le cœur brusloit de rages au dedans,
Qui couvoient dans leur sein tant de flambeaux ardents
En attendant le feu préparé pour les ames:

Ces enflammez au corps ont resenti des flammes,
Bello-mente bruslant des infernaux tisons,
Eut pour jeu les procès, pour palais les prisons,
Cachots pour cabinets, pour passe-temps les gehennes,
Dans les crotons obscurs, au contempler des peines,
Aux yeux des condamnez il prenoit ses repas:

Hors le seuil de la geôle il ne faisoit un pas:
Le jour luy fut tardif & la nuit trop hastive
Pour hastier les procès, la vengeance tardive
Contenta sa langueur par la severité,

Vn petit feu l'atteint par une extremité
Par le bout de l'orteil: ce feu estoit visible,
Cet insensible aux pleurs ne fut pas insensible,
Et luy tarda bien plus que cette vive ardeur

N'eust faict le long chemin du pied jusques au cœur
Que les plus longs procès longs & fastueux ne furent:
Tous les membres de rang ce feu vangeur receurent:
Ce hastif à la mort se mourut peu à peu,

Cet ardent au brusler fit effroyable du feu.

Pour un peché pareil mesme peine evidente
Brusla Pont-cher l'ardent chef de la chambre ardente;
L'ardeur de cestui-cy se vit venir à l'œil,
La mort entre le cœur & le bout de l'orteil
Fit sept divers logis, & comme par tranchees
L'artage lassiegé, ses jambes retranchees,
Et ses cuisses après servirent de sept forts,
En repoussant la mort il endura sept morts.

L'Evesque Castelan qui d'une froideur lente
Cachoit un cœur bruslant de haine violente,
Qui sans colere usoit de flammes & de fer,
Qui pour dix mille morts n'eust daigné s'eschauffer;
Ce fier, doux en propos, cet humble de col roide
Jugeoit au feu si chaud d'une façon si froide:
L'une moitié de luy se glaça de froideur,
L'autre moitié fuma d'une mortelle ardeur.

Voyez quels justes poix quelles justes balances
Balancent dans les mains des celestes vengeances,
Vengeances qui du Ciel descendent à propos,
Qui entendent du Ciel, qui ouïrent les mots
De l'imposteur Picard duquel à la semonce
La mort courut soudain pour lui faire responce:
Vien mort, vient prompt mort (ce disoit l'effronté)
S'i j'ay rien prononcé que sainte verité,
Venge où approuve, Dieu, le faux où veritable:
La mort se reveilla, frappa le detestable:

Lambert Inquisiteur ainsi en blasphemant
Demeura bousché ouverte emporté au couvent:
Fut trouvé sans sçavoir l'auteur du fait estrange
Aux fosses du Couvent noyé dedans la fange.

Maint exemple me cherche & j'en cherche pas
 Mille nouvelles morts, mille estranges trespas
 De noz persecuteurs: ces exemples m'ennuyent,
 Ils poursuivent mes vers & mes yeux qui les fuient.

Je suis importuné de dire comme Dieu
 Aux Rois, aux Ducs, aux Chefs de leur camp au milieu
 Rendit, exerça, fit droict, vengeance & merveille
 Crevant, poussant, frappant l'œil, l'espaule & l'oreille:
 Mais le trop long discours de ces notables morts
 Me faict laisser à part ces vengeances des corps
 Pour m'en voler plus haut & voir ceux qu'en ce monde
 Dieu a voulu arrer de la peine seconde:
 De qui l'esprit frappé de la rigueur de Dieu
 Des-ja sentit l'Enfer au partir de ce lieu.
 La justice de Dieu par vous sera louée,
 Vous donnerez à Dieu vostre voix enrouée
 Demons desesperez, par qui victorieux
 Le cruel desespoir fut vainqueur dessus eux,
 Le desespoir le plus des peines eternelles
 Ennemy de la foy vainquit les infidelles.

Le Rosne en a sonné alors qu'en burlemens
 Renialme & Revet desgorgeoient leurs tourmens:
 L'ay (dict l'un) condamné le sang & l'innocence;
 Ce n'estoit repentir, c'estoit une sentence
 Qu'il prononçoit enflé & gros de mesme esprit
 Du Demon qui par force avoua Iesus Christ.

Ce mesme esprit preschant en la publique chaire
 Fit esorier Latome à sa fureur dernière,
 Le grand Dieu m'a frappé en ce publique lieu,
 Moy qui publiquement blasphemois contre Dieu.

Noz yeux mesmes ont veu en ces derniers orages
Où cet esprit-immunde a semé de ses rages:
C'est luy qui a ravuy le sens aux insolens
A Bezigny, Cousseins, à Tavanès sanglans,
Le premier de ces trois a galoppé la France
Monstrant ses mains au Ciel bourrelles d'innocence:
Voicy ce disoit-il l'esclave d'un bourreau
Qui a sur les agneaux desployé son couteau:
Mon ame pour jamais en sa memoire tremble,
L'horreur & la pitié la deschirent ensemble.
Le second fut frappé au murs des Rochelois,
On a caché le fruit de ses dernieres voix:
La verité pressée a trouvé la lumiere,
Car on n'a peu celer sa sentence dernière
Du style du premier : & pour mesme action
Il prononça mourant sa condamnation.
Le tiers qui fut cinquiesme au Conseil des coupables
Bavoit plus abruti : il a semé ses fables
A l'entour de Paris, le changement de l'air
Ne le faisant jamais qu'en condamné parler:
Il fut lié mais plus gehenné de conscience,
Satan fut son conseil, l'Enfer son esperance.

Le Cardinal Polus plein de mesmes Demons
Fut jadis le miroüer de ces trois compagnons.
Nous en sçavons plusieurs que noz honteuses veües.
Ont veuz nuds & bavans & hurlans par les rues
Prophetes de leur mort, Confesseurs de leurs maux,
Des nostres presageurs, enseignemens tres-beaux.

Il ne faut point perfer que vers couteaux ny flammes
Soient tels que les flambeaux qui assaquent les ames

Rien n'est si grand que l'ame, il est tres-evident.

Qu'à l'esgard du subject s'augmente l'accident.

Comme selon le bois la flamme est perdurable.

Ces barbares avoient au lieu d'une ame un Diablen,

Duquel la bouche pleine a par force annoncé.

Les crimes de leurs mains, le sang des bons versé.

Le desespoir minant qui leur tient compagnie

Rongeant cœur & cerveau jusqu'en fin de la vie.

Que tu viens à regret Charlatan. ———,

Qui de France as succé; puis mordu le tetin,

Comme un cancer mangeur & meurtrier insensible,

Vn cancer de sept ans à toy, aux tiens horrible

T'ostera sens & sang: un traistre & lent effort.

Traistre lent te fera charongne avant ta mort,

Perissant à regret par si juste vengeance

Au poinct que sentira quelque repos la France.

Excellente Duchesse icy la verité.

A forcé les liens de la proximité.

Du mal'heur domestiq tu as versé les plainctes.

En mon sein, & je suis prophete de noz crainctes.

Mais voicy les derniers sur lesquels on a ven

Du Dieu fort & jaloux le courroux plus esmen,

Quand de ses jugemens les principes terribles

A ces cœurs endurcis se sont rendus visibles.

Crescence Cardinal, qui à ton pourmenoir

Te vis accompagné du funebre chien noir,

Chien qu'on ne pût chasser, tu conus ce chien mesme

Qui t'abayoit au cœur de rage si extreme

Au Concile de Trente: & ce mesme Demon

Dont tu ne scavois pas la ruz, bien le nom,

Ce chien te fit prévoir non pourvoir a ta perte,
Ta maladie fut en santé descouverte,
Il ne te quitta plus du jour qu'il t'eut faict voir
Ton mal, le mal, la mort, la mort, le desespoir.

Je me haste à porter dans le fonds de ce temple,
D'Olivier Chancelier le tableau & l'exemple:
Cettuy-ci visité du Cardinal sans pair,
Sans pair en trahison sentit saillir d'Enfer,
Les hostes de Saul ou du Cardinal mesme
Dans son corps plus changé que n'estoit la mort blesmee:
Ce corps sec si caduc qu'il ne levoit la main
De l'estomac au front, aussi tost qu'il fut plain
Des dons du Cardinal, du bas jusques au feste,
Enlevoit les talons aussi-tost que la teste,
Tomboit, se redressoit, mit en pieces son lietz,
S'escria de deux voix, ô Cardinal maudit,
Tu nous faicts tous damner! & à cette parolle,
Cette peste s'enva & cette ame s'envole.

Cette force inconue & ces bonds violens
Eurent mesme moteur que ces grands mouvemens
Que sent encor la France, ou que ceux qui parurent
Quand dans ce Cardinal tant de Diables moururent:
Au moins eussent plustost supporté le tombeau
Que de perdre en ce monde un organe si beau:
On à celé sa mort & caché la fumee
Que ce puant flambeau de la France allumee
Esteint aura rendu, mais le courroux des Cieux
Donna de ce spectacle une idee a nos yeux,
L'air noirci de Demons ainsi que de nuages
Creva des quatre parts d'impetueux orages.

Les vents, les postilons de l'ire du grand Dieu
 Troublez de cet esprit, retroublèrent tout lieu:
 Les deluges espais des larmes de la France
 Rendirent l'air tout eau de leur noire abondance.
 Cet esprit boutefeu au bondir de ces lieux
 De Foudres & d'esclairs mit le feu dans les Cieux.
 De l'Enfer, tout fumeux la porte desserrée
 A celui qui l'emplit propaga cette enfermée.
 La terre s'en creva, la mer enfla ses monts,
 Ses monts & non ses flots, pour couler par son fonds.
 Mille maux aux Enfers, comme si par ces vies
 Satan gonfloit encor des vieilles inferies
 Dont l'odeur luy plaisoit quand les Anciens Romain
 Sacrifioient l'humain aux cendres des humains.
 L'Enfer en triompha, l'air & la terre & l'onde
 Refaisans le cahos qui fut avant le monde,
 Le combat des Demons à ce butin fut tel
 Que des chiens la curee au corps de Iezabel,
 Ou d'un Prince François qui d'un clas de la sorte
 Fit sonner le maillet de l'infenalle porte.

Scribes, qui demandez aux tesmoignages saints
 Qu'ils fascinent voz yeux de voz miracles feints,
 Si vous pouvez user des yeux & des oreilles
 Voyez ces monstres hauts, entendez ces merveilles.
 Y a-il rien commun, trouvez vous de ces tours
 De la sage Nature en l'ordinaire cours?

Le meurtrier sent le meurtre & le paillard attise
 En son sang le venin fruit de sa paillardise:
 L'irrité contre Dieu & frappé de courroux,
 Les eslevez d'orgueil sont abatus de poux.

Dieu frappe de frayeur le fendant temeraire,
 De feu le bouttefeu, de sang le sanguinaire.
 Trouvez vous ces raisons en la chaisne du sort
 Telle proportion de la vie à la mort?
 Est il vicissitude ou fortune qui puisse
 Fausse & folle trouver si à point la justice?
 Tels jugemens, sont ils d'un esgaré cerveau
 A qui voſ peintres sont un ignorant bandean?
 Sont-ce là des arrests d'une femme qui roule
 Sans yeux au gré des vents sur l'inconstante boule?

Troubler tout l'univers pour ceux qui l'ont troublé?
 D'un Diable emplir le corps d'un esprit endiablé?
 A qui espere au mal, arracher l'esperance?
 Aux prudens contre Dieu, la vie & la prudence?
 Oſter la voix à ceux qui blasphemoient si fort,
 S'ils adjuroient la mort leur envoyer la mort?
 Trancher ceux à morceaux qui detranchoient l'Eglise?
 Aux exquis inventeurs donner la peine exquisite?
 Erapper les froids meschans d'une froide langueur?
 Embraſer les ardens d'une bouillante ardeur?
 Brider ceux qui bridotent la loüange Divine?
 La vermine du puits estouffer de vermine?
 Rendre dedans le sang les sanglans submerger?
 Livrer le loup au loup, le ſol aux enragez?
 Pour celui qui enſloit le cours d'une harangue
 Contre Dieu, leſouffer d'une enſlure de langue?

J'ay crainte, mon lecteur, que tes esprits laſſez
 De mes tragiques ſens ayent dict cest assez,
 Certes ce ſeroit trop si noſ ameres plainctes
 Vous contoient des Romans les charmeresses ſeintes,

Je n'écris poinct à vous, enfans de vanité,
 Mais recevez de moy, enfans de verité,
 Ainsi qu'en un fâisseau les terreurs demy vives
 Testamens d'Antioch, repentances tardives,
 Le sçavoir profané, les soupîrs de Spera
 Qui sentit ses forsaicts & s'en desespera:
 Ceux qui dans Orleans sans chiens & sans morsûres
 Furent frappez de rage, à qui les mains impures.
 Des peres, meres, sœurs, & freres, & tuteurs
 Ont apporté la fin, tristes executeurs-
 De Lizer l'orgueilleux la rude ignominie,
 De luy de son Simon la mortelle manie,
 La lepre de Romma & celle qu'un plus grand
 Pour les siens & pour foy perpetuelle prend:
 Le despoir des Morins, dont l'un à mort se blesse,
 Les foyers de Ruze, & de Faye-d'Espesse.
 Icy le haut tonnant sa voix grosse hors met,
 Et gresle & souffre & feu sur la terre transmet,
 Faisct la charge sonner par l'airain du tonnerre:
 Il a la mort, l'Enfer soudoyez pour sa guerre:
 Monté dessus le dos des Cherubins mouvans,
 Il volle droict guindé sur les aïles des vents:
 Vn temps de son Eglise il soustint l'innocence
 Ne marchant qu'au secours & non à la vengeance,
 Ores aux derniers temps & aux plus rudes jours
 Il marche à la vengeance & non plus au secours.

IVGEMENT.

LIVRE VII.



AISSE donc, ETERNEL, tes hauts Cieux
pour descendre,
Frappe les monts cornuz, fay-les fumer &
fendre,

Loge le pafte effroy, la dâmnable terreur
Dans le fein qui te hait. & qui loge l'erreur:
Donne aux foibles Agneaux la falutaire crainte,
La crainte & non la peur rende la peur eſteintes.
Pour me faire inſtrument à ces effets divers
Donne force à ma voix, efficace à mes vers.
A celui qui t'avoïe ou bien qui te renonce
Porte l'heur ou mal'heur, l'arrest que je prononce
Pour neant nous ſemons, nous arrojons en vain
Si l'eſprit de vertu ne porte de ſa main.
L'heureux accroiffement pour les hautes merveilles
Les Pharaons ferrez n'ont point d'yeux, poinct d'oreilles,
Mais Paul & ſes pareils à la ſplendeur d'enhaut
Prennent l'eſtonnement pour changer comme il ſaut.
Qui ſeront les premiers ſur leſquels je deſpoye
Ce paquet à mal'heurs ou de parfaicte joye,
Je viens à vous des deux fidelle meſſager,
De la gebenne ſans fin à qui ne veut changer

Et à qui m'entendra comme Paul Ananie
Ambassadeur portant & la veüe & la vie.

Je vous voy là cachez, vous que la peur de mort
A faict si mal choï sir l'abysme pour le port:

Vous dans l'esprit desquelz une frivole crainte.

A la crainte de Dieu & de l'Enfer esteinte,

Que l'or faux, l'honneur vain les Nerviles estats

Ont rendu revoltex, parjures, apostats:

De qui les genoux las, les inconstances molles

Ployent au gré des vents, aux pieds de leurs idoles:

Les uns qui de souffirs monstront ouvertement.

Que le fourneau du sein est enflé de tourment:

Les autres devenus stupides par usance

Font dormir sans tuer la passe conscience

Qui se resveille & met forte par son repos

Ses esguillons crochuz dans les mœlles des os.

Je vous en veux à vous bastards ou degeneres,

Lasches cœurs qui lestez le fang frais de voz peres

Sur les pieds des tueurs: serfs, qui avez servy

Les brâs qui ont la vie à voz peres ravy.

Voz Peres sortiront des tombeaux effroyables,

Leur images aumoins paroistront venerables

A vos sens abbatuz, & vous verrez le sang

Qui meste sur le chef les touffes de poil blanc:

Du poil blanc hérissé de voz poltronneries

Ces morts reprocheront le present de voz vies

En lavânts pour disner avec ces inhumains:

Ces peres saisiront voz inutilles mains

En d'sant, voy tu pas que tes mains fayneantes

Lavent soubs celles là qui de mon sang gerantes

Se purge dessus toy & versent mon courroux
 Sur ta vilaine peau qui se lave dessous:
 Ceux qui ont retranché les honteuses parties,
 Les oreilles, les nez en triumphe des vies,
 En ont fait les cordons des infames chapeaux:
 Puis les enfans ont fait leurs amis ces bourreaux,
 O esclave Coquin! celui que tu salues
 De ce puant chapeau espouvante les rües
 Et te salue en fref: un esclave de cœur
 N'achetteroit sa vie à tant de deshonneur:
 Fay pour ton pere au moins ce que fit pour son maître
 Vn serf (mais vieux Romain) qui se fit mesconnoître
 De coups en son visage & fit si bel effort
 De venger son posthume & puis si belle mort.

Vous armez contre nous, vous aymez mieux la vie
 Et devenir bourreux de vostre compagnie:
 Vous cherchez de l'honneur parricides bastards,
 Or courez aux assauts & volez aux hazards:
 Vous baverez en vin le vin de vos bravades,
 Cherchez, gladiateurs, en vain les estacades,
 Vous n'auriez plus d'honneur n'osant vous ressentir
 Ou d'un soufflet reçu ou d'un seul desmentir:
 Desmentir ne soufflet ne sont tel vitupere
 Que d'être le vallet du bourreau de son pere.
 Vos peres ont changé en retraicts les hauts lieux,
 Ils ont foulé aux pieds l'hostie & les faux Dieux:
 Vous apprendrez, vallets, en honteuse vieillesse
 A chanter au Lestrain & répondre à la Messe,
 Trois ——— autres fois de Rome la terreur
 Pourroient ils voir du Ciel sans ire & sans horreur

_____ quitter leur trace & estre,
 _____ vallet : d'un prestre ?
 Luy _____ & d'un cierge porté
 Faire amende honorable à Satan redouté ?

Ils ressusciteront ces Peres triumpfans:
 Vous ressusciterez detestables enfans.
 Et honteux, condamnés sans fuittes ny refuges,
 Vos peres de ce temps alors seront vos luges.
 Fray est que les Tyrans avec inique soin
 Vous mirent a leurs pieds en rejetant au loin
 La veritable voix de tous cliens fidelles
 Avec art vous privants de vos seures nouvelles:
 Ils vous ont empesché d'apprendre que Louis
 Et comment il mourut pour Christ & son pays:
 Ils vous ont desrobé de vos ayeuls la gloire,
 Imbu vostre berceau de fables pour histoire,
 Choisi pour vous former en moynes & cagots.
 Ou des galans sans Dieu ou des pedans bigots.

Princes qui vomissans la salutare grace
 Tournez au Ciel le dos & à l'Enfer la face,
 Qui pour regner icy, esclaves vous rendez
 Sans mesurer le gain à ce que vous perdez:
 Vous faictes esclatter aux temples vos musiques,
 Vostre cheute fera hurler vos domestiques:
 Au jour de vostre change on vous pare de blanc,
 Au jour de son courroux Dieu vous couvre de sang:
 Vous avez pris le ply d'Atheistes prophanes,
 Aymé pour Paradis les pompes Courtisanes.

Nourris d'un lait esclave ainsi assubjettis

Le sens vainquit le sang & vous fit abrutis.

Ainsi de Scanderbeg l'enfance fut ravie

Sous de tels precepteurs, sa nature asservie

En un Serrail Coquin de delices friant,

Il huma pour son lait la grandeur d'Orient,

Par la voix des Muphtis on emplit ses oreilles

Des faits de Mahomet & miracles de vieilles;

Mais le bon sang vainquit l'illusion des sens

Luy faisant mespriser tant d'arborez croissans,

(Les armes qui faisoient courber toute la terre)

Pour au grand Empereur ozer faire la guerre

Par un petit troupeau ruyné, mal en poinct:

Se fit chef de ceux qui ne le conoissoient point:

De là tant de combats, tant de faits, tant de gloire

Que chacun les peut lire & nul ne les peut croire:

Le Ciel n'est plus si riche à nos nativitez;

Il ne nous despart plus de generositez;

Ou bien nous trouverions de ses engeances hautes

Si les meres du siecle y faisoient moins de fautes:

Ou c'est que le regne est à servir condamné,

Ennemy de vertu & d'elle abandonné:

Car quand Dieu veut livrer les Princes en servage,

Pour la premiere piece il oste le courage.

Or cependant voicy que promet seurement

Comme petits portraicts du futur jugement

L'Eternel aux meschans & sa collere extreme;

N'oublie, ains par rigueur se payera du terme.

Il n'y a rien du mien ny de l'homme en ce lieu:

Voicy les propres mots des organes de Dieu.

Vous, qui persecutez par fer mon heritage,
 Vos flancs ressentiront le pris de vostre ouvrage:
 Car je vous frapperay despaïs aveuglements,
 Des playes de l'Egypte & de forcenements.
 Princes qui commetez contre-moy felonnie,
 Je vous arracheray le Sceptre avant la vie:
 Voz filles se vendront à voz yeux impuissants,
 On les violera, leurs effrois languissans
 De vos bras enfermez n'auront poinct d'assistance,
 Vos valets vous vendront à la brute puissance
 De l'avare acheteur pour tirer en sueurs
 De voz corps goutte à goutte autant ou plus de pleurs
 Que vos commandemens n'en ont versé par terre:
 Vermisseaux^{est} impuissants vous m'avez faict la guerre,
 Voz mains ont chastié la famille de Dieu.
 O verges de mon peuple, & vous yrez au feu.
 Vous sanglantes Cités, (Sodomes aveuglees)
 Qui d'aveugles courroux contre Dieu desreglees.
 N'avez transy d'horreur aux visages transis
 Puantes de la chair du sang de mes occis,
 Entre toutes Paris: Dieu en son cœur imprime
 Tes enfans qui crioient sur la Hierozolime
 A ce funeste jour que l'on la destruisoit:
 L'Eternel se souvint que chacun d'eux disoit:
 A sac, l'Eglise, à sac, qu'elle soit embrazee
 Et jusqu'au dernier pied des fondemens rasée.
 Mais tu seras un jour labourée en seillons.
 Babel, où l'on verra les os & les charbons,
 Seul reste des tués & des palais en cendre,
 Bien heureux l'est ranger qui te sçaura bien rendre.

La rouge cruauté que tu as sçeu chercher:
Iuste le Reistre noir volant pour arracher
Tes enfans acharnez à ta mamelle impure,
Pour les froisser brisez contre la pierre dure:
Maudict sera le fruit que tu tiens en tes bras,
Dieu maudira du Ciel ce que tu beniras:
Puante jusqu'au Ciel l'œil de Dieu te deteste,
Il attache à ton dos la devorante peste
Et le glaive & la faim dont il fera mourir
Ta jeunesse & ton nom pour tout jamais perir,
Soubs toy Hierusalem meurtriere, revoltee,
Hierusalem qui es Babel ensanglantee.

Comme en Hierusalem diverses factions
Doubleront par les tiens tes persecutions,
Comme en Hierusalem de tes portes rebelles
Tes mutins te feront prisons & citadelles,
Ainsi qu'en elle encor tes Bourgeois affolés
Tes bouttefeux prendront le faux nom de zelés.
Tu mangeras comme elle un jour la chair humaine,
Tu subiras le joug pour la fin de ta peine,
Puis tu auras repos: ce repos sera tel
Que reçoit le mourant avant l'accez mortel.
Juifs Parisiens tres-justement vous estes.
Comme eux traittres, comme eux massacreurs des Prophetes,
Je voy courir ces maux, approcher ie les voy:
Au siege languissant par la main de ton Roy,
Cités yvres de sang & encor alterees,
Qui avés soif de sang & de sang enyvrees,
Vous sentirez de Dieu l'espouvantable main,
Nos terres seront fer & vostre Ciel d'airin,

Ciel qui au lieu de pluye envoie sang & poudre,
 Terre de qui les bleds n'attendent que le foudre:
 Ce qui en restera & deviendra du grain
 D'une bouche inconnue estanchera la faim:
 Dieu suscite de loing comme une espaisse nùe
 Vn peuple tout sauvage, une gent inconue,
 Impudente de front qui n'aura triumpant
 Ni respect du vieillard ny pitié de l'enfant
 A qui ne servira la piteuse harangue,
 Tes passions n'auront l'usage de la langue:
 De tes faux citoyens les detestables corps
 Et les Chefs traineront exposez au dehors:
 Les corbeaux espoüis tous gorgez de charongne
 Ne verront à l'entour aucun qui les esloigne:
 Tes ennemis feront au milieu de leur camp
 Foire de tes plus fors qui vendus à l'ancan
 Ne seront encheris: aux villes assiegees
 L'œil cruel affamé des femmes enragees
 Regardera la chair de leurs maris ayme:z
 Les maris forcenés lanceront affamez
 Les regards allouviz sur les femmes ayme:es,
 Et les deschireront de leurs dents affamees.
 Quoy plus, celles qui lors en deuil enfanteront,
 Les enfans demy-nez du ventre arracheront:
 Et du ventre à la bouche afin qu'elles survivent
 Porteront l'avorton & les peaux qui le suivent.
 Ce sont du jugement à venir quelques traitt:
 De l'Enfer preparé les debiles portraict:
 Ce ne sont que miroüers de peines eternelles,
 O quels seront les corps dont les ombres sont telles!

*Atheistes vains, vostre infidelité
N'amusera le cours de la Divinité,
L'Eternel jugera & les corps & les ames
Les benis à la gloire & les autres aux flammes:
Le corps cause du mal complice du peché
Des verges de l'esprit est justement touché,
Il est cause du mal, du juste la justice
Ne versera sur l'un de tous deux le supplice.*

*N'apportez poinct icy, Saduciens pervers,
Les corps mangez des lous: qui les tire des vers
Des lous les tirera. Si on demande comme
Un homme sortira hors de la chair de l'homme
Qui l'aura devoré quand l'homme par la faim
Aux hommes à servy de viande & de pain:
En vain vous avez peur que la chair devoree
Soit en dispute à deux: la nature ne cree
Nulle confusion parmy les elemens,
Elle sçait distinguer d'entre les excremens
L'ordre qu'elle se garde: ainsi elle demande
A l'estomac entiere & pure la viande:
La nourriture impropre est sans corruption
Au feu de l'estomac par l'indigestion:
Et Nature qui est grand principe de vie
N'a elle le pouvoir qu'aura la maladie?
Elle qui du confus de tout temperament
Fait un germe parfait tiré subtilement,
Ne peut elle choisir de la grande matiere
La naissance seconde ainsi que la premiere?
Enfans de vanité, qui voulez tout poli,
A qui le style saint ne semble assez joli:*

Qui voulès tout coulant & coulez perissables
 Dans l'eternel oubli, endurez mes vocables
 Longs & rudes, & puis que les oracles saints
 Ne vous esmeuvent pas : aux philosophes vains
 Vous trouverez encor en doctrine cachée
 La resurrection par leurs escrits preschée.

Ils ont chanté que quand les esprits bien-heureux
 Par la voie de laïc ont fait nouveaux feux,
 Le grand moteur fera par ses metamorphoses
 Retourner mesmes corps au retour de leurs causes.
 L'air qui prend de nouveau tousjours de nouveaux corps
 Pour loger les derniers met les premiers dehors :
 Le feu la terre & l'eau en font de mesme sorte,
 Le despart esloigné de la matiere morte
 Fait son rond & retourne encor en mesme lieu,
 Et ce tour sent tousjours la presence de Dieu.
 Ainsi le changement ne sera la fin nostre,
 Il nous change en nous mesme & non point en un autre,
 Il cherche son estat fin de son action,
 C'est au second repos qu'est la perfection.
 Les elemens muans en leurs regles & sortes
 Rapellent sans cesser les creatures mortes
 En nouveaux changemens : le but & le plaisir
 N'est pas là, car changer est signe de desir :
 Mais quand le Ciel aura achevé la mesure,
 Le rond de tous ses ronds, la parfaite figure :
 Lors que son Encyclic aura parfait son cours
 Et ses membres unis pour la fin de ses tours,
 Rien ne s'engendrera, le temps qui tout consomme
 En l'homme amenera ce qui fut fait pour l'homme :

Lors la matiere aura son repos, son plaisir,
La fin du mouvement & la fin du desir.

Quant à tous autres corps qui ne pourront renaistre,
Leur estre & leur estat estoit de ne plus estre:
L'homme seul raisonnable eut l'ame de raison,
Cet ame unit a soy d'entiere liaison,
Ce corps essentié du pur de la nature
Qui doibt durer autant que la nature dure.
Les corps des bestes sont de nature excrement
Desquels elle se purge & dispose autrement,
Comme materielle estant leur forme, & pourco
Que de matiere elle a sa puissance & sa source:
Cette puissance mise en acte par le corps:
Mais l'ame des humains toute vient du dehors,
Et l'homme qui raisonne une gloire eternelle
(Hoste d'eternité) se fera tel comme elle.
L'ame toute divine eut inclination
A son corps, & cette ame à sa perfection
Pourra elle manquer de ce qu'elle souhaite,
Oublier ou changer sans se faire imparfaite?
Ce principe est tresvray que l'instinc naturel
Ne souffre manquement, qui soit perpetuel:
Quand nous considerons l'airain qui s'achemine
De la terre bien cuitte en metal, de la mine
Au fourneau, du fourneau on l'affine, l'ouvrier
Le mene à son dessein pour fonder un chandelier:
Nul de tous ces estats n'est la fin sinon celle
Qu'avoit l'entrepreneur pour but en sa cervelle.
Nostre efformation, nostre dernier repos
Est selon l'exemplaire & le but & propos.

*De la cause premiere : ame qui n'est guidée
De prototype , estant soy-mesme son idee.
L'homme à sa gloire est fait : telle creation
Du but de l'Eternel prend efformation.*

*Si aurez vous Payens , pour juges vos pensees
Sans y penser au vent , par vous mesmes poussees
En vos laborieux & si doctes escripts ,
Où entiers vous voulez compagnons des esprits
Participer un jour : de vos sens le service
Pour soy avec autrui a presté son office.
Les pointes de Memphis , ses grands arcz triumpheux
Obelisques logeants les cendres aux lieux hauts,
Les labours sans utile estevez pour la gloire,
Promettoient à vos sens part en cette memoire.*

*Quay-je dict de la cendre esleevee en haut-lieu
Adjonstons que le corps n'estoit mis au milieu
Des bustes ou buchers , mais en cime à la pointes
Et pour monstrier-n'avoir toute esperance esteinte,
La face descouverte , ouverte vers les cieux,
Kuyde d'esprit pour soy eseroit quelque mieux.
Mais à quoy pour les corps ces despences estranges-
Si ces corps n'estoient plus que cendres & que fanges?
A quoy tant pour un rien ? aquoy les rudes loix
Qui arment les tombeaux de franchises & d'arroyets?
Dont vous aviez orné les corps morts de vos Peres?
Appellez vous en vain sacrez vos cimitieres !*

*Ces portraits excellents gardez de pere en fils.
De bronze pour durer , de marbre , d'or exquis,
Ont-ils portrait les corps , ou l'ame qui s'envole?
La Roynie de Carie a mis pour son Mausole*

Tant de marbre & d'ivoire, & qui plus est encor
 Que l'ivoire & le marbre, ell'a pour son tresor
 En garde à son cher cœur cette cendre commisee
 Son sein fut un sepulchre, & la brave Arthemise
 A de l'antiquité les proses & les vers:
 Elle a faict exalter par tout cet Vnivers
 Son ouvrage construit d'estoffe nom-pareillee
 Vous en avez dressé la seconde merveille.
 Vos sages auroient ils tant escript & si bien
 A chanter un erreur, à exalter un rien?

Vous appelez divins les deux où je veux prendre
 Ces actiomes vrais : oyez chanter Pymandre,
 Apprenez dessoubs luy les secrets qu'il apprend
 De Mercure par vous nommé trois fois tres-grand.

De tout la gloire est Dieu : cette essence divine
 Est de l'universel principe & origine:
 Dieu Nature & pensee est en soy seulement
 Acte, necessité, fin, renouvellement.
 A son point il conduict astres & influences
 En cercles moindres, grands sous leurs intelligences
 Tout arbre graine, fleur & beste tient dequoy
 Se resemer soy mesme & revivre par soy:
 Mais la race de l'homme a la teste levee:
 Pour commander à tout cherement reservee:
 Un tesmoin de Nature à discerner le mieux,
 Augmenter, se mesler dans les discours des Dieux;
 A cognoistre leur estre & nature & puissance,
 A prononcer des bons & mauvais la sentence,
 Cela se doibt resoudre & finir hautement
 En ce qui produira un ample enseignement,

Quand des Divinitez le cercle renouvelle,
Le monde a conspiré que nature éternelle
Se maintienne par soi, puisse pour ne perir
Revivre de sa mort & sèche refleurir.
Le monde est animant immortel, il n'endure
Qu'un de ses membres chers autant que lui ne dure.
Ce membre de haut pris c'est l'homme raisonnant,
Du premier animal le chef d'œuvre éminent:
Et quand la mort dissout son corps elle ne tue
Le germe non mortel qui le tout restitue.
La dissolution qu'ont soufferte les morts
Les prive de leur sens, mais ne détruit les corps.
Son office n'est pas que ce qui est perisse,
Bien que tout le caduc renaisse & rajeunisse:
Nul esprit ne peut naître; il paroist de nouveau.
L'esprit n'oublie point ce qui reste au tombeau.

Soit l'image de Dieu l'éternité profonde,
De ceste éternité soit l'image le monde,
Du monde le Soleil sera l'image & l'œil,
Et l'homme est en ce monde image du soleil.

Payens qui adorez l'image de Nature,
En qui la vive voix, l'exemple & l'écriture
N'autorise le vrai, qui dites, Je ne croi
Si du doigt & de l'œil je ne touche & ne voi:
Croiez comme Thomas, au moins après la veüe:
Il ne faut point voler au dessus de la nue,
La terre offre à vos sens de quoi le vrai sentir
Pour vous convaincre assez, sinon vous convertir.

La terre en plusieurs lieux conserve sans dommage
Les corps, si que les fils marquent de leur lignage,

Jusques à cent degrez les organes parez
 A loger les esprits qui furent separez:
 Nature ne les veut frustrer de leur attente:
 Tel spectacle en Aran à qui veut se presente.
 Mais qui veut voir le Caire & en un lieu prefix
 Le Miracle plus grand de lantique Memphis,
 Justement curieux & pour s'instruire prene
 Autant ou un peu moins de peril & de peine
 Que le bigot seduit qui de femme & d'enfans
 Oublie l'amitié pour abreger ses ans
 Au labour trop ingrat d'un sot & long voyage
 Si de Syrte & Charibde il ne tombe au naufrage,
 Si de peste il ne meurt, du mal de Mer, du chant,
 Si le corsaire Turc le navire n'assaut,
 Ne le met à la chiorme & puis ne l'endoctrine
 A coups d'un roide nerf à ployer sur l'eschine:
 Il void Ierusalem & le lieu suppose:
 Où le Turc menteur dict que Christ à repose.
 Bid & vend cher son ris: les sottes compagnie
 Des pelerins s'en vont affrontez de vanie.
 Ce voyage est fascheux, mais plus rude est celui
 Que les faux Mussulmans font encore aujourd'huy,
 Soit des deux bords voisins de l'Europe & d'Azie,
 Soit de l'Archipelage ou de la Natolie:
 Ceux qui boyvent d'Euphrate ou du Tygre les eaux,
 Ausquels il faut passer les perilleux monceaux
 Et percer les brigands d'Arabie deserte,
 Ou ceux de Tripoli, de Panorme Biserte,
 Le riche Egyptien & les voisins du Nil:
 Ceux la vont mesprisans tout labour, tout peril

De la soif sans liqueur, des tourmentes de sable
 Qui enterrent dans soy tous vifs les misérables,
 Qui à pied, qui sur l'asne ou lié comme un veau
 A ondes va pelant les bosses d'un chameau,
 Pour voir le Meque ou bien Talnaby de Medine
 Là cette Caravanne & bigotte & badine
 Adore Mahomet dans le fer estendu
 Que la voute d'aymant tient en l'air suspendu:
 Là se creve les yeux la bande Musulmane
 Pour après lieu si saint ne voir chose Prophane.
 Je donne moins de peine aux curieux Payens,
 Des chemins plus aisez, plus faciles moyens:
 Tous les puissans marchans de ce nostre Hemisphere
 Content pour pourmener le chemin du grand Caire
 La prés est la Coline où vont de toutes parts
 Au poinct de l'aquinoxe au vingt-cinq de Mars
 La gent qui comme un camp loge dessous la tente
 Quand la terre paroist verte, ressuscitante,
 Pour voir le grand tableau qu'Ezechiel depeint,
 Merveille bien visible & miracle non feint
 La resurrection: Car de ce nom l'appelle
 Toute gent qui court là, l'un pour chose nouvelle,
 L'autre pour y chercher avec la nouveauté
 Vn bain miraculeux ministre de santé.
 L'œil se plaist en ce lieu & puis des mains l'usage
 Redonne aux yeux troublez un ferme tesmoigrage:
 On void les os couverts de nerfs, les nerfs de peau,
 La teste de cheveux: on void à ce tombeau
 Percer en mille endroits les areines bouillantes
 De jambes & de bras & de testes grouillantes:

D'un coup d'œil on peut voir vingt mille spectateurs
 Soupçonner ce qu'on void, muets admirateurs,
 Peu ou point admirans ces œuvres nompareilles,
 Levent le doigt en haut vers le Dieu des merveilles,
 Quelqu'un d'un jeune enfant en ce troupeau voyant
 Les cheveux cresselés, le teint frais, l'œil riant,
 L'empoigne, mais oyant crier un barbe grise,
 Ante matharasde kali, quitte la prise.

De pere en fils l'Eglise a dit qu'au temps passé
 Un troupeau de Chrestiens pour prier amassé
 Fut en pieces taillé par les mains infideles
 Et rendit en ce lieu les ames immortelles,
 Qui pour donner au corps gage de leurs amours
 Leur donnent tous les ans leur presence trois jours.
 Ainsi le Ciel d'accord uni à vostre mere:
 Ces deux (fils de la terre) en ce lieu veulent faire
 Vostre leçon, daignans en ce poinct s'approcher
 Pour un jour leur miracle à vos yeux reprocher.

Doncques chacun de vous, pauvres Payens, contemple
 Par l'effort des raisons ou celui de l'exemple
 Ce que jadis sentit le troupeau tant prisé
 Des esprits où Nature avoit thesaurisé:
 Rien que du sens la taye eust occupé leur venè
 Qu'il y ait tousiours eu le voile de la nuè
 Entr'eux & le Soleil: leur manque, leur défaut
 Vous face desirer de vous lever plus haut:
 Haussez vous sur les monts que le Soleil redore,
 Et vous prendrez plaisir de voir plus haut encore.
 Ces hauts monts que je dis sont Prophètes qui sont
 Demeure sur les lieux où les nuages sont:

C'est le cayer sacré, le Palais des lumieres,

Les sciences, les arts ne sont que chambrieres

Suyvez, aimez Sarra si vous avez dessein

D'estra fils d'Abraham retirez en son sein:

Là les corps des humains & les ames humaines

Aux grands triumphes unis comme ils furent aux peines

Se rejoindront ensemble & prendront en ce lieu

Dans leurs frons honorez l'image du grand Dieu.

Resjoüissez vous donc, ô vous ames Celestes,

Car vous vous referez de vos pitieuses restes:

Resjoüissez-vous donc, ô corps ensevelis,

Heureux vous reprendrez vos plus heureux esprits.

Vous voulûtes, esprits, & le Ciel & l'air fendre

Pour aux corps preparez du haut du Ciel descendre,

Vous les cerchaîtes lors, ore ils vous chercheront,

Ces corps par vous aimez encor vous aimeront:

Vous vous fistes mortels pour vos pauvres femmes,

Elles s'en vont pour vous & par vous immortelles.

Mais quoy cest trop chanté, il faut tourner les yeux

Esbloüys de rayons dans le chemin des Cieux:

C'est fait Dieu vient regner, de toute prophetie

Se void la perio de à ce point, accomplie:

La terre ouvre son sein, du ventre des tombeaux

Naissent des enterrez les visages nouveaux:

Du pré, du bois, du champ, presque de toutes places.

Sortent les corps nouveaux & les nouvelles faces:

Icy les fondemens des chasteaux rehaussez

Par les ressuscitans promptement sont percez:

Icy un arbre sent des bras de sa racine.

Groüiller un chef vivant, sortir une poitrine:

Là, l'eau trouble bouillonne & puis s'espargillane
 Sent en soy des cheveux & un chef s'esveillant:
 Comme un nageur venant du profond de son plonge:
 Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe:
 Les corps par les Tyrans autresfois deschirez
 Se sont en un moment en leurs corps asserrez;
 Bien qu'un bras ait vogué par la mer escumeuse
 De l'Afrique bruslee en Tyle froiduleuse,
 Les cendres des bruslez volent de toutes parts,
 Les brins plustost unis qu'ils ne furent espars
 Viennent à leur posteau en cette heureuse place
 Rians au Ciel riant d'une agreable audace.

Voicy le fils de l'homme & du grand Dieu le fils,
 Le voicy arrivé à son terme prefix.
 Des-jà l'air resentit & la trompette sonne,
 Le bon prend assurance & le meschant s'estonne:
 Les vivans sont saisis d'un feu de mouvement,
 Ils sentent mort & vie en un prompt changement:
 En une periode ils sentent leurs extremes,
 Ils ne se trouvent plus eux mesmes comme eux mesmes:
 Vne autre volonté & un autre sçavoir
 Leur arrache des yeux le plaisir de se voir:
 Le Ciel ravit leurs yeux, des yeux premiers l'usagé
 N'eust peu du nouveau Ciel porter le beau visage:
 L'autre Ciel, l'autre terre ont cependant fuy,
 Tout ce qui fut mortel se perd esvanoüy:
 Les fleuves sont sechez, la grand mer se desrobe,
 Il falloit que la terre allast changer de robe:
 Montagnes, vous sentez douleurs d'enfantemens,
 Vous fuyez comme agneaux, ô simples escléments!

Cachez vous, changez vous, rien mortel ne supporte
 La voix de l'Eternel, sa voix puissante & forte.
 Dieu paroist, le nuage entre luy & nos yeux.
 S'est tiré à lescart, il s'est armé de feux.
 Le Ciel neuf retentit du son de ces loüanges:
 L'air n'est plus que rayons tant il est semé d'Ange.
 Tout l'air n'est qu'un Soleil, le Soleil radieux
 N'est qu'une noire nuit au regard de ses yeux:
 Car il brusle le feu, au Soleil il esclaire,
 Le centre n'a plus d'ombre & ne fuit sa lumiere.

Vn grand Ange s'escrie à toutes nations:
 Venez respondre icy de toutes actions,
 L'Eternel veut juger: toutes ames venues
 Font leurs sieges en rond en la voûte des nues,
 Et là les Cherubins ont au milieu planté.
 Vn throsne rayonnant de Sainte Majesté:
 Il n'en sort que merveille & qu'ardente lumiere,
 Le Soleil n'est pus faict d'une estoiffe si claire,
 L'amas de tous vivans en attend justement
 La desolation où le contentement:
 Les bons du Saint Esprit sentent le tesmoignage,
 L'aise leur saute au cœur & s'espan d au visage
 Car s'ils doivent beaucoup, Dieu leur en a faict don:
 Ils sont vestus de blanc & lavés de pardon.
 O tributs de Juda, vous estes à la dextre,
 Edom, Moab, Agar tremblent à la fenestre.
 Les Tyrans abattus passés & criminels
 Changent leurs vains honneurs aux tourmens éternels,
 Ils n'ont plus dans le front la furteuse audace,
 Ils souffrent en tremblant l'impérieuse face.

Face qu'ils ont frappée, & remarquent assez
 Le chef, les membres saints qu'ils avoient transpercez.
 Ils le virent lié, le voicy les mains hautes:
 Ces severes sourcils viennent conter leur fante,
 L'innocence a changé sa crainte en Majesté,
 Son roseau en acier tranchant des deux costés,
 Sa Croix au tribunal de presence Divine:
 Le Ciel l'a couronné mais ce n'est plus d'espine:
 Ores viennent trembler à cet acte dernier
 Les condamnés aux pieds du juste prisonnier.
 Voicy le grand Herant d'une estrange nouvelle,
 Le messager de mort, mais de mort éternelle?
 Qui se cache? qui fuit devant les yeux de Dieu?
 Vous Caïns fugitifs ou trouverez vous lieu?
 Quand vous auriez les vents collez sous vos aisselles,
 Ou quand l'aube du jour vous presteroit ses aïles,
 Les monts vous ouvreroient le plus profond rocher,
 Quand la nuit tascheroit en sa nuit vous cacher,
 Vous enceindre la mer, vous enlever la nue,
 Vous ne fuirez de Dieu ny le doigt ny la veüe.
 Or voicy les lions de torches aculez,
 Les ours à nez percé, les loups emmuselez:
 Tout s'esleve contre eux, les beautés de Nature
 Que leur rage troubla de venin & d'ordure
 Se confrontent en mire & se levent contr'eux.
 Pourquoi (dira le feu) avez-vous de mes feux
 Qui n'estoient ordonnez qu'à l'usage de vie
 Faisiez des boursaux valets de vostre tyrannie?
 L'air encor une fois contr'eux se troublera,
 Justice au juge saint, trouble, demandera

Disant, Pourquoi Tyrans & furieuses bestes
 M'empoisonnastes vous de charongnes, de pestes,
 Des corps de vos meurtris, Pourquoi, diront les eaux,
 Changeastes vous en sang l'argent de noz ruisseaux?
 Les monts qui ont ridé le front à vos supplices
 Pourquoi nous avez vous rendus vos precipices,
 Pourquoi nous avez vous, diront les arbres, faictz
 D'arbres delicieux execrables gibets?
 Nature blanche vive & belle de soy mesme
 Presentera son front ridé, fascheux & blesmé
 Aux peuples d'Italie & puis aux nations
 Qui les ont enviez en leurs inventions
 Pour de poison meslé au milieu des viandes
 Tromper l'amere mort en ses liqueurs friandes,
 Donner au meurtre faux le mestier de nourrir
 Et sous les fleurs de vie embuscher le mourir.

La terre avant changer de lustre se vient plaindre
 Qu'en son ventre l'on fit ses chers enfans esteindre
 En les enterrans vifs, l'ingenieux bourreau
 Leur dressant leur supplice en leur premier berceau
 La mort tesmoignera comment ils l'ont servie,
 La vie preschera comment ils l'ont ravie,
 L'Enfer s'esveillera, les calomniateurs
 Ceste fois ne seront faux prevaricateurs
 Les livres sont ouverts, là paroissent les roolles
 De nos sales pechez, de nos vaines parolles,
 Pour faire voir au Pere aux uns l'affection
 Aux autres la justice & l'exécution,

Conduictz (Esprit tres-sainct) en cet endroit ma bouche
 Que par la passion plus exprez je ne touche

Que ne permet ta regle, & que juge leger
Le n'attire sur moy jugement pour juger.
Je n'anoncerai donc que ce que tu anonce,
Mais je prononce autant comme ta loy prononce:
Je ne marque de tous que l'homme condamné
A qui mieux il vandroit n'avoir pas esté né.
Voicy donc Antechrist l'extraict des faictz & gestes,
Tes fornications, adulteres, incestes,
Les pechez où nature est tournée à l'envers,
La bestialité, les grands bourdeaux ouvers,
Le tribut exigé, la bulle demandee
Qui à la Sodomie en Esté concedee:
La place de Tyran conquise par le fer,
Les fraudes qu'exerça ce grand tison d'Enfer,
Les empoisonnemens, assassins, calomnies,
Les dégats des païs, des hommes & des vies
Pour attraper les clefs, les contractz, les marche,
Des Diables stipulants subtilement couche.
Tous ceux-la que Satan empoigna dans ce piege
Jusques à la putain qui monta sur le siege,
L'aisné fils de Satan se souviendra, maudict,
De son throsne estevé d'avoir autres-fois dict:
La gent qui ne me sert ains contre moy conteste
Pourrira de famine & de guerre & de peste:
Roys & Roynes viendront au siege où je me sied,
Le front embas lescher la poudre sous mes piedz:
Mon regne est à jamais, ma puissance eternelle,
Pour Monarque me sert l'Eglise Vniverselle:
Je maintiens le Papat tout-puissant en ce lieu
Ou si Dieu je ne suis pour le moins Vice-Dieu.

Fils de perdition, il faut qu'il te souviene
Quand le serf commandeur de la gent Rhodienne
Veautré, baïsa tes pieds, infame serviteur,
Puis chanta se levant, Or laisse createur.

Apollion tu as à ton impure table
Prononcé blasphémant que Christ est une fable
Tu as renvoyé Dieu comme assez empesché
Aux affaires du Ciel, faux homme de péché.

Or faut il à ses pieds ces blasphemes & tiltres
Poser, & avec eux les tiaras, les mitres,
La bannière d'orgueil, fauces clefs, fauces croix,
Et la pantoufle aussi qu'ont baïsé tant de Rois.
Il se void à la gauche un monceau qui esclatte
De chappes d'or, d'argent, de bonnets d'escarlatte
Prelats & Cardinaux là se vont despoïller,
Et d'inutiles pleurs leurs despoïlles mouïller.

A droïcte l'or y est une despoïlle rare:
On y void un monceau des haillons du Lazare.
Enfans du siècle vain, fils de la vanité,
C'est à vous à traîner la honte & nudité,
A crier enrouëz d'une gorge embrasée
Pour une goutte d'eau l'aumosne refusée:
Tous vos refus seront payés en un refus.

Les criminels adonc par ce procès confus
La gueule de l'Enfer s'ouvre en impatience,
Et n'attend que de Dieu la dernière sentence,
Qui à ce point tournant son œil benin & doux,
Son œil tel que le monstre l'espouse à l'espoux,
Se tourne à la main droite où les heureuses veilles
Sont au throsne de Dieu sans mouvement rendues

Extatiques de joye & franchises de soucy:

Leur Roy dont les appelle & les fait Rois ainsi.

Vous qui m'avez vestu au temps de la froidure,

Vous qui avez pour moy souffert peine & injure,

Qui à ma seche soif & à mon aspre faim

Donnastes de bon cœur vostre eau & vostre pain:

Venez race du Ciel, venez esleuz du Pere,

Vos pechés sont esteints, le juge est vostre frere:

Venez donc bien heureux triompher pour jamais

Au Royaume eternal d'une eternelle paix.

A ce mot tout se change en beautez eternelles,

Ce changement de tout est si doux aux fidentes:

Que de parfaicts plaisirs! ô Dieu qu'ils trouvent beau

Cette terre nouvelle & ce grand Ciel nouveau!

Mais d'autre part si tost que l'Eternel fait bruire

A sa gauche ces mots, les foudres de son ire:

Quand ce juge & non Pere au front de tant de Rois

Irrevocable pousse & tonne cette voix:

Vous qui avez laissé mes membres aux froidures,

Qui leur avez versé injures sur injures,

Qui à ma seche soif & à mon aspre faim

Donnastes fiel pour eau & pierre au lieu de pain:

Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles

Au gouffre tenebreux des peines eternelles.

Lors ce front qui ailleurs portoit contentement

Porte à ceux-ci la mort & l'effroyantement.

Il sort un glaive aigu de la bouche Divine,

L'enfer glouton bruyant devant ses pieds chemine.

D'une laide terreur les damnables transis

Mesmes des le sortir des tombeaux obscurois

*Virent bien d'autres yeux, le Ciel suant de peine
Lors qu'il se preparoit à leur peine prochaine:
Et voici de quels yeux virent les condamnez
Les hants jours de leur regne en douleur terminez.*

*Ce que le monde a veu d'effrayables orages,
De gouffres caverneux & de monts de nuages
De double obscurité, dont au profond milieu
Le plus creux vomissoit des aiguillons de feu,
Tout ce qu'au front du Ciel on vid onc de coleres
Estoit serenité, nulles douleurs ameres*

*Ne troublent le visage & ne changent si fort
La peur, l'ire & le mal que l'heure de la mort.
Ainsi les passions du Ciel autrefois veuës
N'ont peint que son courroux dans les rides des nuës:*

*Voicy la mort du Ciel en l'effort douloureux
Qui luy noircist la bouche & fait seigner les yeux:
Le Ciel gemit d'ahan, tous ses nerfs se retirent,
Ses poulmons près à près sans relasche respirent;
Le Soleil vest de noir le bel or de ses feux,
Le bel œil de ce monde est privé de ses yeux,
L'ame de tant de fleurs n'est plus espanouïe,
Il n'y a plus de vie au principe de vie:*

*La Lune perd l'argent de son teint clair & blanc,
La Lune tourne en hault son visage de fang:
Toute estoille se meurt, les Prophetes fideles
Du Destin vont souffrir eclipses eternelles:*

*Tout se cache de peur, le feu s'ensuit dans l'air,
L'air en l'eau, l'eau en terre, au funebre mesler
Tout beau perd sa couleur, & voici tout de mesmes
A là palseur d'enhaut tant de visages blesmes*

Preennent l'impression de ces feux obscurcis:

Tels qu'on void aux fourneaux paroître les transis:

Mais plus comme les fils du Ciel ont au visage

La forme de leur chef, de Christ la vive image:

Les autres de leur pere ont le teint & les traits

Du Prince Belzebub veritables portraits:

À la premiere mort ils furent effroyables,

La seconde redouble où les abominables

Crient aux monts cornus, ô monts que faites-vous,

Esbranlez vos rochers & vous crevez sur nous:

Cachez nous, & cachez l'opprobre & l'infamie

Qui comme chiens nous met hors la Cité de vie:

Cachez-nous pour ne voir la haute majesté

De l'aigleau triumpbant sur le throsne monté.

Ce jour les a pris nuds, les estouffe de craintes

Et de pires douleurs que les femmes enceintes.

Voicy le vin fumeux, le courroux mesprizé

Duquel ces fils de terre avoient thesaurizé.

De la Terre leur mere ils regardent le centre,

Cette Mere en douleurs, sans mi-partir son ventre

Où les serfs de Satan regardent fremissans

De l'Enfer abayant les tourmens renaissans,

L'estang de souffre vif qui rebrusle sans cesse,

Les tenebres espais plus que la nuit espaisse:

Ce ne sont des tourmens tels que les idiots

Les presentent aux yeux des infirmes bigots,

La terre ne produict nul crayon qui nous trace

Ny du haut Paradis ny de l'Enfer la face.

Vous avez dict, perduz, nostre naitivité:

N'est qu'un fort, nostre mort quand nous aurons esté

Changera nostre haleine en vent & en fumee
 Le parler est du cœur l'estincelle allumee:
 Ce feu esteint, le corps en cendre deviendra,
 L'esprit comme air coulant parmy l'air s'espandra,
 Le temps avalera de nos faicts la memoire,
 Comme un nuage espais estend sa masse noire,
 L'esclaircit, la despart, la desrobe à nostre œil:
 C'est un brouillard chassé des rayons du Soleil:
 Nostre temps n'est rien plus qu'un umbrage qui passe,
 Le sceau de sel arrest n'est point subject à grace.

Vous avez dict, brutaux, qu'y a il en ce lieu
 Pis que d'estre privé de la face de Dieu?
 Ha! vous regretterez bien plus que vostre vie
 La perte de vos sens juges de telle envie:
 Car si vos sens estoient tous tels qu'ils ont esté,
 Ils n'auroient un tel goust, ny l'immortalité:
 Lors vous scaurez que c'est de voir de Dieu la face,
 Lors vous aurez au mal le goust de la menace.

O enfans de ce siecle, ô abusez moqueurs,
 Imployables esprits, incorrigibles cœurs,
 Vos esprits trouveront en la fosse profonde
 Vray ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde,
 Ils languiront en vain de regret sans mercy,
 Vostre ame à sa mesure enstera de soucy,
 Qui vous consolera? l'amy qui se desole
 Vous grincera les dents au lieu de la parole:
 Les Saints vous aymoient ils un abysme est entr'eux,
 Leur chair ne s'esmeut plus, vous estes odieux.
 Mais n'esperez vous point fin à vostre souffrance?
 Point n'esclaire aux Enfers l'aube de l'esperance?

Transis, desesperez, il n'y a plus de mort.
 Qui soit pour vostre mer des orages le port:
 Que si vos yeux de feu jettent l'ardente veüe
 A l'espoir du poignard, le poignard plus nue te.
 Que la mort (direz vous) estoit un doux plaisir!
 La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir:
 Voulez vous du poison? en vain cet artifice,
 Vous vous precipitez? en vain le precipice:
 Courez au feu bruler? le feu vous gellera:
 Noyez vous? l'eau est feu, leau vous embrasera,
 La peste n'aura plus de vous misericorde:
 Estranglez vous, en vain vous tordez une corde:
 Criez après l'Enfer? de l'Enfer il ne sort
 Que l'Eternelle soif de l'impossible mort.
 Vous vous peigniez des feux; combien de fois vostre ame
 Desirera n'avoir affaire qu'à la flame?
 Abayez comme chiens, hurlez en vos tourmens,
 L'abysme ne respond que d'autres hurlemens:
 Les Satans descoupez d'ongles & dents tranchentes
 Sans mort deschireront leurs proies renaisfantes:
 Ces Demons tourmentans hurleront tourmentez,
 Leurs fronts seillonneront ferrez de cruautez,
 Leurs yeux estincelans auront la mesme image.
 Que vous aviez baignans dans le sang du carnage:
 Leurs visages transis, tyrans, vous transiront,
 Ils vengeront sur vous ce qu'ils endureront.
 O malheur des malheurs, quand tels bourreaux mesurent
 La force de leurs coups aux grand coups qu'ils endarent!
 Mais de ce dur estat le lustre plus fascheux
 C'est sçavoir aux Enfers ce que l'on fait aux Cieux

Où le sacré concert de la joye indicible

Habite la lumière à eux inaccessible:

Où l'accord tres-parfaict des douces unissons

A l'univers entier accorde ses chansons,

Où tant d'esprits ravis esclatent de loüanges

La voix des Saints unis avec celle des Anges,

Les orbes des neuf Cieux, des trompettes le bruit

Tiennent tous leur partie à l'hymne qui s'ensuit.

Saint, Saint, Saint le Seigneur, ô grand Dieu des armées

De ces beaux Cieux nouveaux les voutes enflamées

Et la nouvelle terre & la neuve Cité,

Ierusalem la Sainte, anoncent ta bonté:

Tout est plein de ton Nom, Syon la bien-heureuse

N'a pierre dans ses murs qui ne soit precieuse,

Ni Citoyen que Saint, & n'aura pour jamais

Que victoire, qu'honneur, que plaisir & que paix.

Là nous n'avons besoin de parure nouvelle,

Car nous sommes vestus de splendeur eternelle:

Nul de nous ne craint plus ni la soif ni la faim,

Nous avons l'eau de grace & des Anges le pain

La peste mort ne peut accourir ceste vie,

Plus n'y a d'ignorance & plus de maladie,

Plus ne faut de Soleil: car la face de Dieu

Est le Soleil unique & l'astre de ce lieu:

Le moins luisant de nous est un astre de grace,

Le moindre a pour deux yeux deux Soleils à la face:

L'Eternel nous prononce & crée de sa voix

Rois, nous donnant encor plus haut nom que de Rois:

D'étrangers il nous fait ses bourgeois, sa famille,

Nous donne un don plus doux que de fils & de filles.

Mais aurons-nous le cœur touché de passions
Sur la diversité ou choix des mansionz?
Ne doit on point briguez la faveur demandee
Pour la droicte ou la gauche au fils de Zebedeé?
Non, car l'honneur d'un chacun en chacun accompli
Rend de tous la mesure & le comble rempli:
Nul ne monte trop haut, nul trop bas ne devale,
Parcille imparité en difference esgalle.
Les honneurs de ce monde estoient songes au pris
Des grades eslevez au celeste pourpris:
Les tresors de la haut sont bien d'autre matiere
Que l'or qui n'estoit rien qu'une terre estrangere:
Les jeux, les passe-temps & les esbats d'icy
N'estoient qu'amers chagrins, que colere & soucy
Et que gehenes au pris de la joye eternelle
Qui sans trouble, sans fin, sans change renouvelle:
Là sans tache on verra les amities fleurir,
Les amours d'icy bas n'estoient rien que haïr:
Au pris des hauts amours dont la sainte harmonie
Rend une ame de tous en un Douloir unie:
Tous nos parfaicts amours reduicts en un amour
Comme nos plus beaux jours reduicts en un beau jour.
On s'enquiert si le frere y conoistra le frere,
La mere son enfant, & la fille son pere,
La femme le mary: l'oubliance en effect
Ne diminuera point un estat si parfait.
Quand le Sauveur du monde en sa vive parole
Tire d'un vray subject l'utile parabole,
Nous presente le riche en bas precipité
Mendiant du Lazare aux plus hauts lieux monté:

L'abyfme d'entre deux ne les fit mefconoiſtre,
 Quoy que l'un fuſt hideux, enluminé pour eſtre
 Seché de feu, de ſoiſ, de peines & d'ahan:
 Et l'autre rajeunit dans le ſein d'Abraham.
 Mais plus ce qui nous faiét en ce Royaume croire
 Vn ſçavoir tout Divin ſurpaſſant la memoire
 D'un lieu ſi excellent, il parut un rayon,
 Vn portrait r'acourcy, un exemple, un crayon
 En Chriſt trans-figuré: ſa chere compagnie
 Cogneut Moÿſe non veu & ſçeut nommer Elie;
 L'extaſe les avoit dans le Ciel tranſportez,
 Leurs ſens eſtoient changez, mais en felicitez.

Adam ayant encor ſa condition pure,
 Conut des animaux les noms & la nature,
 Des plantes le vray ſac, des metaux la valeur
 Et les eſleux ſeront en un eſtre meilleur:
 Il faut une ayde en qui cet homme ſe reſoſe
 Les ſainctſ n'auront beſoin d'aide ny d'autre choſe;
 Ils ont un corps terreſtre & un corps ſenſuel,
 Le leur ſera celeſte & corps ſpirituel.
 L'ame du premier homme eſtois ame vivante,
 Celle des triumphans ſera vivifiante:
 Adam pouvoit pecher & du peché perir,
 Les ſainctſ ne ſont ſubjects à pecher ny mourir:
 Les ſainctſ ont tout, Adam receut quelque deſſeñce,
 Satan put le tenter il ſera, ſans puiſſance:
 Les eſleux ſçauront tout, puis que celui qui n'eut
 Vn eſtre ſi parfait toute choſe conut.

Mais ceux qui en la vie & parfaite & ſeconde
 Cherchent les paſſions & les ſtorges du monde

Sont esprits amateurs d'espeſſe obſcurité

Qui regrettent la nuit en la vive clarté,

Ceux là dans le banquet où l'eſpoux nous invite.

Redemandent les os & les oignons d'Egypte,

Diſans comme bergers, Si jeſtois Roy, j'aurois

Vn aiguillon d'argent plus que les autres Rois.

Les Apoſtres ravus en l'eſclair de la nue

Ne jettoient plus ça bas ny memoire ny veüe,

Femmes, parens, amis n'eſtoient pas en oubly,

Mais n'eſtoient rien au pris de l'eſtat anobly.

Où leur chef rayonnant de nouvelle figure

Avait haut enlevé leur cœur & leur nature,

Ne pouvant regretter aucun plaiſir paſſé

Quand d'un plus grand bon-heur tout heur fut effacé.

Nul ſecret ne leur peut-eſtre lors ſecret, pource

Qu'ils uiſoient la lumiere à ſa premiere ſource.

Ils avoient pour miroir l'œil qui fait voir tout ail.

Ils avoient pour flambeau le Soleil du Soleil.

Il faut qu'en Dieu ſi beau toute beaulté finiſſe,

Et comme ont ſeint jadis les compagnons d'Uliffe

Avoir perdu le gouſt de tous friands appas.

Ayant fait une fois de Loſhos un repas.

Ainſi nulle douceur nul pain ne fait envie.

Après le Man, le fruit du doux arbre de vie.

L'ame ne ſouffrira les doutes pour choiſir,

Ni l'imperſeſtion que marque le deſir.

Le corps fut vicioux qui renaîſtra ſans vices,

Sans tache, ſans porreaux, rides & cicatrices.

En mieux il tournera l'uſage des cinq ſens.

Vent il ſouffre odeurs, il reſpire l'encens.

Qu'offrit Iesus en croix, qui en donnant sa vie
Fut le Prestre, l'Autel & le Temple & l'Hostie.
Faut il des sons, le Grec qui jadis s'est vanté
D'avoir ouï les cieux sur l'Olimpe monté,
Seroit ravy plus haut quand cieux orbes & poles
Servent aux voix des Saincts de luths & de violes.
Pour le plaisir de voir les yeux non pointés ailleurs
Veu pareilles beautés ny si vives couleurs,
Le goust qui fit chercher des viandes estranges
Aux nopces de l'Agneau trouve le goust des Anges,
Et quel toucher peut estre en ce monde estimé
Au pris des doux baisers de ce fils bien aymé?
Ainsi dedans la vie immortelle & seconde
Nous aurons bien des sens que nous eusmes au monde,
Mais estans d'actes purs ils seront d'action
Et ne pourront souffrir infirme passion:
Car ailleurs leurs effects iront chercher & prendre
Le voir, l'odeur, le goust, le toucher & l'entendre:
Au visage de Dieu seront nos saintes plaisirs,
Dans le sein d'Abraham fleuriront nos desirs,
Desirs parfaits amours, hauts desirs sans absence,
Car les fruicts & les fleurs n'y font qu'une naissance.
Chetifs, je ne puis plus approcher de mon œil
L'œil du Ciel, je ne puis supporter le Soleil.
Encor tout esbloui en raisons je me fonde
Pour de mon ame voir la grand ame du Monde,
Sçavoir ce qu'on ne sçait & qu'on ne peut sçavoir,
Ce que n'a ouy l'oreille & que l'œil n'a peu voir:
Mes sens n'ont plus de sens, l'esprit de moi s'envole,
Le cœur ravi se taist, ma bouche est sans parole:

*Tout meurt, l'ame s'enfuit, & reprenant son lieu
Extatique se pafine au giron de fon Dieu.*

F I N.

A V L E C T E V R,

L'IMPRIMEUR est venu fe plaindre à ce matin de n'avoir que deux vers pour fa derniere feuille, j'ay mis la main fur l'infcription que vous verrez. Il advint que Henry le grand voulant pofer en quelque lieu deux tableaux l'un de fa guerre l'autre de fa paix il demanda ce present a trois perfonnes choifies en fon Royaume: nostre Auteur accepta le premier, faifant trouver bonne au Roy cette relponce, Sire vous trouverez affez en vofre Cour d'hiftoriens de paix & de pilottes deaue douce, le vous fupplie vous contenter que je rapporte vos tourmentes & victoires defquelles j'ai esté partie & tefmoing. C'est ce que je vous prefente contre ceux qui difent que mon maiftre n'a fceu que blafmer : a la verité il a efchappé cōtre les grands qui n'ont porté le hauffe-col qu'en parure defnaturez en vengeancees comme en voluptez, mais il a bien fceu (& icy & par fon Hiftoire) eflever fon Prince qui furpaffa la nature en courage & ne l'exceda jamais ny en haines ny en amours.

P R O M E T H E E



A LA FRANCE

DELIVREE, SOIT
POUR IAMAIS SACRE.



ENRY Quatriesme, tres-augusté,
tres-victorieux. L'an 1553. au solstice
d'Hyver (point plus heureux de
toutes nativitez) fut donné du
Ciel à la Frâce sur les racines des Pyrenées (bor-
nes naturelles de l'Espagne) pour devenir une
barriere plus seure que les montagnes: nourry en
lieux aspres, teste nuë & pieds nuds par Henry
son ayeul, preparant un coin d'acier aux noeuds
ferrez de nos difficultez. Son aage seconde veid
son pere mort, sa mere fuitive, ses proches con-
damnez, ses serviteurs bannis. Il se trouve armé
à quatorze ans en un party miserable, affoibly
de trois batailles perduës, n'ayant de reste que
la vertu. Sa jeunesse eut pour entrée des nopces
funestes, trente mille des siens massacrez & la
prison redoublée. Sa liberté le faict chef des pie-
ces ramassées d'un party ruyné, dans lequel Mai-
stre pour le soin, Compagnon pour les perils, il
finit sept guerres desesperées par sept heureuses

Paix: Pour à quoy parvenir il luy fallut répondre à quarante cinq armées Royales, desquelles il en a eu pour une fois neuf bien équipées sur les bras. L'aube de son esperance parut à Coutras, où ayant digéré les angoisses du General, porté la vigilance du Marechal de Camp, le labeur de Sergent de Bataille, il prit la place de soldat hazardeux. Après ayant partagé la Guyenne, fait part de ses exploits au Dauphiné, au Languedoc, conquis le Poictou, entamé l'Anjou: Voyant le Duc de Guise mort, ses adversaires divisez, le Roy à l'extremité, il remit à la France ses injures, les blesseures & le dernier acces. Redressoit le Roy, quand le Royaume en pieces se laissa choir dans ses bras victorieux. Ce grand Roy fait homme porta des labeurs plus que d'homme: en courant aux feux divers du Royaume il rencontra autant de charges que de traites, & de sieges que de logis. Ses partisans envieux de sa vertu, avant qu'estre delivrez par elle bastissent divers partis dans les ruynes de l'Estat: si bien qu'il les falloit vaincre pour les mener vaincre leurs ennemis: c'est ce qui fit trouver à l'indomtable les combats du cabinet ses angoisses, ceux de la campagne ses voluptez. Or après avoir montré devant Arques son esperance contre espoir, le secours du Ciel à ses prieres,

à Yvry la vertu contre l'impairté du nombre, sa resolution à relever les batailles esbranlées. Après que l'Italie & l'Espagne eurent jetté sur les bras du regne divisé quatre armées différentes, & qu'estant venu & ayant veu & vaincu, il leur fit trouver à grâd grain & honneur d'en remener les pieces. De là en avant chacun de ses coups fut amorce du second, chaque victoire instrument de la suivante. Il fit perdre à ses ennemis leurs pretextes, l'esperoir & les partis. En fin pour loyer de sept batailles, de vingt cinq rencontres d'armées, de cent ving cinq cōbats Enseignes desployées, de deux cens sieges heureusement exploiçtez par sa presence, où sous ses auspices il se vainquit soy-mesme : donna à ses ennemis biens & vies, aux siens le repos, la Paix à tous : comme ployant en vn chapeau d'olive les cimes esgarées de ses palmes & lauriers à coronner d'un diademe bien composé son chef victorieux.





L'IMPRIMEVR AV LECTEUR.

A'Ai eu plaisir de voir couronner le Livre de ceste piece rare, & n'ai peu souffrir que tu ne saches que cet Eloge, eschantillon du style de l'Auteur, en tous ses escrits fut incontinent contrefaict & tout à la fois par des personnes fort estimees, qui n'eurent point honte d'en prendre les lignes entieres. Vn Advocat de la Cour (qui merite bien d'estre luge, cōme amateur de rendre le droit à chacun) fit imprimer la piece originale, & les imitations readant l'honneur à l'Autheur qui luy appartenoit, bien qu'il n'en eust point de cōnoissance. De plus la traduction en estant venue d'Italie, Pere Cotton qui la voioit à regret bien venue à la Cour, porta l'Italien au Roi pour taxer l'inventeur de n'estre que traducteur: Ce que sachant bien Lecteur, j'ai voulu que tu le sceusse. A Dieu jusqu'au premier de mes labours.

F I N.

